

Zeitschrift: Schweizerisches Archiv für Volkskunde = Archives suisses des traditions populaires

Herausgeber: Empirische Kulturwissenschaft Schweiz

Band: 67 (1971)

Heft: 1/3: Beiträge zur schweizerischen Volkskunde im 19. Jahrhundert : Festgabe der Schweizerischen Gesellschaft für Volkskunde zu ihrem 75jährigen Bestehen = Traditions populaires suisses au 19e siècle : publication de la Société suisse des Traditions populaires à l'occasion de son 75e anniversaire

Artikel: Texte zur schweizerischen Volkskunde des 19. Jahrhunderts von zeitgenössischen Autoren

Autor: [s.n.]

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-116699>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 16.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Texte zur schweizerischen Volkskunde des 19. Jahrhunderts von zeitgenössischen Autoren

Herausgegeben von Mitgliedern des Seminars für Volkskunde
der Universität Basel

Wenn die Schweizerische Gesellschaft für Volkskunde ihr 75jähriges Bestehen feiert und zu diesem Anlass eine Festschrift zusammengestellt wird, so kann und will das Basler volkskundliche Seminar nicht abseits stehen: zu viel verdanken wir dieser Vereinigung. Sie stellt uns in grosszügiger Weise ihre Arbeitsräume und ihre reichhaltige Bibliothek zur Verfügung, und zudem sind Seminar und Gesellschaft auch personell eng miteinander verbunden.

Der bescheidene Beitrag, den wir zu diesem dem 19. Jahrhundert gewidmeten Band leisten wollen, stellt nicht eine geschlossene Abhandlung dar, sondern gleichsam eine Erweiterung von H. Herzogs Textsammlung (Schweizerische Volksfeste, Sitten und Gebräuche, Aarau 1884). Allerdings ging es uns dabei nicht um das Präsentieren von blossen Lesefrüchten, in denen Bräuche geschildert werden, sondern wir versuchten, Zeugnisse für eine wirkliche Auseinandersetzung mit volkskundlichen Phänomenen zu finden, die den Weg zur wissenschaftlichen Volkskunde weisen, wie er später von Eduard Hoffmann-Krayer so erfolgreich begangen wurde.

Trotz dieser Beschränkung stehen wir vor einer unermesslichen Fülle von Material aus Büchern, Periodica und Manuskripten, aus der wir nur einen geringen Teil herausgreifen und veröffentlichen können. Wir sehen unsere Aufgabe in erster Linie darin, auf dieses Material und seine Bedeutung hinzuweisen und dadurch zu weiterer Beschäftigung anzuregen – vielleicht dass aus solcher Tätigkeit einmal die noch ungeschriebene Geschichte der schweizerischen Volkskunde entstehen kann.

An der Herausgabe haben sich beteiligt: Eva M. Düblin-Honegger (E.D.), Suzanne Grisel (S.G.), Pius Marrer (P.M.), Steffi Martin-Kilcher (St.M.), Anne-rose Scheidegger (A.S.) und Rolf Thalmann (R.Th.).

Im Namen der Beteiligten: R.Th.

Verwendete Abkürzungen:

ADB: Allgemeine Deutsche Biographie, Leipzig 1875–1910
HBLS: Historisch-Biographisches Lexikon der Schweiz, Neuenburg 1921–1934
SKL: Schweizerisches Künstler-Lexikon, Frauenfeld 1905–1917

Extrait du recueil de six lettres (1808–1812) sous le titre «Coup d'œil sur les Alpes du canton de Vaud» par *Philippe-Sirice Bridel*

Le Doyen Bridel (1757–1845) était l'homme «qui fit, à lui seul, en son temps, toute la besogne d'une Société suisse des traditions populaires». C'est ainsi qu'Ernest Muret définissait notre auteur, en 1908, dans une étude¹ qui d'autre part mettait en doute son authenticité. Cette apparente contradiction se dissipe

¹ Ernest Muret, *Le Château d'Amour*, Lausanne 1908.

dès que l'on considère Bridel dans son contexte historique. Il n'était pas du nombre des personnalités dirigeantes du 18^e siècle, mais il était en contact avec tous les hommes marquants, les idées et les œuvres importantes de la Suisse de ce temps-là. Son caractère sensible a été marqué par les milieux qu'il fréquentait et dont il est devenu un représentant et un interprète.

En 1763, à l'âge de 6 ans, il quitte la cure paternelle de Begnins (VD) pour se rendre chez son grand-père, Philippe Bridel, pasteur à L'Abbaye (dans la vallée de Joux). Le vieil homme, plein de sagesse, prend une place particulière dans la biographie de Bridel, car il a su ouvrir l'âme de l'enfant à la nature en tant que création divine. Toute la vie de Philippe-Sirice est d'ailleurs empreinte de son amour pour la nature qui, pour lui, a toujours occupé une place prépondérante: elle restera son port d'attache et son refuge, malgré toutes les sollicitations par des intérêts nouveaux et divergents. Il est donc facile de concevoir que des écrivains tels que Haller, Gessner, Bodmer et le Rousseau de la Nouvelle Héloïse aient particulièrement impressionné l'étudiant lausannois en théologie. Qu'il se soit tourné spécialement vers les alpes et vers une région essentiellement agricole et pastorale, provient également d'un séjour en Valais et dans le Pays d'Enhaut. L'effet purifiant des montagnes lui fit voir claire en lui-même et l'incita à proclamer son patriotisme. Au sein d'un cercle littéraire créé à Lausanne en collaboration avec Gibbon² et ses amis, il fut le premier à propager l'idée d'une littérature nationale de langue française. En effet, l'unité spirituelle du pays n'avait été influencée, jusqu'alors, que par la Suisse alémanique. Ce sont ses amis lausannois qui ont poussé Bridel dans la carrière des lettres. Sa prose, contenue dans les *Etrennes helvétiques*, parues pour la première fois en 1783, trouve toutefois un écho bien moindre que ses poèmes. C'est lors de sa nomination à l'église française à Bâle (en 1786), quelques années après la fin de ses études de théologie et après son mariage avec Mlle Louise Secretan, qu'il se tourne définitivement vers la prose. Peu après, il collabore activement au sein de la Société helvétique, très liée à la ville de Bâle. C'est dans l'esprit de cette société que Bridel propose d'éduquer la jeunesse en partant de la connaissance du propre pays. Cette idée se rattache sans doute aux réminiscences de sa prime jeunesse, alors qu'il apprenait à lire dans le livre de la nature. Il explore également les environs de Bâle, mais uniquement sur territoire suisse, et ses impressions font preuve d'un intérêt croissant à l'égard des hommes et de leur façon de vivre; la nature et l'histoire prennent une place importante dans sa description des conditions de vie.

En 1796, les effets de la Révolution française se font sentir en Suisse et Bridel quitte la ville de Bâle. Château-d'Œx devient, pour une période de neuf ans, son nouveau champ d'activité. Le Pays d'Enhaut qui, malgré ses deux langues et ses deux religions présente une unité culturelle, lui apparaît comme l'image idéale de la Suisse. Il assiste, bouleversé, à la séparation du Pays de Vaud et de Berne à laquelle le Pays d'Enhaut ne se plie qu'à contre-cœur. La mort de Mme Bridel marque également la fin du séjour à Château-d'Œx. Bridel, l'homme de l'ancien régime, l'homme du 18^e siècle, reprend, en 1805, sa dernière paroisse à Montreux, en ce village même qui, le premier, avait érigé l'arbre de la liberté. Entre les différends inévitables qui l'opposent à sa commune, le Doyen se reconforte au cours de longues randonnées et par son activité littéraire. Le texte ci-après provient de cette phase de sa vie; il est paru dans le *Conservateur suisse* ou recueil complet des *Etrennes helvétiques*, tome VI, Lausanne 1814 (= seconde édition, tome VI, Lausanne 1856). Au côté poétique de ses descriptions répond une compassion vraie pour la détresse des montagnards. – Les *Etrennes helvétiques*, respective-

² Edward Gibbon (1737–1794), historien anglais. (S.G.)

ment le Conservateur suisse³, dans lesquels le Doyen publiait ses écrits, se voulaient populaires, attractifs et instructifs; ils avaient le but non scientifique d'éveiller, dans le peuple, l'amour du pays et de son passé. L'œuvre de Bridel, s'il est permis de parler ainsi du Conservateur, n'est donc pas utilisable comme source scientifique, mais elle contient des indications intéressantes qui peuvent stimuler la recherche folklorique; l'étude de Muret en témoigne. C'est dans cet esprit que nous évoquons ici ce précurseur de la science des traditions et usages populaires, auquel la ville de Montreux a érigé un monument en l'année 1891. S. G.

Des six lettres dont les extraits sont cités ci-après l'auteur n'a daté que la première (août 1808), la quatrième (septembre 1810) et la dernière (août 1812). L'ami C... (Charles, d'après la lettre six, p. 262), personnage probablement fictif et intermédiaire n'a pas non plus été identifié.

Tu me demandes, mon cher C.... quelques détails sur les Montagnes de mon voisinage, et je les dois à ton amitié. Après avoir vécu dix ans dans l'intérieur de nos Alpes⁴, je suis maintenant établi à leur pied⁵: mais un attrait secret me rappelle souvent dans leur sein, et je les visite avec tout le plaisir d'un vieux ami, qui se plaît à revoir les objets de ses affections, et qui aime à en parler à ceux dont les goûts sont semblables aux siens... (p. 146)

Bridel aborde les chaînes de montagnes qui longent et dominent le Léman, d'abord la Chaux de Naye.

Naye est proprement un vallon d'une heure et demie de long, sur demi-lieue de large d'un flanc à l'autre: il forme un joli berceau assez régulier, surmonté par deux arrêtes, dont l'une, très escarpée, fait face au lac; et l'autre, qui l'est moins, borde la montagne de Chaude, sur le territoire de Villeneuve. Ce pâturage peut nourrir, pendant deux mois, de 90 à 100 têtes de bétail. C'est une propriété de la commune de Veytaux; tous les bourgeois en jouissent en commun, y *alpent* leurs vaches et genisses, salarient des bergers, et partagent le fromage qu'ils ont fait, à la fin de la saison, en proportionnant le dividende de chaque famille au nombre de vaches qu'elle y a mis, et à la quantité

³ Index des éditions:

Etrennes helvétiques curieuses et utiles, pour l'an de grâce 1783, Lausanne. Etrennes helvétiques et patriotiques, 49 vol., Lausanne, Vevey, Genève, 1784-1831.

Mélanges helvétiques, Bâle 1791 (92), Lausanne 1793, 1797. (Ce sont les 14 premières années des Etrennes réunies, sans calendriers et sans illustrations.)

Le Conservateur suisse ou recueil complet des Etrennes helvétiques. Edition augmentée, 13 vol., Lausanne 1813-1831.

Seconde édition, conforme à la première, augmentée de notes, 14 vol., Lausanne 1855-57. (Les Etrennes et le Conservateur parurent ensemble à partir de 1813; il s'agit du même ouvrage sous différents titres.)

⁴ à Château-d'Œx (1796-1805) (S. G.)

⁵ à Montreux dès 1805 (S. G.).

de lait qu'elles donnent mesuré à deux époques différentes. Comme les bâtimens de cette montagne tomboient en ruine, on vient d'y faire construire un des plus beaux châlets que j'aie vu dans les Alpes; il a 115 pieds de long sur 22 de large: toutes les poutres et solives qui le composent, ont été apportées à dos d'homme, d'une forêt située une lieue en-dessous.

Pour faire la dédicace de ce chalet, toute la belle jeunesse de Veytaux est montée à Naye le 26 juillet 1807. Elle y est arrivée assez matin, pour admirer le superbe spectacle du lever du soleil: la journée s'est passée en promenades, en danses, et en repas composés des excellens laitages de la montagne. C'étoit une de ces fêtes pastorales si chères à nos bons ancêtres, ... (p. 154-155)⁶

Comme on ne peut rester à Naye plus de 7 à 8 semaines, parce que les neiges y tombent de bonne heure et se retirent tard, il y a en-dessous les pâturages de Liboson et de Sonchaux, où les troupeaux séjournent plusieurs semaines, soit avant de monter à Naye, soit quand ils en sont descendus. Ces propriétés communales sont sagement administrées, et leur tenue fait honneur à la commune de Veytaux; qui, pour le dire en passant, se distingue par la vie sobre et laborieuse de ses habitans, et par l'heureuse médiocrité qui y règne; car parmi ses bourgeois il n'est point de pauvre, ou du moins il n'en est aucun qui soit réduit à recourir à l'assistance publique. Tous ceux qui manquent de travail, peuvent en trouver dans les coupes régulières de forêts de hêtres que la Municipalité fait exploiter; de manière que quelques familles n'ont d'autre métier que celui de bûcheron... (p. 156-157)

L'auteur, animé par un grand intérêt scientifique, s'adonnait aussi à des études géologiques en compagnie d'Escher de la Linth. L'eau et les formations géologiques sont souvent le sujet de ses observations⁷; dans le passage suivant, il décrit ces phénomènes en rapport avec la façon de penser et la manière de vivre des montagnards.

La fontaine de Naye est à 25 minutes du chalet, qui a l'inconvénient d'être mal pour l'eau: car on n'y emploie que celle qui découle d'un grand plateau de neige situé en-dessous du chalet, dans un creux, où elle ne fond jamais entièrement; [...] On ne peut mettre en ligne de compte un trou de rocher, appelé *le Potet*. Ce puits naturel (à quelques jours très-chauds près) contient régulièrement la même quantité d'eau, et conserve sans varier le même niveau, qu'on la laisse ou qu'on la puise.

⁶ Comparez: Notice sur la romance des deux Epoux de la Dôle, C.I. 2, 295, Lausanne 1855 (S.G.).

⁷ Comparez p.e.: Lettre tirée d'un voyage dans la Suisse souterraine, C.I. 2, 201, Lausanne 1855 (S.G.)

Au-dessus du chalet, sur la gauche, on va visiter le *Fairtho d'eigryn*, dénomination purement celtique, qui signifie *la cave qui dégoutte*. C'est une excavation très-profonde, en forme d'entonnoir d'environ 70 à 80 pieds de diamètre: [...] Les parois circulaires [...] sont [...] tapissées de longues touffes d'Impératoire; plante usuelle que les habitants du pays appellent *Gaira*, et qu'ils emploient avec succès dans certaines maladies de bestiaux.

Dix minutes en dessous du chalet, est la *Tanna à l'oura*, qui veut dire *la grotte au vent*. C'est une fente de rocher large d'un pied et demi, d'où sort un vent perpétuel, [...] L'usage est d'y précipiter de grosses pierres, qu'on est obligé d'aller chercher assez loin: [...] Il paroît que cette caverne correspond à une ouverture sur l'autre flanc de la montagne, et c'est ainsi qu'on explique le phénomène de ce courant d'air. Les vieillards assurent qu'autrefois ce souffle étoit plus violent, et repoussoit les mouchoirs jetés à l'entrée du canal: ils attribuent sa diminution à la prodigieuse quantité de pierres qu'on y a précipitées. ... (p. 158-160)

... ça et là on y rencontre des Marcassites. Ce sont sans doute ces apparences métalliques, qui persuadent depuis des siècles au vulgaire ignorant, qu'il y a des mines dans cette montagne: des indigènes et des étrangers y ont fait souvent des fouilles aussi dispendieuses qu'inutiles: la tradition populaire veut que des gens s'y soient enrichis: ... (p. 161)

Si à travers les précipices, on descend de Naye à Bonaudon [...], on découvre ça et là diverses ouvertures dans les rochers: quelques-unes sont inabordables; d'autres conduisent à de vastes et longues cavernes naturelles: ces dernières ont été de tout tems fréquentées par les chercheurs de métaux, qui s'y rendent de loin et en grand secret. Ils y ont laissé des échelles actuellement pourries de vétusté. L'entrée d'une de ces cavernes [...] a été bouchée, il y a plusieurs années, parce qu'on y avoit jeté les cadavres de vaches périées dans les environs; ... (p. 162)

Dans la seconde lettre Bridel nous décrit la région de la Dent de Jaman. Il parle entre autres d'un personnage très connu de la commune des Planches. C'est une façon assez typique pour l'auteur, d'enrichir son texte par quelques anecdotes à propos de personnages célèbres dans l'intention de familiariser le lecteur avec une population peu connue.

... on cite entr'autres le nommé Michel Mamin, qui a passé une partie de sa vie à poursuivre les chamois de cette chaîne et à chercher des métaux dans les profondes cavernes de Naye: je ne te parlerois pas, mon ami, de cet homme, mort en 1779 à l'âge de 64 ans, sans la singu-

larité de son testament. Il laisse son bien, montant à un peu plus de 2000 francs, à *tous les pauvres de l'univers*, qu'il institue ses héritiers; et confie la régie de ce fonds à la commune des Planches, qui en applique la rente annuelle au soulagement des passans, indigens ou malades: comme elle n'en donne rien aux pauvres d'entre ses bourgeois, mais que des étrangers seuls ont part à cette distribution, elle croit remplir le but philanthropique du testateur... (p. 171)⁸

Les figures légendaires, de pair avec les personnages célèbres prennent une place non négligeable dans ses descriptions. Contre toute attente, et ainsi qu'en témoigne le passage suivant, tiré de la troisième lettre, le pasteur ne mène pas un combat effectif contre la superstition.

Une des granges s'appelle *la Paluz*, à raison des marécages voisins; une autre *Lennda*, de *Lenn*, étang, mare: près de cette dernière, il se fit, il y a environ quatre-vingts ans, un enfoncement très-profond, en forme d'entonnoir, dès lors toujours plein d'une eau noirâtre; et tous les environs sont menacés de l'ouverture de pareilles fondrières, dans un sol tourbeux, sous lequel les eaux filtrent et circulent sans peine, dont la croûte de terreau végétal est peu épaisse, et qui recèle une foule de réservoirs cachés. La superstition, qui explique tous les phénomènes plus aisément que la physique, assure que la grande fondrière de *Lennda* se forma la nuit même dans laquelle mourut le dernier rejeton mâle de la noble famille de la Tour, jadis très-puissante dans cette contrée, et que ce fut par ce trou que son esprit familier (*Servant*) rentra dans le sein de la terre. Mais ce même *Lutin* vient encore quelquefois jouer des tours de son métier dans les étables des Villars; et plusieurs paysans assurent gravement qu'il a le rare talent de mettre le col de deux vaches dans le même lien: sans doute qu'il a beaucoup de temps à perdre, leur ai-je dit... (199s.)

Le texte suivant a pour objet la fénaison dans la région du Châtelard.

... un sentier précipiteux et peu fréquenté mène à travers les Verraux dans la Gruyère, par un pas très-dangereux nommé le *Trou de l'étoile*: des chasseurs de chamois et de jeunes bergers ont suivi toute cette arrête, en escaladant chacun de ses pics et en passant de l'un à l'autre; mais c'est un tour de force dont peu de voyageurs seroient capables. Entre les crevasses et à l'abri des diverses assises de ces rochers, croissent presque toutes les plantes rares des Alpes, et sur-tout les meilleurs vulnéraires: quelques personnes le savent, et y font d'abondantes récoltes de racines et de fleurs pour les Pharmacies.

⁸ HBLS, article «Mamin» par Maxime Raymond, Lausanne (S.G.).

De la Baye jusqu'à ces rochers, il y a une lieue de montée excessivement rapide, et couverte d'un gazon serré; c'est ce qu'on appelle des prés maigres: ils sont partagés en divers compartiments par des rayes naturelles, tantôt à sec, tantôt pleines d'eau, et qui au printemps servent de couloirs aux neiges qui se détachent du sol. L'herbe de ces prés, fine, délicate et aromatique, est composée des meilleures graminées, et donne un lait excellent aux vaches, qui en sont très-friandes. Mais ces lieux sont si âpres et si penchans, qu'on n'ose y mener les troupeaux, et ce sont les hommes qui en tirent parti. Vers le milieu du mois d'août, une foule de robustes faucheurs s'y transportent: – pour assurer leurs pas, ils arment leurs souliers de crampons de fer, et promènent la faux du haut en bas; ce travail est aussi pénible que dangereux: quand l'herbe est coupée, les jeunes faneuses viennent l'étendre et la remuer; si le temps est beau et le soleil ardent, un jour suffit pour la sécher; lorsqu'elle est sèche, les hommes prennent deux branches de ramée, les mettent à quatre pieds de distance, les chargent de foin, et se plaçant entre les deux bouts, qu'ils dirigent comme les limons d'un traîneau, ils glissent rapidement avec leur charge, du pied des rochers jusqu'à quelque plateau voisin de la Baye, par une manœuvre hardie et souvent périlleuse pour qui la fait, mais très pittoresque pour le spectateur: là on empile le foin en grandes meules; et pendant l'hiver, on profite des neiges pour le conduire dans les granges des villages inférieurs. Il n'est pas rare que l'avalanche épargne cette peine, en entraînant tout ce foin dans la Baye. Ça et là sont quelques cases étroites, placées dans des lieux abrités; et un coin qui en réunit sept ou huit, est la capitale des Verraux. Ce vallon absolument désert, excepté dans le temps des foins, est alors très-vivant: par-tout, des hommes, la faux à la main, sont comme suspendus sur les escarpemens; des femmes s'agitent avec des fourches et des rateaux dans les bandes fauchées; des enfans grimpent à la suite des chèvres nourricières de la peuplade, alors à 3 lieues de ses demeures accoutumées: c'est, je t'assure, une des scènes les plus romantiques dont j'aie été témoin: le soir, chacun se retire dans les cases, où il y a plus de bruit que de repos, et moins de sommeil que d'éclats de rire ... On prétend, que dans ce qu'on appelle le *bon temps d'autrefois*, la fanaison des Verraux étoit une fête pour la jeunesse du Chatelard; que les jeunes filles mettoient leurs plus beaux habits pour y aller, et que chaque nuit il y avoit bal ou concert. Mais si les pluies surviennent, si les nuages s'établissent et circulent dans ce long vallon, si les brouillards y traînent leurs flocons humides, comme il arrive souvent, ce n'est plus alors une partie de plaisir: l'attente du soleil se prolonge dans l'ennui; les journées se

perdent tristement; les foins ne sèchent pas ou se gâtent, et l'humeur s'en mêle, surtout pour ceux qui ne sont plus jeunes. On ne fauche guères ces sortes de prés que de deux ans l'un; et les propriétaires aisés s'arrangent avec des gens pauvres qui font la besogne, et qui pour leur peine ont la moitié de la récolte: ce qui fait que ces derniers risquent par fois leur vie dans des précipices affreux, pour avoir une botte de foin de plus. Toutes ces propriétés très-morcelées sont distinctes, et ont pour borne un ravin, une bande de rochers, ou une lisière de sapins. Ce n'est plus le siècle où l'on peut appliquer à nos montagnes ce mot d'Horace sur les habitans de la Dacie, *immetata quibus jugera*: maintenant tout est chez nous toisé avec la plus scrupuleuse exactitude; la chaîne de l'arpenteur s'étend jusques sur les blocs de marbre et de granit, dont il n'est aucun qui soit resté sans possesseur. On avait autrefois aux Verraux une petite tuillerie, dont on apperçoit encore les mazures; mais le trop grand éloignement, et sur-tout l'apreté du climat, ont forcé à l'abandonner. On y montre aussi un chalet isolé, où jadis un riche banneret de Montreux, de la famille Ducrest, envoya ses deux fils, pour les sauver de la peste qui dépeuploit les bords du lac; mais ils ne purent lui échapper, et ils y périrent l'un et l'autre: leur père fut inconsolable; la mort même ne mit point fin à sa douleur; car les superstitieux du pays racontent, qu'il revient de temps en temps aux Verraux, monté sur un cheval blanc, poussant des cris lamentables, épouvantant les vieilles femmes et les petits enfans, tous gens très-peureux, comme chacun sait ... (p. 211-215)

Des passages concernant les travaux des montagnards, leur mentalité alternent avec des descriptions assez exactes d'itinéraire et de paysages semblables aux indications d'un guide touristique. Pour atteindre les lecteurs différemment intéressés et pour les animer à faire connaissance avec des régions alpestres de leur pays, Philippe Bridel emploie donc divers moyens. C'est pourquoi les aspects économiques dont l'étude était à la mode de son temps ne manquent pas dans ses écrits, comme le montre aussi le passage suivant.

Comme tu desires, mon cher ami, tous les détails relatifs à la vie et à l'économie pastorales, je te dois les suivans. Il y a dans ce pays deux manières de gérer ce qu'on appelle une montagne: on l'affirme à un entrepreneur, qui en paye le bail en argent, et qui y rassemble un troupeau dont le produit est à lui; ou bien les paysans de la commune à laquelle cette Alpe appartient, la font pâturer en commun: dans ce dernier mode, chaque famille qui y met une ou plusieurs vaches, entretient et salarie à frais proportionnels les domestiques qui font le service du chalet. Deux ou trois fois pendant la saison de l'alpage, on va mesurer le lait de chaque vache, et l'on en inscrit soigneusement la quantité; le jour du départ du troupeau, on partage entre les intéressés

les fromages et les serets fabriqués pendant son séjour sur la montagne. Ce partage s'opère par un tarif basé sur la quantité de lait que chaque vache a donné, d'après les mesures susmentionnées. On emploie dans ce genre d'économie le terme de *Berar*, qui vient du celtique *Bera*, couler, distiller : dans notre patois, ce mot exprime la traite d'une vache ordinaire, estimée à quatre pots de lait, soit douze livres de dix-huit onces : ce qui fait huit pots par jour. Une bonne vache en donne davantage ; plusieurs vont jusqu'à douze, quelques-unes même jusqu'à quatorze. Le *Berar* est donc le fondement du calcul à faire pour déterminer le dividende qu'on assigne à chacun des actionnaires intéressés à une montagne pâturée en commun ; et l'on dit qu'on *reçoit tant de livres de fromage par Berar*. A la Plagne, par exemple, il rend de 160 à 180 livres ; dans d'autres montagnes, il rend jusques à deux quintaux : mais en général, une montagne tenue par plusieurs particuliers, donne moins que si elle est tenue par un seul entrepreneur, qui, année commune en tire trois quintaux par *berar*, c'est-à-dire un tiers de plus : la raison de cette différence est simple ; c'est qu'un entrepreneur est plus attentif à ses propres intérêts, que des domestiques à gages ne le sont au profit de leurs maîtres ; et que le premier ménage mieux les herbes, soigne plus régulièrement les vaches dont il répond, et souvent reste quelques jours de plus sur l'Alpe que les seconds, toujours impatiens de revenir dans la plaine... (p. 217-219)

Comme nous l'avons montré (251), Bridel attribue des racines celtiques à certains mots du patois. Le linguiste passionné, auteur d'un glossaire du patois de la Suisse romande, atteignant un âge plus avancé, s'exprime de façon fort critique par rapport aux assertions etymologiques antérieures.

« J'ai vécu, nous dit-il, au temps où l'on croyait qu'Adam avait parlé bas-breton, et je me suis longtemps trompé, en cherchant, à la manière de M. de Cambri, du celtique dans tous nos mots patois ; maintenant j'avoue de bonne foi que, pour un mot de famille celtique, il en est, dans notre romand, dix d'origine latine, et je préfère la vérité à un système qui commence à passer de mode ; mais je n'ai pas le courage de revenir sur mes pas, et de corriger mes erreurs... »

« J'ai porté si loin la celtomanie que j'ai cherché même à mon nom une étymologie celtique. Mon grand-père, il est vrai, un savant ecclésiastique, avait trouvé cette étymologie dans l'hébreu : le nom Bridel se composait, suivant lui, des deux mots..., bryd et èl, qui veulent dire *grêle de Dieu* ;... »

« Pour moi, dans ma manie, je ne m'arrêtais qu'après avoir fait la découverte, bien naturelle, que Bridel s'était formé des mots celtiques bryd et èl. Le premier signifie courage, le second exprime l'élévation ; nous devons donc être gens de grand cœur !... Vanité des vanités !... »⁹

Puis la quatrième lettre décrit la vallée de l'Eau froide qui s'insère dans les chaînes du Pays-d'Enhaut et du Gessenay.

La double chaîne de monts, qui bordent la vallée pastorale de l'Eau froide, nourrit en été un nombreux bétail : il y a telle éminence d'où

⁹ L. Vulliemin, *Le Doyen Bridel*, Lausanne 1855, 6-7 (S.G.)

l'on peut compter jusqu'à quinze grands troupeaux, que l'on voit errer sur les flancs herbeux des diverses Alpes, ou en couronner les groupes verdoyantes: ces différens pâturages appartiennent ou à des communes, ou à des particuliers; quelques-uns sont partagés entre plusieurs co-propriétaires, qui en possèdent des portions plus ou moins grandes. Les bergers de ces châlets sont polis, prévenans et hospitaliers: les fromages qu'on y fabrique sont estimés; et dans les laiteries où l'on ne fait pas de beurre, ils vont de pair avec ceux de Gruyère, et en portent le nom dans le commerce. Un ennemi dont on ne se doute pas, leur fait une guerre opiniâtre, c'est la Belette (*motél-létta* en patois): elle s'insinue dans les magasins par les plus petites fentes, et échancre souvent les plus belles pièces. Il est très-difficile de s'en garantir dans certains châlets; et celui qui découvreroit un moyen sûr de détruire ou d'éloigner ce fâcheux parasite, rendroit un vrai service à l'économie pastorale... (p. 233 s.)

Le troisième Dimanche du mois d'Août, on fait annuellement aux châlets d'Aï, une abondante distribution de crème à tous les pauvres, qui s'y portent en foule. Un grand nombre de curieux des deux sexes accourent aussi pour être spectateurs de ce repas Alpestre. Il n'est permis à personne d'emporter sa portion; tandis qu'au Châtelet (*Gsteig*, C. de Berne), où se fait une pareille distribution à-peu-près à la même époque, chaque convive est libre d'emporter la crème qu'on lui donne, ou de la manger sur la place. Ces usages, que leur antiquité consacre et rend respectables chez nos montagnards, invariablement attachés aux anciennes mœurs de leurs ancêtres, honorent la bien-faisance des possesseurs de ces châlets. Ils pensent avec raison, que l'indigent qui voit tant de troupeaux sans posséder une seule tête de bétail, doit avoir au moins une fois chaque année le plaisir de se régaler de leur produit, et qu'il faut le faire asseoir à la grande table, que la Providence dresse sur ces hauts lieux, toute chargée des richesses de la vie pastorale ... (p. 235 s.)

Si les Hautes-Alpes abondent en scènes d'une magnificence et d'une majesté sublime, nos Basses-Alpes ont aussi leur mérite, et ne sont pas indignes de l'attention des amis de la nature:

Par conséquence Bridel s'adonne, dans sa cinquième lettre, à une peinture vivante du pays d'Ollon. Le chemin le conduit à Villars, puis au Chamossaire et aux pittoresques lacs de Brettaye, proche déjà de la région des Ormonts qui sera plus loin le sujet de la lettre six.

Quoique marécageuse en divers endroits, cette vaste plaine est semée de vergers, de champs, de prairies, de bosquets et de pâturages, qui présentent des détails infiniment pittoresques: on quitte à regret

ce riant paysage, pour traverser Ollon, grand et beau village, qui est comme perdu dans un massif de superbes arbres fruitiers, dont les feuillages rapprochés le couvrent en été de verdure, d'ombrage et de fraîcheur: son territoire est en général riche, fertile et bien cultivé; mais les habitans achètent l'aisance dont ils jouissent pour la plûpart, par des travaux aussi pénibles que variés, puisqu'ils sont tour-à-tour, dans le cours de l'année, laboureurs, vigneron et bergers; et que leurs possessions sont disséminées des bords du Rhône jusques bien avant dans les Alpes: tel cultivateur qui dans une saison laboure son champ près du fleuve, trait dans une autre saison ses vaches dans un chalet à quatre lieues au-dessus. Les environs d'Ollon sont souvent rappelés dans les ouvrages botaniques de Haller, comme riches en plantes rares: je ne citerai la *Bugrane visqueuse* (ononis natrix), que pour en rapporter un singulier usage, qui n'est point connu autre part. Les femmes qui veulent débarrasser leurs chambres des nombreuses puces dont elles sont incommodées, font des faisceaux de cette belle plante, quand elle est en fleur, pour les placer sous les lits; et comme son odeur plaît à ces insectes, ils se rendent dans ces paquets de tous les coins de l'appartement, et restent englués dans les feuilles, qui sont très-visqueuses ... (p. 240s.)

... à Huemos¹⁰, j'y retrouvai avec intérêt l'architecture des Alpes: les maisons sont en bois; les fenêtres sont petites, mais nombreuses; des passages de l'Ecriture Sainte sont gravés sur la poutre qui les domine. Une ancienne chapelle située au bas du village, est très-fréquentée par ces montagnards, qui ont sagement conservé l'amour de l'Evangile et les sentimens pieux de leurs ancêtres: vu leur éloignement de l'Eglise paroissiale d'Ollon, et les mauvais chemins, qui en hiver rendent les communications dangereuses, quelquefois même impraticables, ils desirent avec raison d'avoir un ministre pour les quatre villages de Huëmoz, Chesières¹¹, Villard et Arvaïe¹²; et ils espèrent l'obtenir d'un gouvernement qui ne demande qu'à avancer la religion et l'instruction publique, et qui l'a déjà prouvé par le fait.

A travers des côteaux bien cultivés, on monte d'Huëmoz à Chesières, joli village, où le travail et la simplicité des mœurs antiques font régner une honnête aisance, et où l'on apprend avec satisfaction qu'il n'y a aucun pauvre. Dans les jardins on cultive la Patience des Alpes (*Ru-*

¹⁰ Huemoz, du celtique *Uaim*, cavité, grotte. Toute la contrée autour de ce village est caverneuse, par l'affaissement des couches de gyps dont elle est composée.

¹¹ Chesières, du celtique *Ché*, *Chéa*, habitation; de là dans notre patois *Chezal*, place d'un bâtiment.

¹² Arvaïe, du celtique *Arw*, rude, rapide; tel est le chemin qui mène à ce village.

mex Alpinus), dont on apprête au printemps les jeunes tiges, après les avoir fait macérer dans l'eau chaude, pour les dépouiller de leur propriété purgative: on assure que ce mets est sain et agréable. Tu vois, mon cher ami! que je n'ometts aucun des détails économiques qui peuvent t'intéresser. Au-delà de Chesières commencent les *Mazots*¹³: on appelle ainsi des bâtimens contenant une écurie, un fenil, une cuisine et une chambre logeable: c'est là que les montagnards viennent, soit au printemps, soit en automne, avec leurs vaches, pour consumer les fourrages recueillis dans les prés voisins. On voit ici une multitude de ces *Mazots*, jetés sur les premières pentes des Alpes, dans un espace de plusieurs lieues ... (p. 242-244)

Après [...] une montée assez facile, à travers des prés et des pâturages, nous abordâmes les chalets de Brettaïe¹⁴, au-dessus d'un petit lac du même nom. Pendant la saison de l'alpage, cette vaste montagne, qui appartient à la commune d'Ollon, nourrit plus de 400 vaches: ses nombreux chalets sont partagés en trois villages d'été, Morgex¹⁵, la Crettaz, et Conche; ce dernier n'est pas près de l'eau comme les deux autres, mais sur un plateau plus reculé. Ces villages d'été, que nous appelions des *camps de Tartares*, sont composés de deux sortes de bâtimens; de chalets ou mazots proprement dits, où logent les bergers et où l'on fait le fromage; et de *Sottais*¹⁶, qui sont de simples étables: c'est ici qu'on peut voir les procédés et observer les mœurs de la vie pastorale, qui n'est certainement pas une *vie de paresseux*, comme quelques écrivains l'ont avancé très-mal-à-propos. Dans cette portion de nos Alpes, on tire un meilleur parti des fumiers que dans la plupart des autres montagnes, où ils restent et s'accumulent autour des chalets, qu'ils rendent sales, malsains et inabordables en temps de pluie. Ici des journaliers, appelés *Riaux*¹⁷, n'ont d'autre occupation que d'enlever dans des brantes ou dans des tombereaux ces fumiers, pour les étendre sur les places du pâturage qui ont besoin d'engrais. Ces hommes laborieux sont payés en denrées et nourris tour-à-tour par les bergers, sur un tarif proportionné au nombre des vaches de chaque laiterie. Les bergers de Brettaïe, comme tous ceux des montagnes d'Ollon, sont prévenans et hospitaliers; ils offrent les premiers abri et nourriture

¹³ Mazot, du celtique *Mas*, *Maëss*, prés, surtout prés marécageux.

¹⁴ Brettaïe, du celtique *Brai*, *Bret*, lieu marécageux et aquatique. Le lac de Brét au dessus de Chexbre a la même étymologie: dans notre patois, *Brét* signifie bouillon, sauce, du liquide.

¹⁵ Morgex, en patois, monceau de pierre: *Morgié* et *Molar* sont des synonymes.

¹⁶ Sottai, du patois *Sotta*, *Chotta*, Abri contre la pluie.

¹⁷ Riau, du patois *Ria*, une tranchée, un fossé pour l'écoulement des eaux.

aux voyageurs qui les visitent, et on ne peut que louer l'accueil honnête et cordial qu'on trouve sous leur simple toit... (p. 245 s.)

Une contrée recouverte d'une multitude de bâtiments se présente de la cime du Chamossaire,

... ces milliers d'habitations, réunies en hameaux, ou éparses sur les divers gradins des monts et sur les bords des ruisseaux et des torrens. A l'aspect de tant de bâtimens, on croiroit ce pays prodigieusement peuplé, si l'on ne savoit que telle famille en possède jusqu'à dix à elle seule, et que la plupart ne sont que comme des tentes de Nomades, tendues passagèrement dans le désert, et habitées seulement pendant quelques semaines ... (p. 248 s.)

Brettaye, que j'appellerois volontiers le Vallon des quatre lacs, est une contrée très-romantique, où l'imagination se promène avec délices, et qu'elle embellit bientôt de ces scènes phantastiques, qui se créent si aisément à l'aide des eaux, des forêts, des vents, du silence, de la solitude, et des ombres mystérieuses de la nuit. Ne sois donc pas surpris, mon cher ami ! que la superstition, qui semble préférer les montagnes aux plaines, y ait aussi son mot à dire : écoutons-la un moment... si elle n'a pas toujours le talent d'instruire, elle a du moins celui d'amuser.

Tel berger vous assure qu'on a aperçu autrefois sur le lac Serrai un Dragon couvert de plumes blanches, qui battoit l'eau de ses ailes : mais le naturaliste n'y voit qu'un Cigne qui fréquentoit ces ondes solitaires, ou peut-être un Pelican, oiseau qui n'est pas inconnu aux lacs de la Suisse. Tel autre vous raconte, que la fille du seigneur d'Aigremont, craignant dans je ne sais quelle guerre contre les Valaisans, le pillage de ses bagues et bijoux, les renferma avec son argent mignon dans un coffre de fer, qu'elle jeta au milieu du lac Lagot, où le coffre est resté jusqu'à nos jours, malgré les recherches des amateurs. La noble demoiselle se montre par fois au clair de lune sur le rivage, sans doute pour protéger son trésor, et quoique les modes aient bien changé depuis le XIV^e siècle, elle a sagement conservé le costume des femmes d'Ormont, et donne ainsi un bel exemple de simplicité. Les Fées jouissent aussi d'un grand crédit dans cette partie des Alpes : elles y ont leur *Plan*, leur *Scéx*, leur *Tanne*¹⁸, leur fontaine, leur reposoir : elles se familiarisoient jadis avec les jeunes bergers, les conduisoient dans leurs habitations souterraines, contractoient avec eux des mariages clandestins, et leur donnoient la connoissance des trésors cachés, des vertus des plantes, des moyens de préserver les troupeaux de l'épi-

¹⁸ Scex, celtique, rocher : de là le latin *Saxum*, *Tanna*, en celtique, grotte, caverne ; notre mot français *Tannière* en vient.

zootie et les hommes du fer de l'ennemi, et de plusieurs autres secrets aussi rares qu'utiles. Ces Fées, ajoutent les Mythologues montagnards, ressembloient assez aux filles du pays, excepté qu'elles avoient la peau noire, les pieds sans talon, et la chevelure si longue et si épaisse, qu'elle pouvoit leur servir de vêtemens au besoin. Si l'on demande ce qu'elles sont devenues, on apprend avec regret, que la brutalité d'un jeune pâtre qui avoit épousé une de ces Fées, et qui voulut la frapper avec son *débatthiau*¹⁹, l'engagea, elle et ses compagnes, à aller chercher une contrée où les maris fussent plus polis. Dès-lors on n'en voit plus; mais à la veillée et au *cotter*²⁰ on en parle volontiers. En voilà assez de ces fables populaires, qui vaudroient bien telle métamorphose d'*Ovide*, si c'étoit *Ovide* qui les contât.

Prodigiosa veterum mendacia vatum.

Sur un joli plateau qui domine le lac Lagot, s'élève une enceinte de pierre en forme de tribune; çà et là des bandes de rochers sortant du gazon offrent des bancs commodes. C'est le *Plan* des danses, la salle de ces bals champêtres qui de temps immémorial ont lieu dans nos Alpes: à la *mi-Tsautein*²¹, c'est-à-dire au milieu de l'été, toute la jeunesse des villages voisins se rend sur les montagnes où paissent leurs vaches; la musique est de la partie: des chevaux de bât apportent le vin et les provisions, et la fête se prolonge du matin au soir, sur-tout si le temps est beau et que la nuit promette d'être sans orage. Il y a cependant des inconvéniens à ces nombreuses et bruyantes réunions: perte de temps pour les vachers; dérangement dans les chalets, dont *le train ne peut se faire*; profusion dispendieuse de crème et de lait aux dépens de la chaudière, qui reste vuide; querelles entre les jeunes gens des diverses vallées; dangers des retours nocturnes, etc. Ces considérations ont engagé quelques municipalités du district d'Aigle à défendre cette année de porter du vin sur les montagnes le dimanche de la *mi-Tsautein*: partant il n'y a point eu de danse, parce qu'il n'y a point eu de musique; car les élèves d'Apollon fuient soigneusement les lieux où les dons de Bacchus sont proscrits. Si j'étois plus jeune, j'aurois, mon ami! quelques regrets à l'abolition de ces fêtes Alpestres, consacrées par un si long usage, et qui tiennent de très-près au caractère national, qu'il est si important de conserver. Quoi de plus naturel

¹⁹ Debatthiau, patois. *Bâton* hérissé de pointes, dont le berger se sert pour briser le lait caillé dans la chaudière du fromage.

²⁰ Cotter, patois: assemblée de gens oisifs qui se réunissent pour causer: de là le verbe *Cotterdji*, causer ensemble.

²¹ Tsautein, mot à mot, temps chaud; nom patois de la saison de l'été.

que de se réjouir une fois par an sur ces hauts lieux, au milieu des beautés de la nature et des bienfaits de la Providence? Mais les inconvéniens dont j'ai parlé plus haut?... Eh bien! il est très-facile à la police des communes de régulariser ces fêtes pastorales, et d'y maintenir l'ordre, la décence et la paix: elles n'ont qu'à le vouloir ... (p. 255-259)

Enfin, dans la lettre six, Bridel nous parle de la communauté des Ormonts; entre autres aussi de la superstition qui entoure les ruines d'Aigremont.

...il y a, dit-elle, des voûtes souterraines, un cabinet où déposent des chaudières pleines de pièces d'or, un fauteuil où Pontverre s'assied pour protéger et compter son trésor, un grand bouc gardien dont les cornes menaçantes effrayent les profânes, de terribles vacarmes à minuit, des demoiselles vêtues de noir et voilées de blanc qui chantent des airs mélancoliques sur les brèches, etc. ce qui fait que le peu de curieux qui visitent ces débris isolés, sont regardés par les gens du pays, ou comme des téméraires qui s'exposent à des périls certains, ou comme des Adeptes qui vont prendre part à ces richesses clandestines... (p. 269)

Dans une quantité de détails historiques se trouve le passage suivant qui se rapporte au passé des bergers du Val d'Illiez, interprété par eux-mêmes.

Il est à remarquer, que les bergers du Val-d'Illiez, vallée à-peu-près vis-à-vis de celle des Ormonts, et qui a les mêmes mœurs et la même économie pastorale, prétendent aussi descendre des fuyards de cette même armée Romaine commandée par Lucius Cassius, oncle de Jules-César, que les Tigurins, conduits par Divicon, battirent l'an de Rome 646, près des lieux où le Rhône se jette dans le Léman, et dont ils firent passer les tristes restes sous le joug: ... (p. 277s.)

[La vie des Ormonnins] est à-peu-près nomade; les possessions étant très-morcelées, ils vont de l'une à l'autre avec leurs vaches pour consumer les fourrages: tel ménage change sept ou huit fois d'habitation dans le courant de l'année; aussi porte-t-on à près de 20,000 le nombre des bâtimens de toute espèce disséminés dans le cercle des Ormonts. Au gros de l'été, une partie de la population se transporte dans des montagnes communes, et y habite des cases étroites et incommodes, mais qui suffisent à la simplicité de ces bergers: à tout moment on rencontre des familles qui émigrent d'un domicile à l'autre, ou des mères, le berceau sur la tête, le vase à lait (*boille*) sur le dos, et un tricotage à la main, qui marchent lestement dans les sentiers les plus scabreux. Ils passent leur vie dans une lutte perpétuelle contre les élémens: les avalanches, les torrens, les éboulis, l'extrême froidure

d'un long hiver, les pluies orageuses d'un court été, les épais brouillards d'automne et de printemps qui montent dans les Alpes ou qui en descendent... voilà les ennemis que cette peuplade robuste et endurcie combat sans relâche, opposant à une nature marâtre travail, patience et énergie. Leur nourriture se compose de fromage gras et maigre, de petit lait, de pommes de terre, et de quelques salaisons: ils cuisent une ou deux fois l'année un pain grossier mais savoureux, dans lequel entre la farine de fèves: pour le conserver, on le fume à la cheminée; aussi est-il dur comme de la pierre; mais on le mange avec plaisir émietté dans du petit lait et assaisonné par l'appétit des Alpes. Ils ramassent avec soin le Lappé (*Rumex Alpinus*), très-commun autour de leurs chalets; ils le font sécher et ensuite bouillir, pour la nourriture et l'engrais des porcs. Leurs moutons donnent assez de laine pour habiller les deux sexes d'un drap grossier, fabriqué dans le pays et ordinairement teint en bleu: le costume des femmes n'a rien de remarquable, qu'un chapeau rond de feutre noir, qu'elles mettent sur leur coëffe.

L'industrie se borne à faire le beurre et le fromage, à élever des bestiaux, à soigner les prairies, qui produisent généralement de très-bons foin, à cultiver quelques légumes dans leurs petits jardins, et à semer quelques morceaux de terre en bled, orge, fèves et avoine. Ils manient très-bien la hache, et leurs bâtimens en bois en font preuve: ils n'exercent guères que les métiers d'indispensable nécessité, comme ceux de maréchal, de tailleur, de cordonnier; cependant ils ont eu et ont encore d'excellens armuriers. Les plus intrépides chasseurs de chamois se trouvent parmi eux, et ils ont prouvé plus d'une fois qu'ils se servent supérieurement de la carabine. Leur patois, plein de mots celtiques, très-différent de celui de la plaine, est presque inintelligible aux gens qui se servent de ce dernier: ils emploient par exemple l'*i* à la place de l'*é* et de l'*o*: *itaila* pour *étaïla* (*étoile*), *isé* pour *osé* (*oiseau*): *isala* est chez eux la femelle d'un petit oiseau; mot qui manque dans les autres dialectes de notre patois ... (p. 283-285)

... Comme ils sont fort religieux, ils conservent quelques cérémonies utiles, que la Réformation a peut-être proscrit mal à propos: ainsi dans leurs enterremens, il y a toujours quelque parent ou ami qui fait devant la fosse une petite oraison funèbre, ou plutôt une exhortation morale aux assistans, et qui les remercie de l'amitié qu'ils ont portée au défunt, avec prière de la conserver à sa famille: j'ai entendu quelques-uns de ces discours, et ils m'ont paru marqués au coin du bon sens, de la reconnaissance et de la piété. La bierre arrive jusqu'à la porte du cimetière sur un traîneau (*luge*), attelé d'un cheval ou d'une jument,

qui ne doit point être pleine: les femmes, vêtues de noir avec un couvrechef blanc, font partie du convoi; celles qui ont des nourrissons les portent au bras et les allaitent au bord de la fosse... tableau frappant, dans lequel se confondent les idées de vie, de mort, de renaissance; ... (p. 288 s.)

Ici je dois à la vérité de justifier les Ormonnins de la mauvaise réputation qu'on leur a faite parmi les habitans de la plaine, car ils ne la méritent pas: parce qu'un de mes parens est mauvais sujet, est-ce à dire que moi et toute ma famille soyons tels que lui? Le préjugé contr'eux vient en grande partie de la basse envie qu'on leur porte, quand on les voit, à force de travail et d'économie, prospérer dans des communes dont ils ne sont pas bourgeois. J'ai depuis plus de trente ans parcouru les Alpes et étudié leurs diverses peuplades, mais je n'en ai pas vu beaucoup qui valussent mieux que celle-ci: ils sont pauvres, j'en conviens; mais cette pauvreté honore tous ceux dont elle développe l'énergie... Ils sont grossiers... tant mieux! car ils n'ont pas ce faux vernis de politesse dont on est si souvent dupe... Ils sont violens quelquefois... eh bien! le ressentiment de l'injure est moins à craindre quand il a fait une explosion subite, que lorsque le feu couve long-tems sous la cendre. Mais il faut l'avouer de bonne foi, il leur reste encore beaucoup d'ignorance et de superstition. On doit, il est vrai, aux excellens pasteurs qui y sont maintenant, les progrès des lumières et de la civilisation dans leurs paroisses ... progrès qui seroient plus rapides, si le nombre des maîtres d'école étoit augmenté, et qu'ils fussent mieux payés. Le plus sûr moyen d'être utile à cette contrée, la plus indigente de notre canton, c'est d'y faire une grande route qui partiroit d'Aigle et se porteroit par les Mosses sur Château-d'Oex, avec un rayon qui par Ormont-dessus tendroit au Chatelet: les communications ainsi ouvertes, ces montagnards porteroient leurs denrées dans la plaine, et recevraient en retour ce qui leur manque; le transport de leurs fromages s'opéreroit à moins de frais; les étrangers y feroient quelque dépense; l'argent y seroit moins rare et circuleroit plus aisément. On verroit diminuer le nombre de ces bâtimens en bois qui épuisent les forêts, mais qui sont nécessaires par-tout où un char ne peut rouler; le pays en un mot seroit bientôt vivifié: quelques personnes, je ne l'ignore pas, élèvent contre l'établissement d'une grande route des objections tirées, soit de leurs intérêts personnels qui en souffriroient, soit des dépenses qu'une telle entreprise coûteroit aux communes adjacentes: mais la grande majorité en sent le besoin, la desire vivement, y concourra de tout son pouvoir, et la regardera comme un bienfait signalé du gouvernement: je le répète, rien de plus

propre qu'un grand chemin à procurer la civilisation, à détruire l'ignorance, à remédier à la pauvreté de ce cercle enfoncé dans les Alpes et jusqu'à présent isolé du reste du notre canton; quoique sa position géographique semblât devoir le mettre en relation journalière avec la plaine d'Aigle, le district du Pays-d'Enhaut, et les vallées populeuses de Gessenay ... (p. 288-291)

Le dernier extrait se rapporte aux pâturages de la Tour de Mayen propriété de la commune de Leysin. Ici se déroulait autrefois une de ses fêtes de bergers si variées et décrites à plusieurs reprises par le Doyen.

La montagne de Mayen a été donnée jadis par la maison de Savoye à la commune de Leysin pour services rendus; les femmes sorties de cette commune et leurs descendants y ont droit, en vertu d'un privilège ou d'un usage, semblable à celui des pâturages de Perche dont j'ai déjà parlé: il n'en est pas ainsi d'Aï, il faut être bourgeois de Leysin pour y alper ses vaches. Les directeurs de ces deux montagnes ont ordre, par leurs instructions, de tenir dans chacune une Bible à l'usage des bergers, qui n'y sont guères que six semaines... Coutume respectable et qui fait honneur à la piété de ces montagnards, très-habitués à la lecture de l'Ecriture Sainte ... (p. 295 s.)

L'avant dernier dimanche d'Août, les bergers [de la montagne de Mayen et d'Aï] font une abondante distribution de crème aux pauvres, qui s'y rendent en grand nombre: si le tems est beau, une foule de spectateurs assiste à cette antique fête de bienfaisance des Alpes, qui s'appelle *Bernausa*: ce mot d'origine celtique dérive de *Bern*, amas de plusieurs choses ou personnes assemblées: de là encore *Bernada*, nom que l'on donne dans plusieurs de nos villages à la vieille femme, qui jette des poignées de froment ou d'autre grain sur la tête de l'épouse, au moment où revenant de l'église, elle entre dans la maison de son mari ... (p. 297 s.)

Bibliographie

- L. Vulliemin, Le Doyen Bridel, Essai biographique, Lausanne 1855.
 Inauguration du monument du Doyen Bridel à Montreux, 18 octobre 1891, Lausanne 1891.
 Ernest Muret, Le Château d'Amour, Extrait du Bulletin du Glossaire des patois de la Suisse romande. VI^e année, Lausanne 1908.
 Gonzague de Reynold, Le Doyen Bridel, (1757-1845) et les origines de la littérature suisse romande. Thèse de Doctorat d'Université présentée à la faculté des Lettres de l'Université de Paris, Lausanne 1909.
 G. Amweg, Le Doyen Bridel et ses écrits sur le Jura bernois, Berne 1936.
 Henri Perrochon, Le Doyen Bridel (1757-1845), Lausanne 1945.

Aus: Reise in die Alpenvon *Franz Niklaus König*

Franz Niklaus König wird 1765 als drittes Kind eines Flachmalers in Oberdiessbach geboren. Nach beendeter Schulzeit arbeitet er zuerst bei seinem Vater als Flachmalergehilfe. Insgeheim entschliesst sich Franz Niklaus, Künstler zu werden. Der Vater jedoch steckt ihn in eine Malerlehre bei Vater und Sohn Wocher. Diese, selbst vor allem mit Ornamentik und Wappenmalerei beschäftigt, erkennen und fördern das zeichnerische Talent des jungen König. Ein glücklicher Umstand verhilft ihm zur Bekanntschaft mit Sigmund Freudenberger und Balthasar Anton Dunker, geistvollen Kleinmeistern aus der Berner Schule, die ihn für einige Jahre zum Unterricht aufnehmen. Hier lernt er die Motive kennen, die er Zeit seines Lebens immer wieder verwendet: anmutig komponierte ländliche Schweizerzenen, darunter Trachtenzeichnungen nach dem lebenden Modell.

König eignet sich verschiedenste graphische und malerische Techniken an. Bis zu seinem Tode 1832 kommt er aber nie über den Kleinmeister hinaus. Seine Interessensphäre bleibt im Intimen, Kleinen und Problemlosen.

Seine Freude am Alltäglichen und die Gabe, diese kleinen Dinge auch zu erkennen, ermöglichen ihm dafür, sich in Berichten über seine verschiedenen Reisen sehr anschaulich und detailliert auszudrücken. Selbst Johann Rudolf Wyss, Professor der Philosophie, bezieht sich in seinen Schriften bei Berichten über Feste und Bräuche oft auf seinen Zeitgenossen Franz Niklaus König. Einer dieser häufig zitierten Texte ist der folgende, herausgegriffen aus «Reise in die Alpen» (Bern 1814), 61–69. A.S.

Quellen: HBLS; SKL; Marcus Bourquin, Franz Niklaus König, Leben und Werk (Bern 1963).

Über die Bewohner, ihre Sitten, Gebräuche, und Erwerbsquellen

Die Oberländer sind im Durchschnitte wohl gebaut, vorzüglich jene, die den Sommer auf den Alpen zubringen; ihr Betragen ist höflich, und an Witz mangelt es ihnen keineswegs; dagegen sind sie weit weniger kultivirt, als z. B. ihre Nachbarn, die Emmethaler, einige wenige davon ausgenommen; ihre Sprache und Mundart ist aber feiner, besonders legen sie den Vocalen viel Klang bey. Die Kleidung der Männer ist in allen Thälern etwas verschieden; die Hasler tragen sich am elegantesten; ihre Beinkleider liegen knapp an, und über der Hüfte tragen sie einen breiten ledernen Gurt mit gelben Schnallen, welches die übrigen öfter auch nachahmen.

Weiber und Mädchen giebt es recht hübsche im Haslethal, zu Brienz, und Unterseen; sonst habe ich wenige rühmenswerthe angetroffen. Den Gesang lieben sie sehr, selten aber hört man Männer singen, wohl aber ganz prächtig jauchzen, und hauren nach Tyroler Art. Von dem Alphorn hört und siehet man fast nichts mehr. Ein Hauptzweck des angeordneten Volksfestes bey Unspunnen [1805] war eben der, diese eigentliche Alp-Musik wieder zu erwecken; allein es blieb ohne einigen

Erfolg. Dieß mag auch ein Grund seyn, daß vielleicht so bald nicht wieder ein solches Fest gefeyert werden wird, wie denn auch seit dem letzten schon manches Jahr verflossen ist.

Die Lernbegierde ist bey diesem Volke überhaupt kein Charakterzug; im Gegentheil wird da alles, wie bey den mehresten Bergvölkern auf Bequemlichkeit berechnet; was man nicht thun muß, wird sicher nicht gethan. Das Behagliche geht bey den Mädchen so weit: daß sie die Erdäpfel auf den Knien aus dem Boden graben, um den Rücken zu schonen; bey der Arbeit oft Handschuhe, und wenns regnet, zum Melken Regenschirme tragen. Der Mangel an Arbeitsliebe ist ihnen aber sehr gut zu verzeihen, da er größtentheils durch die Zufriedenheit erzeugt wird. Diese Leutchen befinden sich bey ihrer, öfter außerordentlich geringen, Kost glücklicher als Tausende, die im größten Wohlstande leben; was ihnen die Natur giebt, damit sind sie zufrieden, und belächeln diejenigen, die einer bessern Kost oder Kleidung wegen, ihr Leben mit arbeiten zubringen. Jedoch muß man hierinn mit Beatenberg eine billige Ausnahme machen, wo die Wollenspinnerey sehr im Gange ist. Auch in Lauterbrunnen ist ein fleißiger Löffelschneider, der vielen Absatz bey den Fremden findet; eben so Rubis Stöck-Fabrike in Aarmühle, wo die Gemshörner sehr wohl angebracht werden.

Die Vergnügungen dieser Bewohner sind das Schwingen, Steinstoßen, Kegeln, Tanzen, und hauptsächlich das Zielschießen mit dem Stutzer, in welchem letzteren sie sich außerordentlich auszeichnen, hiezu mag ihr scharfes Auge wohl am meisten beytragen; dennoch ist es fast unglaublich, wie weit sie diese Kunst inne haben; weswegen auch selten ein Schuß auf der Gemsjagd fehlet, der doch schon abgedrückt wird, sobald des Jägers Auge die Hörner unterscheiden kann. Diese Distanz beträgt dreyhundert bis vierhundert Schritte. Wer nicht Gelegenheit hat, einem Dorf auf der Scheideck (siehe Scheideck) beyzuwohnen, und dennoch gerne ihre gymnastischen Uebungen beurtheilen möchte, findet überall junge Leute in den Thälern oder auf den Alpen, die sich eine Freude daraus machen, ihre Künste zu zeigen.

Ueber den *Kiltgang* (nächtlicher Besuch bey den Mädchen) ist schon vieles, theils zu idyllisch, theils auch zu derb, geschrieben und gesungen worden. Das beste Produkt ist das Lied: Hoscho Eisi, la mi ine etc., welches auch in Musik gesetzt, in Bern zu finden ist; es befindet sich neben der Sammlung von Kühreihen, die bey Hrn. J. J. Burgdorfer herausgekommen sind.

Das *Kiltgehen* ist eine eingewurzelte und unvertilgbare Sitte auf dem

Lande im Canton Bern, und mehreren andern Orten der Schweiz. Die häufigen, durch Eifersucht erregten, Schlägereyen, die da immer vorkommen, zwingen wohl hie und da die Polizey zu einiger Hemmung; indessen geht die Hauptsache doch ihren gewöhnlichen, nur etwas stillern, Gang fort.

Die Jünglinge besuchen nämlich die Mädchen Nachts, bald einzeln, und bald in Gesellschaft. Der Weg geht durchs Fenster; vorher aber werden Zärtlichkeits-Reden gehalten, die meistens drollig genug sind; und auf diese folgt eine Art Capitulation. Endlich auf dem Gade (obere Stube) angelangt, werden sie von den Mädchen mit Kirschwasser – erfrischt.

Alles weitere gehe dann (wie man sagt) in der größten Zucht und Ehrbarkeit zu! Ich mag das gerne glauben, und will es auch glauben, obschon mirs nicht in den Kopf will: wie ein rüstiger Aelpler zum platonisiren kommen soll? und ob er bloß dafür einen rauhen Bergweg von drey bis vier Stunden, oft bey Regen und Wind, machen würde, wie es manchmal der Fall ist. Zu dem giebt es oft Symptome, die nichts weniger als platonisch aussehen, und zum Glücke meistens nach der Kirche führen. Doch ich – glaube! und habe eben dieses Glaubens wegen mein Blatt vom Kiltgang so gutmüthig behandelt.

Eine andere höchst komische Scene ist die *Zügel-Fuhr*, Zügelführen, oder auch *Trychleten*. (Den Drossel zuführen.) Diese nächtliche Handlung geschieht, wenn ein Mädchen in ein anderes Dorf heyraethet. Da zieht dann der ganze Schwarm der jungen Pursche mit Peitschen, Kühglocken, Pfeiffen, Hörnern, Kesseln, und allem, was etwa zum Spektakelmachen tauglich ist, aus, nachdem sie vorher die Kleider über den Kopf geworfen, um nicht erkannt zu werden. Einige tragen rußige Lappen an Stangen, und bezeichnen mit einem Schlag damit alle, die etwa die Neugierde ans Fenster lockt.

So vor dem Haus der Verlobten angelangt, ziehen sie einen Kreis; die Harmonie hört auf! einige halten Reden, wie sie zu errathen sind; stecken eine strohene Puppe an einer Stange auf, oder bringen sie in einer Wiege, (welches dann aber seine besondere Bedeutung hat) wiegen und singen dazu, auch sehr erbaulich! – Sind es arme Mädchen, oder ist der Verlobte arm, so handeln sie, zum Spott, um Vieh und Käs, melken Kühe, und machen ihnen zum Schein, große Geschenke von Drossel (Aussteuer). Worauf die Schaar mit dem unbändigen Lärmen und Spektakel wieder abzieht.

Ein sehr artiges Vergnügen ist das *Eyerlesen*.

Es werden, z.B. in Unterseen, 101 Eyer, in gerader Linie, und in gewissen Distanzen voneinander, auf den Boden gelegt; an dem einen

Ende steht ein Mann mit einer mit Spreu angefüllten Wanne, mit welcher er die geworfenen Eyer auffaßt. Zwey nett angezogene und mit Bändern gezierte Jünglinge erscheinen nun Hand in Hand; am Ende der Linie verlassen sie sich, und der eine läuft nach dem Neuhaus, trinkt da ein Glas Wein und kehrt wieder zurück. Während dieser Zeit muß der andere alle gelegten Eyer auflesen, und nach der Wanne werfen; jedes fehlgeworfene wird auf seiner vorigen Stelle wieder ersetzt. Derjenige ist nun Sieger, welcher früher seine Distanz durchlaufen, und ankömmt, ehe und bevor der andere alle Eyer aufgehoben und in die Wanne geworfen hat. Oder aber umgekehrt ist es der Gegner, der früher mit Eyerwerfen fertig ist; in welchem Fall er dem andern jauchzend entgegen läuft.

Ihr *Herbst-Fest* besteht im Scheiben-Schießen, wozu die Gaben von den Einwohnern gegeben werden. Es endet dasselbe immer mit fröhlichen Tänzen.

Vieh-Märkte werden mehrere sehr große abgehalten, die dem Lande viel Gewinn bringen, und interessant sind wegen dem ungeheuren Zusammenfluß von Menschen. Auch diese werden als Feste betrachtet, und endigen sich mit Tanz.

Mit dem *Betteln* geht es hie und da, besonders im Hasli, etwas unartig zu; dem Reichenbach nach wird freylich das Gras durch die Reisenden etwas zertreten, aber nie im Verhältniß der dießörtigen Forderungen. Unterseen zeichnet sich hierinn musterhaft aus; denn nie wird da weder gebettelt, noch trifft man irgendwo Bettler an, die aus dieser Gemeinde sind.

Eine *neue Industrie-Quelle* eröffnet sich für diese Gegend, vermittelt der neu angelegten Straße über den Susten, nach den kleinern Cantonen, und Italien; zu welchem Endzweck auch die Aar schiffbar gemacht werden wird. Der zukünftige Nutzen springt in die Augen; und hoffentlich werden die Bewohner mit Dankbarkeit, dieses schöne Unternehmen der Regierung unterstützen.

Im *Winter* wird außer dem Holzfällen, und der Besorgung des Viehes, wenig oder nichts geleistet. Man setzt sich zusammen in die Bauernstuben, wo die Weiber und Mädchen spinnen, die Männer auf dem Ofen sitzend, rauchen, und Geschichten erzählen: selbst Buben von vier bis fünf Jahren rauchen schon. Da wird nie ein Fenster aufgemacht, damit ja die lieblichen Dünste der Tabakspfeife, des Kirschwassers, Käses, Oehles, der Hühner, und anderer, auch menschlicher Ausdünstungen, nicht verlohren gehen. Alle diese Düfte gehen dann als Quint-Essenz in die Kleider über; daher die eckelhafte Atmo-

sphäre um die ärmern Bauern, die man selbst in offner Luft auf Schritte weit wittert.

Die *Bevölkerung* der ganzen oben beschriebenen Gegend der beyden Aemter: Interlacken, wozu auch das ehemahlige Amt Unterseen gehört, und Hasli beträgt über 20000 Seelen.

Die *Bauart* ist sich in der ganzen Gegend gleich. Die Häuser sind alle von Holz, auf gemauerte Unterlagen aufgeführt; sie enthalten die nöthigen Stuben und Gaden, (obere geringere Stuben) nebst allem was zum Gebrauch des Hauswesens nöthig ist; öfter auch den Vieh-Stall. Die Käse-Speicher und Scheunen sind größtentheils abgesondert. Die ziemlich flachen Dächer sind von starken grossen Schindeln, und mit schweren Steinen belastet. In den wärmern Gegenden sieht man, an den Hauptseiten, fast überall hübsche Lauben und Geländer von Reben, deren Trauben aber selten recht reif werden.

Aus: Hand Atlas für Reisende in das Berner Oberland

von *Johann Rudolf Wyss*

Johann Rudolf Wyss wird 1781 in Seedorf geboren, wo sein Vater als Pfarrer wirkt. Mit der Wahl des Vaters ans Berner Münster stehen ihm die Wege für eine höhere Bildung offen. Er übertrifft die in ihn gesetzten Erwartungen bei weitem. Nach dem Studium der Theologie in Tübingen, Göttingen und Halle wird er, erst zweiundzwanzigjährig, als Professor der Philosophie an die Akademie in Bern gewählt, an der er bis zu seinem Tode 1830 unterrichtet.

Neben seinem Lehramt entfaltet Wyss eine grosse literarische Tätigkeit. Sind es zu Beginn Werke philosophischen Inhalts, so verlagern sich nach einigen Jahren die Themen auf dichterisches Gebiet. Unter Mitarbeit der besten Schweizer Dichter seiner Zeit gibt er von 1811 bis 1830 den Almanach «Die Alpenrosen» heraus. Seine «Reise in das Berner Oberland», 1816 in Bern erschienen, mit zugehörigem Handatlas, sowie die «Geographisch statistische Darstellung des Kantons Bern», 1819–1822, sind sowohl in literarischer wie in wissenschaftlicher Hinsicht äusserst interessant.

Wyss sammelt und ediert auch altes Volksgut wie Idyllen, Volkssagen, Legenden und Erzählungen aus der Schweiz, Kühreihen und Volkslieder. Eine mehrbändige Sammlung von schweizerischen Volksliedern ist bis heute ungedruckt geblieben. Das grosse Interesse an schweizerischer Eigenart, verbunden mit wissenschaftlicher Genauigkeit, macht die Werke und Sammlungen von Wyss zu einer wahren Fundgrube für die Volkskunde.

Der nachfolgende Text und die Abbildung sind dem «Hand Atlas für Reisende in das Berner Oberland» (Bern 1816) 78–84 entnommen. Das Bändchen enthält vor allem Karten mit kurzen Beschreibungen und ist als Ergänzung zur «Reise in das Berner Oberland» gedacht. Der letzte Kupferstich des «Hand Atlas» jedoch ist dem Schwingen, mit sechs der wichtigsten Stellungen, gewidmet (S. 78f.). Wyss gehört mit zu den Erneuerern dieser «volkstümlichen Kraftsitte», die im 19. Jahrhundert einen grossen Aufschwung nimmt und Anhänger aus allen

Kreisen gewinnt. Über verschiedene Schwinganlässe berichtet Wyss ausführlich in den beiden heimatkundlichen Werken. A.S.

Quellen: HBLS; Paul Geiger, Volksliedinteresse und Volksliedforschung in der Schweiz (Bern 1911) 89f.

Stellungen Oberländischer Schwinger

Wenn auch, streng genommen, dieses Blatt sich eher in unser Reise-
werk, als in das vorliegende Atläschen geschickt hätte, so glauben wir
doch es demselben beifügen zu sollen, um nicht durch mehreres
Falten der Darstellung Schaden zu thun. Ueberdem wird selbst einem
Reisenden, welcher bloß diese Karten und Ansichten sich verschaffen
will, doch angenehm seyn, eine der größten Eigenthümlichkeiten der
Schweiz und des Oberlandes hier mitzubekommen, damit er neben
den ausgezeichneten Formen lebloser Natur in Gebirgen, Thälern,
Gletschern und Wasserfällen zugleich etwas Ausgezeichnetes von den
kraftvollen Bewohnern als ein Angedenken davontragen könne.

Das *Ring*en, oder schweizerisch zu sprechen, das *Schwing*en, ist wohl
dem größten Theile des Hirtenvolkes in unserem ganzen Vaterlande
bekannt, und der Kanton Bern hat seit undenklichen Zeiten sowohl
im Emmenthal als im Oberlande die kräftigsten und geübtesten
Schwinger aufzuweisen gehabt. Lange schon vor der Staatsumwälzung
von 1798 kam alljährlich auf den Ostermontag eine Anzahl dieser
Leute nach der Hauptstadt, und hielt öffentlich auf der kleinen Schanze,
zur Verherrlichung dieses auch sonst und vielfach gefeyerten Tages,
Kampfübungen, die mit großem Zulaufe beehrt durch viele frey-
willige Gaben der Schaulustigen ihren nicht zu verachtenden Preis
erhielten.

Seit einigen Jahren haben diese Kämpfe wieder einen schwachen
Anfang genommen, aber die geringere Feyer des Tages schwächt den
Eifer dafür um ein Großes, und hätten nicht zwey Alphirttenfeste bey
Unspunnen wieder etwas mehr Glanz auf diese volksthümliche Kraft-
sitte geworfen, so hätte sie ganz sich zurückziehen müssen auf jene
ländlichen Zusammenkünfte des Bergvolkes selbst, die man unter
dem Namen eines *Dorfs* oder eines *Bergdorfes* auf verschiedenen
Alpen des Oberlandes auch jetzt noch alljährlich abzuhalten pflegt.

Ein solcher *Dorf* wird meistens an einem bestimmten Sonntag,
während der Zeit des Alphirtens auf den höhern Bergtriften, also gegen
Ende Heumonats und Anfang Augustmonats, jeweilen zwischen zwey
angränzenden Thälern oder Landschaften gefeyert. So haltet sich
einer auf den obern Stufen des Gebirges, an welchem die Wengenalp



gelegen ist, und ein andrer auf der großen Scheideck am Fuße des Wetterhorns. Jener wird vorzugsweise von Lauterbrunnern und Grindelwaldern, dieser von Grindelwaldern und Haslern besucht. Ein sehr berühmter zwischen den Unterwaldnern und Brienzern auf der Alp Breitenfeld neben dem Brünig ist unseres Wissens, wegen oft entstandener Streitigkeit, von den beydseitigen Regierungen endlich aufgehoben worden.

Bey solch einem *Bergdorfe* nun, wo tüchtig geschmaus't, wo mitunter getanzt, wo geplaudert und gekoset wird, weil sich die Jugend beyder Geschlechter aus der Nachbarschaft einzustellen pflegt, ist denn auch das *Schwingen* oder der *Schwinget* ein Hauptvergnügen, und wird vor andern Dingen aus mit Ernst und Feyerlichkeit betrieben. Es kömmt darauf an, daß zwischen den Partheyen zweyer Landschaften, welche zusammenkommen, sich die eine den Sieg erringe; und natürlich strebt diejenige, welche das letzte Mal diesen Ruhm gewann, ihn jetzt nicht einzubüßen, während die andere, jüngst untengelegene, sich anstrengt, wieder obzusiegen, und die Mackel ihrer Ehre mannhaft auszutilgen.

Sonach wird ein Kreis von alten sachverständigen Männern gebildet, um den allfällig entstehenden Zweifel, wer Sieger sey, friedlich zu schlichten, und zugleich Vorsorge zu tragen, daß keine verbotenen Künste oder Griffe versucht werden, und der Kampf nicht in Feindseligkeit ausarte; wiewohl dieses Letztere bey der Hitze der Streiter und der Zuschauer, laut mehreren Berichten nicht immer gänzlich vermieden bleibt.

Von beyden Seiten treten sowiel schwinglustige und schwingkundige Männer oder Jünglinge auf, als irgend nur Lust haben für die Ehre ihrer Heimath den Kampf zu wagen. Das Schwingen der Knaben, welches oft den Reisenden preisgegeben wird, ist eitel Kinderspiel gegen die Riesenkraft, welche jetzt angewandt wird. Ein jeder wählt seinen Gegner, und wer keinen findet, der harrt, ob er einem besiegten Landsmann nachfolgen könne. Die Erfordernisse sind genau bestimmt. Nur ein zweymaliges Unterliegen bezeichnet, daß ein Kämpfer wahrhaft besiegt sey. Man hat mit großer Billigkeit dem Zufall etwas auf Abschlag überlassen. Alsdann muß der Erliegende nicht etwa nur zur Erde gefallen seyn; denn sehr häufig stürzen beyde Ringer zugleich, und so, daß man nicht leicht sagen kann, der Eine oder der Andere sey obgelegen. Es wird also verlangt, daß der Besiegte förmlich auf dem Rücken liege, oder daß seine Fersen und seine Fußsohlen gänzlich überschlagen. Im Augenblick des Falles noch kann Gewandtheit dem Gegner fast jeden nahegehofften Ruhm entreißen,

und oft erschöpfen die zwey Streitenden ihre Kräfte ohne des gänzlichen Sieges theilhaft zu werden.

Schwerlich übrigens sind die Sitten und die Namen der Handgriffe bey dem Schwingen in jedem Theile der Schweiz die nämlichen, und wir begnügen uns, Kleidung, Stellungen und Benennungen nach den Angaben einiger Oberländer mitzutheilen, welche 1815 zu Bern sich öffentlich am Ostermontag versucht hatten, und dann in einem geräumigen Zimmer vor einigen Zuschauern ihre Künste der Ordnung nach durchmachten, wobey Herr *Vollmar* die Stellungen, ich aber die Regeln und die Benennungen mit dem Bleystift aufzufassen eilte.

Wir haben nur sechs einzelne Momente des ganzen Kampfes hier abgebildet, obwohl noch eben so viel andere sich hätten darstellen lassen. Auch kam es nicht darauf an, die Figuren und ihre Kleidung mehr als durch bloßen Umriß anzugeben. Es besteht, diese Kleidung streng genommen, in nichts, als einer kurzen sogenannten *Schwinghose* und dem *Hemd*. Die Füße sind öfter bey dem ernstlichen Schwingen nackt, oder doch allemal ohne Schuhe, und höchstens mit den Strümpfen angethan. N. 3. und 5. zeigen so ziemlich, was die Schwinghosen eigentlich seyen: starke Halbhosen von rauher Leinwand, die nur bis auf den halben Schenkel hinabgehen, und hart über der Hüfte wieder aufhören. Sie dienen zum Anfassen und Eingreifen mit der Hand, zu welchem Ende sie vortrefflich genäht seyn müssen, damit das ganze Gewicht des Mannes sich daran emporheben lasse. Nichtsdestoweniger sind sie kein ganz unentbehrliches Stück bey dem Schwingen, denn ein Schnupftuch um den einen Schenkel, oder um jeden Schenkel ein besonderes umgebunden, leistet ziemlich die nämlichen Dienste.

Anziehend möchte seyn, unser Schwingen mit dem Ringen der Griechen zu vergleichen, wenn hier Raum dazu wäre, und wenn wir von diesem so viele Nachrichten hätten, daß wir die Handgriffe dabey denen der Schwinger an die Seite stellen könnten. Doch muß schon die Nacktheit jener Athleten eine wesentliche Verschiedenheit in die Art des Kampfes gebracht haben, so wie die größere Festlichkeit bey den berühmten olympischen, isthmischen und andern Spielen sie höher begeisterte.

Unsere Schwinger stellen sich zuerst in gehöriger Verfassung einander gegenüber und reichen sich, um schweizerisch zu sprechen, mit *Anerbietung der Freundlichkeit*, treuherzig die Rechte. Das Hemd ist offen um den Hals, damit der Athem nicht beschwert sey, die Arme sind bis über den Ellbogen entblößt. An der gesammten Kleidung soll nichts Geschnürtes bleiben, oder bey dem Einen soll es seyn wie

bey dem Andern, weil über der Länge des Kampfes endlich eine Kleinigkeit durch früheres Ermüden den Ausschlag geben kann.

Jetzt folgt das sogenannte *Zusammengreifen*. Es geschieht je nach Belieben entweder stehend oder knieend, und oft wird ein großer Theil des Kampfes auf den Knieen durchgemacht. Wir haben um der Seltsamkeit willen in unserer ersten Figur dieses knieende Zusammengreifen dargestellt. Mit der linken Faust wird am rechten Schenkel des Gegners in die Schwinghose oder in das umgebundene Tuch gefaßt, während die Rechte von oben in den Hosengurt an des Gegenmannes linker Hüfte, doch ziemlich nach hinten zu, greift.

Von nun an beginnt das Kämpfen, und wie mit dem Schäferzug im Schachspiel kann gleich Eingangs der Gegner besiegt werden, indem man ihn durch einen Druck mit dem Kopfe, den sogenannten *Stich*, auf die Seite und niederwärts drängt. Aber nur ein Unvorsichtiger würde sich dergestalt überraschen lassen, und wo zwey starke gewandte Männer sich aneinander versuchen, geht es oft eine Viertelstunde lang, ehe der Eine oder der Andere wagt, einen Kunstgriff anzubringen; denn meistens ist man genöthigt, wenn dieses geschehen soll, seinen festwurzelnden Stand zu verändern, und entweder mit den Händen oder den Füßen aus der ersten Stellung zu weichen, wobey der lauschende Widersacher im Nu den Augenblick wahrnehmen und des Sieges durch glücklich benutzte Blöße sich bemächtigen kann. Also geschieht zuweilen, daß beyde Ringer sich beständig auf dem Platze drehen und mit der gespanntesten Aufmerksamkeit immer passen, ob nicht ein schwacher Moment für den Gegner eintreten wolle, bis sie beyderseits fast schwindlicht sind.

Eine besondere Rangordnung der anzuwendenden Griffe und Künste findet gar nicht Statt, aber ein sehr gefährlicher *Schwung* – und dieß ist der Name für die besondern Anstrengungen und Wendungen des Kampfes, – gilt für unerlaubt und schändlich, weil er leicht mit dem Armbruch des Stürzenden auslaufen soll. Wir haben diesen Schwung oder Ruck, der den Namen des *Armschwungs* hat, unter Nro. 3 dargestellt, und man erkennt leicht, wie gewaltig hier der Oberarm des einen Schwingers von den beyden Händen und selbst dem Kopfe des Gegenmanns angegriffen wird.

Die Stellung bey N. 2 hat man uns den *Gammen* benannt, und ihr Wesentliches ist das Unterstellen, oder das Wegraffen des linken Beines der Gegenparthie, um die Festigkeit ihres Standes zu vernichten.

Unter N. 4 sieht man den so genannten *rechten* oder *innern Haken*, dem unter N. 5 der *äussere Haken* beygefügt ist. Jener sucht von innen nach außen, dieser in umgekehrter Richtung durch das krumm einge-

hakte Bein den Gegner zu entsetzen. Aber bey dem letzteren werden plötzlich auch beyde Hände an den Rücken des Gegners geworfen und dort in den Gurt gesteckt, um wo möglich den überraschten Mann auf den Kopf zu werfen und unterzukriegen. Man nennt diesen Schwung von all diesen Veränderungen der ganzen Stellung auch den *Ueberletz* oder den *Uebersprung*.

Endlich geben wir unter N. 6 noch das *Aufnehmen*, ein Kraftstück von ganz eigener Art und von gewaltiger Wirkung für den Zuschauer. Der eine von den Kämpfern hebt den andern schlechtweg in die Luft und dreht ihn rundum so lange bis er glaubt, ihn auf den Rücken werfen zu können. Es ist schön die Stärke zu sehen, mit welcher dieser Schwung ausgeführt wird; aber eben so schön ist es, die Gewandtheit und Geistes-Gegenwart des aufgehobenen Streiters zu bemerken, der indem er sich steif zu machen und seinen Vorthail nicht aus der Acht zu lassen weiß, oftmals den Gegner wiederum nöthigt, von dem Drehen abzusteh'n, und ihn von neuem zu fernerm Kampf auf den Boden zu stellen.

Ueberhaupt ist es am anziehendsten, einen handfesten, untersetzten, mit einem schlanken, mehr gelenkigen als eigentlich starken Kämpfer sich versuchen zu sehen. Zwey ungleiche Mittel zu gleichem Zweck angewandt, bieten dann die überraschendsten Gegensätze dar, und dienen zu wesentlicher Belehrung über die Natur eines Kampfes, der gleich sehr einer blinden Stärke, als einer umsichtigen Gewandtheit den mannigfaltigsten Spielraum gewährt.

Es würde wohl fruchtlos seyn, ohne beygefügte Zeichnung noch anderer Schwünge und Vorthaile hier mit Namen Erwähnung zu thun; denn ohne anschauliches Bild würde man sich die Sache schwerlich mit Richtigkeit vorstellen, und die Stellungen, welche wir geliefert haben, sind hoffentlich zureichend, um von dem Ganzen einen klaren Begriff zu geben. Sollte man es verlangen, so könnte dereinst dieser Gegenstand eigens in einer ausführlicheren Abhandlung weiter erörtert werden, und alsdann wäre vielleicht der Fall, dieses Kampfspiel des Nähern mit dem *Baxen* der Engländer zu vergleichen, das gleichwohl um ein Großes furchtbarer und blutiger zu seyn pflegt, und schwerlich so gefällig an die alten Spiele der Griechen erinnern dürfte.

Stefano Franscini über Kleidung im Tessin

Stefano Franscini (1796–1857), der nachmalige Bundesrat von 1848 bis 1857, der im Tessin vor allem als liberaler Erneuerer des Staates und Förderer des Schulwesens wirkte und besonders durch statistische Werke und Arbeiten hervortrat, verfasste für die Reihe «Gemälde der Schweiz» den Band über seinen Heimatkanton (St.Gallen und Bern 1835), der etwas später auch in zwei Teilen italienisch erschien (La Svizzera italiana, Lugano 1837–40). In dieser Monographie mischen sich sachliche, historische, geographische, statistische und volkskundliche Angaben mit teilweise recht lebhafter Kritik an den gegenwärtigen Zuständen und Ideen für deren Verbesserung. Im nachstehenden Kapitel über die Kleidung (deutsche Fassung: S. 116–118; italienische Fassung: Bd. 1, S. 189–192) zeigt sich bereits eine Klage über den Verlust alter Güter und Gewohnheiten, aber auch der Gedanke, es gäbe Wichtigeres zu verbessern als die Kleidermode.

Zu Franscini vgl. vor allem die ausführliche Biographie von Emil Gfeller in Zs. für Schweiz. Statistik 34 (1898) 1–288.

Die deutsche Übersetzung stammt vom Aarauer Kantonsschullehrer Gottlieb Hagauer (1796–1880). R. Th.

Kleidung

Zu Stadt kleidet man sich nach den Arten, welche von Como und Mailand dahin kommen, und es fehlen auch bey uns nicht jene Dingerchen, deren Gedanken und Reden fast keinen andern Gegenstand haben als Moden, Kleider, Bänder, Fischüs, Hüte. Zu Lugano und Mendrisio, wo die städtische Tracht so allgemein geworden ist, kleidete sich der Handwerks- und Krämerstand noch vor dreißig Jahren nach der Weise der wohlhabenden Landleute.

Auch die behaglichen und wohlhabenden Haushaltungen der Landschaft haben fast allenthalben angefangen, sich *städtisch* zu kleiden. Die geringern und dürftigern behalten von den alten Trachten so wenig als möglich bey, indem ein Geist der Neuerung, welcher unsre guten Alten erschreckt, allenthalben

Vestito

In città si veste secondo le fogge che giungono da Como e da Milano; e non mancano anche fra noi quelle creaturine, i cui pensieri e discorsi non han quasi altra materia, che mode, abiti, nastri, *fichus*, cappellini. Trent'anni fa in Lugano e Mendrisio, dove così generale s'è fatto il vestir cittadinesco, la classe degli artigiani e quella de' bottegai s'abbigliava ancora all'uso delle benestanti famiglie foresi.

Anche le famiglie comode ed agiate della campagna han preso quasi ovunque a vestire *alla borghese*. Le più mediocri e disagiate conservano delle antiche fogge il men che possono, perciocchè uno spirito di novità che fa paura a' nostri buoni vecchi, penetra dappertutto, e dappertutto si vuol apparire men male

hindringt, und man allenthalben weniger übelbestellt und weniger mißfällig erscheinen will. Nicht so viel vermag dieser Geist in den Thälern des Locarnischen und Valmaggia's, und unter den Landleuten der Riviera, der Thäler Morobbia, Isonne und Colla, wo die alten Trachten der Weiber noch fast unverändert beybehalten werden. Noch sieht man in unsrer Riviera die breiten Fransen der Länge nach auf den Unterröcken und sehr breite auf den Oberöcken von Tuch; noch unter den Thalbewohnerinnen in der Umgegend der Maggia die Schürzen von der Länge des Kleides und als Ersatz des Halstuches; noch die Hauben oder Cappen; noch für das Erscheinen in der Kirche an den Festtagen ein weißes Tuch mit Spitzen und Bändern, um es wie ein Nonnen-Scapulier auf den Kopf zu setzen. Die Leventinerinnen haben den Brauch fast aufgegeben, den Kopf mit jenen aufgerichteten Aufwindungen nach deutscher Art zu zieren, wie eine Krone, welche sie ebenfalls deutsch *capli* oder *chiepli* (Schäppeli) nennen.

In den kältern Gegenden ist das Halbtuch (gem. *mezzalana*, Halblein) an den Werktagen, und das Tuch an den Festtagen sehr gebräuchlich; jenes wird meistens im Hause selbst verfertigt, dieses gekauft. Statt des

e meno spiacevolmente. Dove un tale spirito può meno, si è nelle valli del Locarnese e della Maggia, e fra le paesane della Riviera e di val Morobbia, d'Isonne e di Colla, dove le antiche fogge del vestir femminile si conservano quasi intatte: si veggono ancora nella nostra Riviera le larghe frange longitudinali sulle sottane e sulle giubbe di panno: ancora fra le valligiane de' dintorni della Maggia i grembiali della lunghezza del vestito e in supplemento al fazzoletto da collo: ancora le cuffie o berrette: ancora per la comparsa in chiesa ne' dì festivi un bianco fazzoletto con merletti e fettucce da porsi in testa a mo' di scapolare da monaca. Le Leventinesi han quasi abbandonato l'uso di acconciarsi il capo con que' rilevati ordigni alla tedesca, a foggia di piccola corona, cui nomano pur tedescamente *capli* o *chiepli* (ted. *Schäppeli*).

Nelle contrade un po' fredde il mezzo-panno (volg. *mezzalana*) ne' dì feriali, e il panno ne' festivi sono di grand'uso: quello è per lo più manifattura di famiglia, questo si compra. In luogo della mezzalana praticasi dove

Halbleins ist da, wo es wärmer ist, der *Zwilch* gewöhnlich oder andres Gewebe von Hanf, und der Barchent.

Man bemerkt bey uns was vielleicht allenthalben anderswo, daß der Landmann, wenn er nicht selbst Halbtuch und Leinwand, wollene Strümpfe und Aehnliches zu machen versteht, und nicht nur für die Hochzeits- und Festtags-Tracht, sondern auch für die tägliche Kleidung seiner selbst, der Frau und der Kinder sich an den Kaufmann wendet, dem Blick die ekelhaftesten Lumpen darbietet. Man bemerkt ebenfalls bey uns, daß das mit Lumpen bedeckt Gehen daselbst mehr zu Hause ist, wo Wein gebaut wird, als da wo er ganz fehlt. Stelle man die Bevölkerung des Weingeländes, des Locarnischen wie des Bellinzonischen zusammen mit derjenigen der Berge Livinens, und man wird es sehen. Die Weiber in Verzasca spinnen viel Hanf, und es ist ein Vergnügen, sie mit ihren sehr großen Schürzen von ungemeiner Sauberkeit und Weiße zu sehen. Diejenigen von Ober-Livinen verfertigen Leinwand von nicht geringer Güte. Die der südlichen Theile machen sich mit Flock- und Floretseide Über- und Unterröcke von grüner und gelber Farbe. Die Männer fangen an den einen Orten mehr, an andern weniger rasch an, die langen Beinkleider

fa più caldo il *traliccio*, od altra tela di canape e il frustanico.

Osservasi tra noi quel che forse dappertutto altrove, che il villico, il quale non sa farsi da sè la mezzalana e la tela e le calze di lana e simili; e che ricorre al mercante non solo per l'abbigliamento nuziale e delle maggiori feste, ma anche pel vestir quotidiano di sè, della moglie e de' figliuoli, quegli offre allo sguardo più schifosi e brutti i cenci. Osservasi del pari anche fra noi che l'andare coperto di cenci è più famigliar cosa là dove si raccoglie molto vino, che non dove se ne manca del tutto. Metti di fronte la popolazione de' vigneti sia locarnesi sia bellinzonesi con quella delle montagne di Leventina, e vedrai. Le donne della Verzasca filano molto canape; e fa piacere il vederle co' grandissimi loro grembiali di non comune nettezza e candidezza. Quelle della superior Leventina fanno tela di lino di non dispregevole qualità. Quelle delle parti più meridionali con istrusa e filogello fannosi sottane e giubbe di color verde e di giallo. Gli uomini vanno adottando dove più dove meno lestamente i calzoni lunghi o pantaloni a vece delle brache. Ne' dì festivi alle berrette di cotone e di lana gli adulti sostituiscono per lo più il cappello. I giubbboni

statt der kurzen anzunehmen. An den Festtagen ersetzen die Erwachsenen die baumwollene oder wollene Mütze durch den Hut. Scharlach-Wämser sieht man häufig diesseit des Ceneri. Hosen von Ziegenfellen sieht man viel in der Gegend von Colla im Luganischen, von Gemsleder an den Livinern und in Valmaggia. Die Handwerker alle, welche nach ein- oder zweijähriger Abwesenheit im Auslande heimkehren, thun groß mit ausländischen Moden und feinen Tüchern, und bringen ihren Schwestern und denjenigen schöne Mousselintücher, welche ihnen zur Ehe bestimmt sind und die sie nach einiger Zeit, wenn sie wieder auswärts gehen, einzig und mit Beschwerden überladen zu Hause lassen werden. Einst giengen die Herren Chocolademacher aus dem Blenio-Thal in Barchent gekleidet; jetzt kleiden sie sich nach der Mode. Vor wenigen Jahren kleideten sich die Weiber derselben in einfache, roth oder grün gefärbte halbwollene Zeuge, jetzt in Tuch, Plüsch, Casimir, Circassienne, Cattun und Percale nach der Jahreszeit. Darüber wehklagt ein guter Freund, ein uns darüber schreibender Pfarrer, und leitet den Verfall mancher Haushaltungen davon her. Wir stimmen mit ihm überein, daß jede übermäßige Ausgabe für die Kleidung tadelnswerth

color scarlatto veggonsi di frequente in alcuni paesucci della regione di qua del Ceneri. Calzoni di pelle di capra s' usano molto da que' di Colla nel Luganese, e di pelle di camoscio da Leventinesi e Valmaggioni. Gli artigiani tutti, che dopo uno o due anni di assenza ritornano da paesi forestieri, fanno gran mostra delle mode cittadinesche e di panni fini, e portano bei fazzoletti alle sorelle ed a quelle che saranno loro spose, e che essi dopo alquanti dì, ritornando all'estero, lasceranno a casa sole e sopracariche di fatiche. Una volta i *padroni* cioccolattieri di val Blenio andavano vestiti di frustanico; ora s' acconciano alla moda. Pochi anni fa le loro donne vestivansi di semplici *mezzalane* tinte in rosso od in verde, adesso di panno, peluzzo, casimiro, circass, percalli secondo la stagione. Su di che piange, scrivendocene un parroco nostro amico, e n' accagiona il decadimento di parecchie famiglie. Siamo d'accordo con lui che ogni soverchio spendio nel vestire sia biasimevole e stolto, ma non possiamo convenire che un po' di moda sia così fatale malanno; e troviamo che finora s' hanno a cercar tutt' altrove, nell' ozio, ne' bagordi, nella spensieratezza del prendere a credito, ne' litigi le maggiori cause di calamità.

und thöricht sey; allein wir können nicht mit ihm uns überzeugen, daß etwas Mode ein so verderbliches Unglück sey, und wir finden, daß man einstweilen ganz anderswo im Müßiggang, in den Schwelgereien, in der Fahrlässigkeit, im Borgen, in den Rechtshändeln die größten Ursachen des Unheils suchen müsse.

Der tessinische Landmann behält die Schuhe, Strümpfe oder Socken für die Feyertage und für den Winter. Die übrige Zeit geht er in Strümpfen ohne Sohle oder in Holzschuhen oder auch völlig barfuß. Uebrigens giebt es nicht wenige Gemeinden, in welchen man auch des Sonntags wenig minder armseilig geht. Es ist ferner wahrhaft schmerzlich, im großen Tessinthal manchmal die unter schwerer Last seufzenden Weiber mit nackten Füßen auf dem brennenden Boden gehen zu sehen. In andern durch das Klima und die Erzeugnisse des Bodens weit weniger begünstigten Landestheilen, vorzüglich in Ober-Livinen, sieht man fast nie Männer und noch weit weniger Weiber barfuß.

Die Zierarten der Weiber unsrer Landleute sind am Halse ein nach den Mitteln kleineres oder größeres silbernes Kreuz und Ohrringe von demselben Metall. Die verheyratheten legen den Trauring, der von Silber ist,

Il paesano ticinese di molti villaggi, riserva le scarpe le calze o calzette a' dì festivi ed alla stagione iemale. Nel rimanente del tempo va con calze senza pedule e con zoccoli od anche del tutto scalzo. Ci ha non pochi Comuni in cui si va poco men miseramente anche la domenica. Riesce poi veramente penoso il vedere talvolta nella grande vallata del Ticino e della Maggia le donne gementi sotto grave peso camminare a pie' nudi sull'infocato terreno. In altre parti del paese per clima e per produzioni della terra assai meno avventurate, soprattutto nell' alta Leventina e nella Lavizzara, non si veggono quasi mai uomini e molto meno donne, a piedi scalzi.

I gioielli delle donne de' nostri villici sono al collo una croce d' argento più o men grande secondo le possibilità, e gli orecchini di simil metallo: le maritate non dismettono mai l' anello nuziale che è d' argento.

nie ab. Ein oder mehrere goldene Ringe, Ohrgehänge und Kreuz von demselben Metall dienen den wohlhabenden Landesbewohnerinnen zum Schmuck. Im Süden des Ceresio und im Mendrisischen sieht man die Bauernmädchen nach der Weise derjenigen in den Landgegenden der nahen Lombardey gekleidet und geschmückt, welche es noch heutzutage beynahe so sind, wie Lucia von Manzoni beschrieben wird¹. Sie tragen ein Leibchen mit geschlitzten und mit schönen Bändern zugebundenen Aermeln, einen kurzen Rock von floretseidnem Zeug mit sehr häufigen und sehr engen Falten; sie wickeln die schwarzen Haare hinter dem Kopf in vielfache Flechtenringe zusammen, durch welche sie lange silberne Nadeln stoßen, die ringsum vertheilt werden wie die Strahlen eines Heiligenscheins; um den Hals haben sie eine Schnur Granaten, welche mit Knöpfen von Golddraht abwechseln.

Gewöhnlich bestehen die Kleinodien einer Tessinerinn in sehr Geringem; und auf wenige Hunderte kann man die Zahl derjenigen tessinischen Familien schätzen, welche dergleichen in einem einigermaßen bedeutenden Werthe besitzen, der dem-

Uno o più anelli d'oro, orecchini e croce di simile metallo servono d'ornamento alle foresi più benestanti. Al sud del Ceresio e nel Mendrisiotto si veggono le forosotte abbigliate e adorne alla foggia delle contadine della vicina Lombardia, le quali il sono ancora oggidì presso a poco come dal Manzoni è descritta Lucia. Portano un busto a maniche sparate e allacciate da bei nastri, e una corta gonnella di filaticcia di seta a spesse e minutissime pieghe: ravvolgono i neri capegli dietro il capo in cerchi molteplici di trecce, trapunte da lunghi spilli d'argento che si scompartono all'intorno quasi a guisa dei raggi d'un' aureola: intorno alla gola hanno un vezzo di granate alternate con bottoni d'ora a filigrana.

D'ordinario le gioie d'una Ticinese consistono in assai poca cosa; e puossi valutare a poche centinaia il total numero delle famiglie ticinesi che n'hanno per un valore di qualche momento e corrispondente a quello di un mediocre prato o

¹ In dem berühmten Roman: i promessi sposi, dem italiänischen «Lienhard und Gertrud».
D. Uebers.

jenigen einer mittelmäßigen Wiese oder eines solchen Feldes entspräche; was uns ein nicht geringfügiges Zeichen von guten ökonomischen Gewohnheiten scheint.

campo; il che ci par indizio non lieve di buone abitudini economiche.

Aberglaube in Appenzell-Ausserrhoden

Im appenzellischen «Monatsblatt für Heiden» erschien vom September 1837 bis zum Juni 1838 mit dem Titel «Farben zu einem Prachtgemälde» in drei Folgen ein Beitrag, der sich mit dem Aberglauben im Kanton Appenzell-Ausserrhoden beschäftigt. Wie für diese Zeit zu erwarten, handelt es sich dabei nicht um eine trocken-sachliche wissenschaftliche Sammlung von volkstümlichem Glaubensgut, sondern um einen recht heftigen Angriff auf die Dummheit der Leute. Das wird schon in den Versen deutlich, die dem Aufsatz sozusagen als Motto vorangestellt sind:

«Des Aberglaubens alte Rechte
Erstrecken sich auf jedes Haupt,
Noch ist im menschlichen Geschlechte
Ihr Einfluss grösser als man glaubt. (Fischer)»

Für die Volkskunde von Interesse ist, dass ein wirklich breites Bild von abergläubischen Vorstellungen gegeben wird und dass die zahlreichen – anscheinend sorgfältig gesammelten – Beispiele authentisch sind; dem Verfasser sind Zeit und Personen bekannt.

Der Beitrag erschien anonym, aber nach der geistigen Haltung zu schliessen und nach dem offensichtlichen volkskundlichen Interesse liegt die Vermutung nahe, dass es sich beim Autor um den Appenzeller Arzt, Schriftsteller und Politiker *Titus Tobler* handelt.

Titus Tobler wurde am 25. Juni 1806 in Stein (Kt. Appenzell-Ausserrhoden) als Sohn des Pfarrers Johannes Tobler geboren. Er besuchte die neu eröffnete Kantonsschule in Trogen. Nach Studien in Zürich und Wien promovierte er in Würzburg zum Doktor der Medizin. Nach seiner Rückkehr liess er sich 1827 als Arzt in Teufen nieder und wirkte im gleichen Jahr an der Gründung der appenzellischen Ärztesgesellschaft mit. Frühe Zeugnisse seiner schriftstellerischen Tätigkeit sind die pädagogische Schrift «Die Hausmutter» (1830), von Heinrich Zschokke als eines der besten schweizerischen Volksbücher gelobt, und die politische Streitschrift «Der Rath am Falkenhorst» (1830), die in Toblers Heimatkanton einige Unruhe stiftete und die Verfassungsrevision von 1831 anregte. Tobler war auch Mitarbeiter an der Appenzeller-, an der St.Galler-Zeitung und am Appenzellischen Monatsblatt. 1834 wurde er mit der Leitung einer Irrenanstalt in Walzenhausen betraut. Von hier aus unternahm er 1835 seine erste Palästina-Reise, der 1845, 1857/58 und 1865 noch drei weitere folgten. Titus Tobler galt als einer der besten Kenner der Palästinaliteratur. Von 1836 bis 1840, zur Zeit also, in der unser Artikel erschien, lebte Tobler in Lutzenberg. Anschliessend siedelte er nach Horn (Kt. Thurgau) um. Tobler bekleidete zahlreiche Ämter, so u.a. 1831 dasjenige eines Aktuars der eidgenössischen Sanitätskommission, er vertrat die Gemeinde Lutzenberg im Landrat, später gehörte er dem thurgauischen

Verfassungsrat und 1854 bis 1857 als Vertreter des Kantons Appenzell dem Nationalrat an. Als 65jähriger verkaufte er sein Haus in Horn und liess sich, um die Ruhe zu pflegen, in München nieder. Dort starb er am 21. Januar 1877.

Zu Toblers volkskundlicher Seite ist zunächst festzuhalten, dass er als – zwar nicht immer sehr aktiver – Arzt und als Politiker einigen Kontakt zum Volke hatte. Von solchem Kontakt her stammen, sofern unsere Annahme um die Autorenschaft Toblers stimmt, sicher auch die vielen Beispiele von abergläubischen Vorstellungen, die in «Farben zu einem Prachtgemälde» enthalten sind. Ins Volkskundliche schlägt vor allem Toblers Beschäftigung mit der appenzellischen Sprache. Als Dialektforscher zählt er zu den Mitarbeitern der Brüder Grimm am Deutschen Wörterbuch. 1837 erschien in Zürich Toblers eigenes Dialektwerk «Appenzellischer Sprachschatz», an dem er seit 1827 mit Unterbrüchen gearbeitet hatte. Es ist, wie uns im Untertitel gesagt wird, «eine Sammlung appenzellischer Wörter, Redensarten, Sprichwörter, Räthsel, Anekdoten, Sagen, Haus- und Witterungsregeln...».

Kommen wir zum Aberglauben zurück, der Gegenstand des Beitrags im «Monatsblatt für Heiden» ist. Heinrich Jakob Heim erzählt uns in Toblers Biographie (S. 12 f.) zwei amüsante Erlebnisse des jungen Titus, die zeigen, wie nahe dessen Beziehungen zum Aberglauben waren. Die Geschichte handelt von der «Heilung» des jungen Titus; sie soll gleichzeitig als Überleitung zu seinen «Farben zu einem Prachtgemälde» dienen:

«Auch der Aberglaube spuckte gelegentlich in ihm [Tobler], wovon ihn aber zwei Experimente gründlich heilten. Er hatte von dem wunderbaren Sprengkraut gehört, das der Grünspecht herbeihole, wenn ihm das Nest im Baum verschlagen werde, um es damit wieder zu öffnen, und das die Kraft haben sollte, alle Schlösser in der Welt aufzusprengen. Eines Tages begab sich Titus zu einem solchen Neste, worin Junge waren, verschlug es und lauerte zwei Stunden im Hinterhalte. Das Spechtpaar kam bald herbei, aber weder Er noch Sie flog aus, um das Kraut im Schnabel herbeizutragen. Alles Warten auf das Mirakel war umsonst. Nun beeilte er sich, einen Bohrer zu holen, um den eingeschlagenen Zapfen herauszuziehen, und konnte sich wenigstens an der sichtbaren Freude der getrennt gewesenen alten und jungen Vögel ergötzen. Die Jungen waren zur Beruhigung seines Gewissens nicht erstickt. Das andere Experiment lief weniger glücklich ab. Auf einem Ausflug nach Lindau traf er eine Pflanze an, bei deren Anblick er sich erinnerte, dass sie Paracelsus als untrügliches Mittel gegen das Beissen der Hunde empfohlen habe. Er trug sie sorgfältig nach Hause und dann nach Vorschrift immer in der Tasche. Im festen Vertrauen auf sie ging er bald darauf an einem großen Hunde vorbei, der ihn aber trotz der Pflanze sogleich «wüthend» anfiel und nicht ermangelte, Spuren seiner Zähne in den Schenkeln unseres T. zurückzulassen, worauf die Pflanze natürlich weggeschleudert wurde.»

P. M.

Quellen

Heinrich Jakob Heim, Dr. Titus Tobler, der Palästinafahrer, ein appenzellisches Lebensbild (Zürich und Trogen 1879).

Heim, Dekan, Eine seltene Freundschaft, in: Appenzellische Jahrbücher (1882) 2. Folge, 10. H., 231 ff.

Ernst H. Koller und Jakob Signer, Appenzellisches Wappen- und Geschlechterbuch (Bern und Aarau 1926) 362 f.

HBLs

Farben zu einem Prachtgemälde

(1837, 129–135) Eine Sammlung aller Sagen, die der Aberglaube über den Teufel und seine Zöglinge, die Hexen und Zauberer, über die vie-

lerlei Arten von Gespenstern, über die Einflüsse der Gestirne, über die Wunderkräfte gewisser Formen, Zeichen und Wörter, Tagen und Stunden, Voraussetzung der Zukunft etc. in früheren Zeiten gebär und bei so vielen Völkern als Wahrheit galten, müßte doch einen recht scheckigen Anblick gewähren und an Reichhaltigkeit alle Verzeichnisse von den in Rom und Paris angehäuften Schätzen der Natur und Kunst weit überbieten.

Diese Sagen sorgfältig zu sammeln und sie bis zu ihrem Ursprung zu verfolgen: was wäre das Ergebniß dieser Forschungen? Eine wahre Universalgeschichte der Menschheit; denn kein Stand, keine Wissenschaft, kein Volk und keine Zeit blieb unangegriffen von diesem Roste. Er hing sich an Alles, was nur einigermaßen Affinität zu ihm hatte, und hätte sie irgendwo gemangelt, so würde es doch nicht an Kräften gefehlt haben, um sie einzuleiten.

Der Mensch thäte so gerne einen Blick in die seinen Augen verschlossene Zukunft, um zu sehen, was seiner noch warte und zu was er bestimmt sei, und besonders gerne sähe er an seine noch zu durchlaufende Lebensbahn allerhand Schönes geknüpft, Schöneres noch, als er bereits getroffen hat. Goldene Früchte, milde Himmelslüftchen, die von keinen Stürmen unterbrochen werden, glatte Wege, gerade Strassen, auf denen er, ohne des rechten Weges nachfragen zu müssen und ohne irren zu können, wandeln und im vollsten Genusse das höchste Ziel erreichen kann. Läßt er dieses Verlangen zu laut werden, so daß die Vernunft überstimmt wird, so ist er hinlänglich vorbereitet, um Solchen, die ihm seine Zukunft zu enthüllen versprechen, Zutrauen zu schenken und ihren Weissagungen zu glauben.

Andere möchten gerne reich werden; allein die gewöhnlichen Wege, die zum Reichthum führen, sind ihnen entweder zu unbequem oder gar verschlossen. Die Bequemen möchten's gern bequemer haben und die Letztern können ihrer Lieblingsidee auch nicht entsagen. Beide können auf Abwege gerathen. Finden sie ihre Kräfte, Kenntnisse und sonstige natürliche Mittel zur Erlangung ihres Zweckes nicht genügend, so suchen sie andere und lassen sich eben so leicht verleiten, auf solchen Wegen Schätze zu suchen, wie Erstere die Enträthselung ihrer künftigen Schicksale.

Wieder Andere sind von körperlichen Uebeln geplagt, aber, ohne die mindesten Kenntnisse von den wirklichen Kräften der Natur zu haben, ohne einzusehen, was eigentlich die Quelle ihrer Leiden sei, ohne glauben zu können, daß sie einen ganz natürlichen Grund haben und ebenfalls nur mit natürlichen Mitteln bekämpft werden müssen, suchen sie Hülfe im Wunderbaren und Abenteurlichen.

Mangel an Unterricht, gänzliche Vernachlässigung der intellektuellen Bildung der Menschen, in Folge derer der Mensch außer Stand ist, Gott nach seinem Wesen zu erkennen und über die Religion überhaupt einen geläuterten Begriff zu bekommen, blindes Hangen an bloßen Buchstaben, indeß der Geist verborgen bleibt, Scheu vor unbefangenen Forschen sind ebenfalls Quellen, die den Aberglauben reichlich nährten.

Dazu kommen noch Solche, die, wenn schon nicht hell denkend, doch so pffiffig sind, diesen Hang der Menschen zum Wunderbaren zu ihren persönlichen Vorthelen auszubeuten, indem sie diesen Hang nährten und zu ihren Gunsten leiteten, die Wahrheit verhüllten, wo sie ihnen ungünstig entgegen trat, und an ihrer Stelle eine Bude voll abenteuerlicher Gestalten, Sagen und Lehren aufstellten. Aus dieser wollten sie den Menschen Alles liefern, was zur Erfüllung ihrer Wünsche dienlich schien. In diesen kochten sie die Hexensuppen und Teufelselixire, mit welchen sie ihre Schafe fütterten und berauschten, um sie leichter festhalten und nach ihrem Willen leiten zu können.

Wie auf jener Seite die Sehnsucht, in die verborgene Zukunft zu sehen, der Hang zum Glauben an's Wunderbare, verkehrte Religionsbegriffe, eine kranke Einbildungskraft, Mangel an Kenntnissen und Bildung überhaupt die meisten Menschen von der Vernunft ableiteten und in Irrthum versenkten, so ermangelten diese nicht, den Pfuhl der Irrthümer zu erweitern, geleitet von Eigennutz, Herrschsucht und andern unreinen Trieben.

So entstand der Aberglaube und so wurde er genährt, verbreitet, nachher fortgeerbt und auf eine solche Höhe getrieben, dass er, wie ein zerstörendes Gift, das, eingenommen, durch alle Adern des Körpers dringt und alle Säfte auflöst, durch alle Stände, Völker und Zeiten drang und namenloses Unheil verbreitete. So gab es Aberglauben aller Art in allen Winkeln und Ecken, politischen, religiösen, medizinischen, ökonomischen, Kalender-Aberglauben etc. Stoff genug zu einem an Szenen und Bildern unerschöpflichen Gemälde.

Doch wer wollte diese Mühe auf sich nehmen, würde er doch nicht fertig mit Darstellung aller Sagen über den Teufel, Hexen, Gespenstergeschichten, Geistererscheinungen, Zaubereien, sympathetischen Mitteln, Wahrsagereien, verborgenen Schätzen etc. Eine Strecke von wenigen Stunden hätte schon eine ziemliche Liste aufzuweisen, mit buntem Zeug zum Lachen und Staunen reichlich ausstaffirt. Wie viele Sagen lebten ehemals und leben zum Theil jetzt noch fort *in unserer Gemeinde*. In folgenden Beispielen, die Referent als wirkliche Sagen

anführen kann und Zeit und Personen nennen könnte, wird er zeigen, daß dieser Nebel auch zu uns heraufkroch.

Aus dem Teufel machte man einst eine gar possirliche Figur. So erschien er einst als ein Kerl mit Bocksfüßen, Hörnern, feurig-stehenden Augen, von schwarzer Hautfarbe und überhaupt einem sehr abschreckenden Aeußern, fähig, auch den Beherztesten die Haare aufzusträuben und sie von Fieberfrost zu durchdringen. Er konnte aber auch anständiger auftreten, wenn er für gut fand, incognito sein Wesen zu treiben. So erschien er einst beim Tanz (in der letzten Hälfte des verflossenen Jahrhunderts) als ein fremder Herr in einem feinen grünen Fracke, mit den ersten gewichs'ten Stiefeln, die in hiesige Gegend kamen, und ließ so wenig etwas von seiner Art merken, daß er keine Schwierigkeit fand, Eine heimthun zu dürfen, die aber nicht wenig erschreck, als sie ihm die Stiefel auszog und nun Bocksfüße zum Vorschein kamen. Aber es war zu spät, und nach einer gewissen Zeit flog ein Andenken an diese Visite von einem Stuhle in Mitte der Stube auf die Ofenstange, und von dort – will Niemand wissen.

Eine betrunkene Weibsperson wackelte einst nach Betglockenzeit ihrer Heimath zu. Auf ein Mal sah sie einen schwarzen Klotz von dem Berge herunter auf sie zu trollen, den sie, sowie er ihr näher kam, als ihren ärgsten Feind erkannte. Sie schrie aus Leibeskräften, und zu rechter Zeit noch kam ein Mann (der aber nichts von diesem Klotze sah), der sie beim Arm nahm und nach Hause brachte, wohin ihr der Böse nicht folgen durfte.

Einer Andern kam er in der Gestalt eines großen schwarzen Raben vor und wollte sich auf ihren Kopf setzen; aber ein Mann aus der Nachbarschaft machte mit einem Stecken Einwand gegen dieses freche Beginnen und brachte die Ohnmächtige glücklich nach Hause.

Doch läßt ihm die Fama Gerechtigkeit widerfahren und stellt ihn nicht bloß als einen Erzbengel dar, sondern erzählt auch, daß er in Künsten und Wissenschaften, vornehmlich aber in der edeln Schwarzkunst wohl bewandert war. So war er ein vortrefflicher Musikus und konnte mit seiner Geige das tanzende Publikum so bezaubern, daß sie tanzend ihm folgten, wohin er sie führte. (Erste Hälfte des sechzehnten Jahrhunderts.) Auch als Maler hat er sich bemerkbar gemacht. So wußte er das häßlichste Laster so schön herauszustreichen und es in ein so gefälliges Gewand zu hüllen und das Ganze so vortheilhaft zu beleuchten, daß es als Göttin oder Held gekauft wurde. Ein ehemaliger, in der Nachbarschaft wohnender katholischer Pfarrer lernte das Zeichnen und Malen von ihm in der heiligen Nacht zwischen 11 und 12 Uhr. Auch als Redner blieb er hinter keinem. War es ihm

um Erreichung eines Zweckes zu thun, so wußte er seine Sache so beliebt zu machen und so viele Gründe für dieselbe aufzustellen, daß er sie meist durchsetzte.

Doch er wandte seine Künste nur zum Bösen an und, nicht zufrieden, persönlich Böses stiften zu können, wollte er noch mit Gehülfen wirken, und so umgab er sich mit einem Kreis von Hexen und Hexenmeistern, die er in der Schwarzkunst unterrichtete.

Zu dieser Kunst konnte Jeder gelangen; er mußte nur Nachts um 12 Uhr auf einem Kreuzwege erscheinen. Hier hielt ihm nun der Teufel einen Kontrakt vor, lautend: daß der Unterschriebene sich ihm mit Leib und Seele ergeben wolle und den er nun mit seinem eigenen Blute unterzeichnen mußte. Waren nun beide Kontrahenten eins, so erfolgte die Einweihung in alle Geheimnisse dieses Bundes. Von nun an hatte das neue Mitglied an Gold und sonstigen Mitteln zur Befriedigung aller seiner Wünsche, einen einzigen ausgenommen, keinen Mangel mehr, mußte aber dem Bösen stets dienstbar bleiben.

Die Freimaurer wurden auch als Glieder dieses Bundes angesehen, auch ihnen konnte es niemals an Geld fehlen, und von allerhand geheimen Künsten waren sie bestens ausstaffirt. Dafür aber mußten sie alle Jahre je zu Zwölfen mit dem Teufel spielen; wer von der Partie der Letzte war, also verspielte, den ergriff er, nahm ihn hoch in die Luft und zerriß ihn droben zu Fetzen, die Seele aber nahm er mit sich in die Hölle.

(1838, 33–48) Ein Kornhändler (so erzählte man als ganz gewiß) sollte auch mit dem Bösen im Bunde stehen. Letzterer erhielt die Anwartschaft auf die Seele des Erstern, unter der bescheidenen Bedingung, daß er ihm jederzeit vorher sage, wenn die Kornpreise am höchsten oder niedrigsten stehen werden. Auf diese Weise, hieß es, habe sich der Kornhändler ein mittelmäßiges Vermögen erworben, das ihm aber wieder entschlüpfte, indem er, da sein Gewissen plötzlich erwachte und seine Seele sich mit ihrem künftigen boshaften Herrn und seiner unsauberen Wohnung nicht befreunden konnte, wahnsinnig wurde. In diesem Zustande soll er so tolle Streiche gemacht haben, daß seine Hausgenossen nicht mehr in seinem Hause bleiben wollten und für ihn ein anderes Lokal gesucht werden mußte. Da man kein Narrenhaus hatte, so that man ihn dafür in das ehemalige Zuchthaus zu L. Dort sollte der Zuchtmeister den armen Wahnsinnigen Mores lehren und ihn mit seinem Stocke wieder vernünftig machen. Es gelang aber nicht. Er wurde bald da bald dorthin geschleppt, endlich in seinem eigenen Hause an starke Ketten gebunden, bis er starb.

Von mehrern berühmten Männern, z.B. von dem Marschall von Luxemburg, von Theophrastus Paracelsus und von Faust wurde auch viel Abenteuerliches erzählt und geglaubt. Mit diesen Erzählungen wurden Manchen schreckliche Träume verursacht und manches Kind so tief unter die Bettdecke getrieben, daß es zu ersticken in Gefahr war.

Den Marschall von Luxemburg, der einer der größten französischen Feldherrn war, mußte der Teufel lebendig geholt haben. Der Teufel hatte nämlich den Luxemburg in seinen Feldzügen und Schlachten kräftig unterstützt. Er war sein Adjutant, hielt alle feindlichen Kugeln und Mordinstrumente von ihm ab und machte, daß er überall glücklich und siegreich war. Nun aber war die Zeit vorüber, der Kontrakt erfüllt, und der Teufel wollte nun seinen Lohn haben. Er kam deßhalb nach Paris vor den Palast des Marschalls und wollte hinein. Die Wachen hatten an diesem Tage strenge Ordre, kein lebendiges Wesen in das Innere des Gebäudes treten zu lassen und wollten das sonst honett aussehende Männchen, das sich als Spaßmacher ankündigte, zurückweisen. Dieses wollte sich aber nicht dazu verstehen und behauptete, der Marschall werde mit ihm eine Ausnahme machen. Sie schlugen ihre scharfgeladenen Flinten auf ihn an, drückten los, aber die Kugeln blieben zurück. Sie wollten ihre Bajonette gebrauchen, allein diese bogen sich wie Wachs. Er ging also hinein in das Zimmer seines Schuldners, und nach einem kurzen Wortwechsel griff er zu und nahm den armen Helden mit sich hoch in die Luft, unter Begleitung eines gewaltigen Donners, wie aus tausend Feuerschlünden, daß weit und breit der Boden zitterte, und hoch in der Luft, über Paris schwebend, zerriß er sein Opfer.

Paracelsus stand hier, wie überall, in dem Geruche eines Schwarzkünstlers oder eines Mannes, der mit dem Teufel verbündet war und mit dessen Hülfe er Übernatürliches verrichtet habe. Ueber diesen merkwürdigen Mann wurde eine Menge abenteuerlicher Sagen verbreitet und auch hier erzählt und geglaubt. Auch diesen soll zuletzt der Teufel geholt haben, nachdem der Erstere es ihm so sauer und schwer gemacht hatte, daß er ihm gerne den schriftlichen Akkord zurückgegeben hätte, ohne für gehabte Mühe etwas als Entschädigung zu verlangen. Doch Paracelsus soll den Vorsatz gehabt haben, den Schwarzen zu Tode zu peinigen. Die Wahrheit aber ist, daß Paracelsus einer der hellsten und thätigsten Männer seiner Zeit war. Wohl bewandert in allen Feldern des damaligen Wissens über Natur und Heilkunde und mit einem ungemein regen und kräftigen Geiste begabt, bekämpfte er im Gegentheil manches Vorurtheil damaliger Zeiten

und bereicherte die Wissenschaften mit vielen werthvollen Entdeckungen und Lehren, so daß die Heilkunde und Chemie ihm und seinen Schülern Vieles zu verdanken haben. Der Teufel holte ihn nicht, sondern er starb eines natürlichen Todes. In Salzburg wird jedem Reisenden, wenn er es wünscht, sein Grab gezeigt.

Die buntesten Sagen gingen über den sogenannten Dr. Faust. Von diesem muß der Teufel am meisten kujonirt worden sein. Diese Sagen stammen von Mönchen her und wurden über den Faüst von Mainz verbreitet, der bekanntlich der Erste war, der Guttenberg's Erfindung, die Buchdruckerkunst, ins Große betrieb, und so, weil er die Bibeln und andere Bücher wohlfeiler und schöner liefern konnte als sie mit Abschreiben, deren Haß auf sich zog. Diesem Faust entdeckte der Teufel alle Geheimnisse und Kräfte der ganzen Natur. Er stand ihm überall zu Gebote, um seine kühnsten Wünsche in Erfüllung zu bringen. So wollte Faust ein Mal von Europa über das atlantische Weltmeer nach Amerika reiten, und zu diesem Zwecke mußte ihm sein schwarzer Diener von lauter Thalern eine Brücke über das Meer bauen. Faust, auf einem schnellen Pferde, war schon an der Meeresküste, als er den Bau dieser Brücke verlangte. Während er sein Pferd spornete, mußte schon eine Strecke davon fertig sein, und so schnell das Pferd auch rannte, so durfte es doch das Ende dieser Brücke nicht erreichen können, und Alles, was vornen angesetzt wurde, mußte von hinten wieder weggebrochen werden.

Doch er machte auch wohlfeilere Beute. So soll er überhaupt auf Sterbende, die ein flottes Leben geführt hatten und mit der Buße beinahe zu spät gekommen waren, sehr wachsam gewesen sein. Es wurden hier zwei Fälle davon erzählt. Einst erschien er einem in den letzten Zügen liegenden Kranken in der Gestalt eines grimmigen Löwen. Mit feurigen Glotzen, mit von Kampfeslust aufgeschwollener Mähne und aufrecht stehend hielt er demselben sein ganzes Sündenregister vor, um ihn in Verzweiflung zu bringen, und, sowie man von Beichtvätern erzählte, die ihre Schaafte noch auf dem Todtbette schoren, auch den Armen um eine bessere Zukunft zu bringen. Das andere Mal kam er als ein großer struppiger Hund und wies gar höhnisch mit den Pfoten gegen das Bett und gab nach ächter Hundsmanier Freude und heißes Verlangen kund. Und als die Kranke den letzten Angstschrei ausstieß, zitterte das ganze Haus, und der Hund, den die Wärterin ganz deutlich gesehen haben wollte, war verschwunden. Ein Mal durchstrich er die Gegend als ein herrenloses Pferd, und hätte er so einen Liebhaber gefunden, so wäre, wie man sagte, das Pferd bald des Meisters Herr geworden.

Genug davon. Es ist wirklich nicht ganz leicht, solchen Unsinn niederzuschreiben, und schwer zu glauben, daß solcher jemals wirklich geglaubt worden sei. Doch Referent hatte es nicht nur von einem und nicht nur ein Mal erzählen gehört und ist überzeugt, daß Alles, was er hier, *durchaus unvergrößert*, anführt, von denselben fest geglaubt wurde und es zum Theil jetzt noch wird. Und so mögen diese Schauderscenen da stehen als Beispiel, welche schreckliche Bilder eine ungezügelter Phantasie, verderbt durch falsches Auffassen gewisser Bibelstellen und verkehrte Religionsbegriffe, hervorbringen kann.

So abenteuerlich auch die Sagen über den Teufel waren und sein konnten, so ausschweifend und von aller Vernunft entfernt sind auch die, die man über die Hexen etc. erzählte und als ganz wahr annahm. Auch hier mußte der Teufel wieder die Hauptrolle spielen, überhaupt bei jeder Art von Aberglauben.

Welche sonderbaren Geschichten wurden hier erzählt und geglaubt! Wie viele Hexen behauptete man in dieser Gegend zu haben, deren jeder man etwas zur Last zu legen wußte! Ja, hätte man vor zwanzig und mehr Jahren sich genau nach Allen erkundigt, die bei irgend einem anderen Menschen in dem Ruf der Hexerei gestanden sind, so hätten wenigstens ein Drittheil Weibspersonen Hexen sein müssen und über jede hätte man Thaten, welche wirklich Hexerei im vollsten Sinne des Wortes erfordern würden, zu erzählen gewußt. Jedes nicht geradezu erklärbare Zusammentreffen gewisser Umstände zu einem unangenehmen Ereignis mußte eine Wirkung des bösen Willens irgend einer verdächtig scheinenden Weibsperson sein. Krankheiten der Hausthiere mußten meistens von Unholdinnen, wie man die Hexen auch nannte, herkommen. Gab eine Kuh weniger Milch, so war eine Hexe schuld, die in ihrem Hause nur an Geschirrfetzen melken durfte, um Milch zu bekommen. Man forschte nicht nach der natürlichen Ursache, sondern lief zu Einem, der bannen und die Hexen bezwingen zu können im Rufe stand. Dieser wollte nun mit gewissen Zeichen und Wörtern die Hexe herbeischaffen, daß man sie sehe und dann strafen könne, damit sie künftig das Hexen unterlasse. Der Zufall bewirkte so manche Täuschung. Leicht konnte es geschehen, daß, während der Teufelsbanner im Stalle oder in der Küche operirte, irgend ein weibliches Wesen vor oder in das Haus kam, das beim Anblick der Zeremonien oder des stinkenden Rauches und der ernsten und drohenden Gesichter der Bewohner dieses Hauses verblüfft wurde und armselig genug da gestanden haben mochte. Diese mußte nun die Hexe sein. Oder kam kein Mensch, so konnte sie ja in Gestalt eines Thieres gekommen sein. Die Katzen, besonders die

gelben, kamen dadurch wirklich sehr in Mißkredit. Gab eine Kuh rothe Milch, so mußte wieder eine Hexe schuld sein; man dachte nicht daran, daß es von Entzündung oder genossenen scharfen Kräutern herrühren könnte. Statt die Krippe oder das Futter zu untersuchen, wenn das Vieh nicht mehr fressen wollte, hatte man sogleich Verdacht auf gewisse Personen. Ueberhaupt fast die meisten Krankheiten oder sonstigen Unfälle, die das Vieh trafen, schrieb man den Hexen zu. Thierärzte waren entweder selbst Betrüger oder Betrogene, entweder ihres Nutzens willen oder weil sie keinen Begriff von der Thierheilkunde hatten und auch weil ein vorurtheilsfreier Mann keinen Glauben und keine Praxis gefunden hätte, hätte er sich gegen diesen Aberglauben erklärt. – Aber nicht bloß gegen das Vieh mußten sie boshaft sein, sondern auch die Menschen glaubten von ihnen behext zu werden. So behaupteten Viele, die das sogenannte Alpdrücken hatten, es komme von Hexen her, die zentnerschwer auf ihrer Brust gelegen seien, und wollten sogar gesehen haben, daß etwas durch ein Schlüsselloch oder durch eine kleine Fensteröffnung gekommen sei, bald in Gestalt einer Feder, bald in der einer Spinne oder Katze etc. Es hatte sogar Jemand erzählt, zu ihm sei durch's Schlüsselloch eine Hexe gekommen, nachher sei sie größer geworden und wollte so eben in der Gestalt eines Unterrockes auf seine Brust liegen, als er noch «die drei höchsten Namen» aussprechen konnte, worauf sie mit Geschrei durch das Fenster fuhr, ohne jedoch eine Scheibe zu beschädigen. Ein Anderer fühlte eine Hexe auf seiner Brust liegen, und zwar war sie so schwer, daß er weder schreien noch Athem holen konnte. Aber am Morgen vergalt er's ihr. Er sammelte unter gewissen Zeremonien seinen Urin in ein Glas und ließ davon allmählig auf ein Feuer tropfen. Sogleich fuhr die Hexe, die ihn quälte, durch's Kamin herunter und bat um Alles, was ihm theuer war, sie doch nicht bersten zu lassen. Sie geberdete sich so kläglich und versprach so viel Gutes, daß er sie fortleben ließ, indem er das Feuer löschte. Doch ein Andenken blieb ihr noch, indem ein gewisser Theil ihres Körpers so angebrannt war, daß sie vierzehn Tage lang nicht mehr sitzen konnte. Auch die Kinder mußten ihre Noth von ihnen haben. «Kindliweh» kamen meistens von Hexen her, und geschwollene Brüste oder Brustwärtchen galten als Zeichen, daß die Hexen an ihnen sogen. Mit einem Wort: Alles, was die Kinder traf und wo die Ursache dafür nicht hell und klar am Tage lag, mußte eine böse Nachbarin gethan haben.

Die in Deutschland überall bekannte Sage, daß alle Hexen deutscher Zunge von Zeit zu Zeit auf dem Blocksberge oder Brocken, dem höchsten Berge des Harzgebirges, Generalversammlungen halten,

wurde auch hier geglaubt. Man erzählt, daß jede Fronfastennacht sämtliche Hexen auf Besenstielen durch die Rauchfänge hinaus hoch in der Luft auf den Blocksberg fahren, wo der Teufel sie dann mustere, ihre Huldigungen empfangt, neue Hexen erschaffe und seine Künste lehre. Man glaubte, daß ihr Geist von dem Leibe getrennt sei und daß der Mann nur ihren zurückgelassenen Leib umwenden müsse, um am Morgen ein todttes Weib zu haben, weil, wenn der Körper aus seiner Rückenlage gekommen sei, der Geist dann solchen nicht mehr finden und also nicht mehr hineinkriechen könne. Kleinere Zusammenkünfte sollen auch auf den Kreuzwegen stattgefunden haben, wobei getanzt, fidel geschmauset und alle laufenden Geschäfte, als Kreation neuer Bundesglieder, Schlichtung von Streitigkeiten unter sich etc., abgemacht wurden. Solche Plätze, wo solche Hexentänze stattfanden, waren z. B. der Kreuzweg im K. und der Triangel im W. Die jüngste oder älteste Tochter einer Hexe mußte jedes Mal auch eine solche werden, sie mochte es wollen oder nicht. Auch mußten die Hexen oft in Gestalt gelber oder schwarzer Katzen, Elstern oder Aegersten und Krähen ihren Spuk treiben. Man sah daher diese Thiere nur ungern, besonders am Morgen, weil man sie dann als Vorboten von Unfällen ansah.

Den Webern hatten sie auch manchen übeln Streich gespielt, aber immer nur des Nachts, daß, wenn sie Morgens wieder arbeiten wollten, Löcher in den Geweben und ganze «Trägeten» zerfressenes Garn antrafen. Diese Streiche hatten sie wahrscheinlich in Gestalt von Mäusen oder Ratten ausgeführt. Manchmal ereignete es sich, daß eine Hausfrau, wenn sie buttern wollte, keine Butter erhielt. Da war nun meistens wieder eine Hexe schuld, indem diese, wenn ihr Buttervorrath zu Ende war, nur einen wollenen dreieckigen Lappen unter das Butterfaß legen und dasselbe treiben mußte, um wieder frischen Vorrath, auf Unkosten Anderer, zu erhalten. Die Hexen lockten auch fremde Hühner in ihre Häuser, welche dann ihre Eier dort zurückließen, oder die Eier wanderten sonst aus.

Kein Wunder, daß man endlich zu den Waffen griff, um diesem Unwesen zu steuern und sich in Zukunft dagegen zu verwahren. Nach dem Grundsatz: Gleiches mit Gleichem zu bekämpfen, suchte man Hexen mit Hexereien zu vertreiben, und es gab wohl mehr als Einen, der von dem Teufel Waffen erborgt zu haben glaubte und sie nun direkte gegen diesen versuchte. Die Fragmente von diesen Künsten, die sie zu besitzen vermeinten und manchmal fallen ließen, hoben Andere wieder und machten sich eine Masse daraus, in der alle Mittel

vereinigt sein mußten, um sich den Furchtbaren furchtbar machen zu können.

Da man wußte, daß die Hexen auch auf die Geldbeutel spekuliren und wie Magnet den Inhalt derselben anziehen können, so that man einige Brosamen oder Getreidekörnchen zu dem Gelde, glaubend, es werden nun keine unsichtbaren Gäste sich einfinden, um die Kasse von viel auf wenig oder von etwas auf nichts zu reduzieren.

Es war auch kein Spaß und erforderte wirklich Herz, wie man sagt, nach Elstern, Krähen, Katzen etc. zu schießen, weil es schon übel abgelaufen war, indem man es sehr leicht mit Hexen zu thun bekam, die bekanntlich gerne in dieser Gestalt auf Bäumen saßen. Man setzte daher zu der Ladung noch ein paar Brosamen, und nun durfte man herzhaft schießen, denn die Hexen konnten dem Schusse keine Gewalt mehr anthun. Auf diese Weise schoß Einer nach einer Krähe und traf sie. Als er sie aber holen wollte, waren nur noch ein paar Federn zu finden, die Krähe war verschwunden. Später aber sah er ein Weib mit einem verbundenen Arm; nun kannte er seine Krähe.

Schlimmer ging es einem Andern, der nur einen gewöhnlichen Schuß geladen hatte. Er zielte auf eine Schaar Elstern und drückte los. Ihm war es nun, als käme der Schuß gegen ihn; sogleich fiel es ihm ein, es möchten unter diesen Vögeln ein paar Hexen sich befinden, und er trat daher den Rückzug an. Aber die losen Dinger folgten ihm schnatternd von Baum zu Baum und machten einen solchen Lärm, daß unser Nimrod, von Schrecken beflügelt, eiligst davon rannte und fast athemlos zu Hause ankam. Als er ruhiger geworden, erzählte er sein Abenteuer, und bald kam eine Nachbarin, um ihn seiner Bravour wegen ein wenig auszulachen. Nun sah er sich noch mehr überzeugt, daß er nicht nach bloßen Vögeln geschossen hatte.

Ein Dritter schoß nach einer Katze; ihm zersprang aber sein Flintenlauf; die Katze zog sich nur wenig zurück und blieb wieder stehen.

Um die Kinder vor allem Bösen zu bewahren, legte man unter ihre Kopfkissen ein Psalmbuch. Wie älter dieses war, desto besser war es. Ein Besen, verkehrt an die Hausthüre gelehnt, mußte die Hexen abhalten, in das Haus zu kommen. Oder war eine darin, so konnte sie nicht wieder heraus, so lange der Besen so lehnte. Rauchte man Tabak mit Schaggerille, Cascarillrinde, so mußte die Hexe, war sie im Zimmer, hinausgehen, und auf diese Weise konnte man eine solche kennen lernen. Fand man, aber es mußte von ungefähr geschehen, fünfblättrigen Klee und that diesen in die Schuhe, so konnte man in der Kirche alle Hexen verkehrt in den Stühlen sitzen sehen.

Ein Schmied, der im vorigen Jahrhundert eine Zeit lang hier wohnte, bekam einmal eine Hexe in seine Hände. Er schraubte sie in seinen Schraubstock so zusammen, daß sie erdrückt wurde.

In einem Hause wollte einst nichts mehr gehörig von Statten gehen; es schien, als wäre aller Segen gewichen. Legte man etwas an einen Ort hin, so konnte man es später nicht mehr finden, und es wurden immer Sachen vermißt, ohne daß man hätte an Diebe denken können. Auf den Rath eines Künstlers mußte nun das ganze Haus aufgeräumt werden, um zu sehen, ob nicht eine Hexe darin verborgen sei, und nachdem zugleich Alles an seinen gehörigen Ort gethan war, wurde Alles ausgekehrt und der Kehrriech unter die Dachtraufe vergraben. Nun ging es wieder besser.

Allermannsharnischwurzeln waren auch ein kräftiges Mittel, das ganze Haus vor Hexen zu sichern. Diese unter gewissen Wörtern in den Stall oder unter die Schwelle gethan, sicherten das Vieh vor Behexung. Ebenso unter die Hausschwelle gethan, bewahrten sie das ganze Haus vor argem Treiben. Auch trug man sie bei sich, wenn man ausging. Es mußten aber Pärchen sein; ein bloßes Männchen oder Weibchen war nichts, und nicht Jedermann konnte sie gehörig anwenden. Je nachdem die Wurzeln größer oder kleiner waren, so mußten sie größere oder geringere Kräfte haben, und ein großes, recht haariges Paar wurde gut bezahlt.

Von einem ehemaligen St. Gallischen Apotheker wurden solche Wurzeln, mit gedruckten Etiketten versehen, abgeliefert, und auf diesen ihre Kräfte unter der Autorität Theophrastus Paracelsus gar gewaltig herausgestrichen.

Man hatte noch mehrere Mittel, um sich vor dem Hexenunwesen zu sichern, und reichten diese nicht mehr hin, so konnte man ja zu den Vätern Kapuzinern gehen. Diese waren nicht bloß den jungen Hexen gewachsen, sondern auch den alten. Sie nahmen es selbst mit dem Teufel und allen bösen Geistern auf. Und die Scharfrichter mußten auch das große und kleine «Hexenwerch» verstehen.

Die katholischen Geistlichen überhaupt standen im Rufe, alle schwarzen Künste gründlich zu kennen. Es hieß nämlich, sie hätten das sechste und siebente Buch Mosis und die goldenen Schlüssel Salomons, und in diesen Büchern, hieß es und glaubte man, sei die Summe aller Künste und Wunder enthalten. Dieses glaubten viele unserer Leute, und manche würden große Summen gegeben haben, hätten sie solche Bücher in ihre Hände bekommen. Aber die Laien bekamen keine und konnten keine bekommen, weil weder Moses noch Salomon Hexerei lehrten.

Aber der Glaube an das Vorhandensein solcher Offenbarungen blieb dennoch fest, weil es immer Solche gab, die aus diesen Quellen geschöpft haben wollten und Büchlein in's Publikum brachten, in welchen bannen, g'stellen, gestohlene Sachen wieder herbeizuschaffen, sich hieb- und kugelfest zu machen, Haus und Stall vor aller Hexerei zu bewahren und viele andere Sachen gelehrt wurden, und zwar Alles mit gewissen Gebeten, Räucherungen, Zeichen, z.B. Druidenfüßen, fremden Wörtern etc. Alle diese Sachen gehörten zu der kleinen Hexerei, und wer nur einigermaßen im Geruche stand, als verstünde er etwas von Obigem, von dem hieß es vielbedeutend: «er könne mehr als Brod essen», und wurde gefürchtet, aber auch zu Hülfe gerufen, wenn man Solche nöthig zu haben glaubte. So geschah es oft, daß solche Anfangs Betrogene zuletzt selber Betrüger wurden, theils weil ein solcher Ruf ihnen schmeichelte, theils weil sie Geld dabei gewannen.

Auch dieses Feld war ergiebig an allerhand Abenteuern und Wundern, deren Schauplatz hier war und in hiesiger Gegend erzählt und geglaubt wurden.

Jetzt sind noch Schriften vorhanden, die solche unsinnige Sachen lehren, und zur Probe sollen ein paar kurzgefaßte Auszüge folgen.

«Daß Keiner mit gestohlenen Sachen fortkommen könne.» Bind', bind', heil. Petrus, binde alle Diejenigen, die mir meine Sache stehlen wollen. Es liege oder hange. Binde, o heil. Petrus, binde. Binde sie mit Gottes Wort und Hand, daß Keiner mehr könne weiters gehen, sondern stehen müsse wie ein Stock und sehen müsse wie ein Bock. Der Himmel sei sein Hut, darunter er stehe und bleibe, der Erdboden sein Schuh, darauf er stehen und bleiben muß, daß er nicht weiters könne kommen bis er gezählt alle Sternen am Himmel, alle Kräutlein auf dem Felde und alle Sandkörnlein am Meere. Diese alle soll er zählen und soll nicht weiters kommen bis ich mit meinem Munde mit ihm geredet und bis ich mit meinen Füßen zu ihm getreten bin. Im Namen etc. – Der Abschied ist: Geh' hin in des Bösen Namen. Dieß muß gesagt werden, wenn die Sonne aufsteht und dann soll man 24 Stunden hernach sehen, ob Jemand vorhanden sei.

«Gestohlene Sachen wieder zu bringen.» Nimm einen eisernen Nagel aus einem Sarge, stecke ihn über die Thüre oder das Loch, wo der Dieb ein- und ausgegangen ist und sprich: So wenig die Todten werden auferstehen vor dem jüngsten Tag, so wenig soll der Dieb hinkommen mit dem gestohlenen Gut, bis er es wieder zurückbringen thut im Namen Gottes etc.

Eine andere Form. Nimm ein Ei von einer schwarzen Henne, binde

einen grünen Seidenfaden darum und lege es in's Teufels Namen in die heiße Asche und sprich: So wie es siedet und nicht verbrennt, so wenig sollst Du Ruhe haben, bis Du mir meine Sache wiederum bringst.

«Eine Blutstellung.» Du sollst sprechen: Das Blut soll dem oder der N.N. so gewiß stehen, als gewiß der Jordan ist g'standen, da man Christum getauft. Im Namen Gottes etc. Amen. Darnach sollst Du drei Glauben und drei Vaterunser beten.

«Ein approbirtes Arcanum gegen die Mörder, wenn sie Einem nach seinem Leben trachten.» Behüt' mich Gott der Vater vor Rauch, vor Feuer und Flammen. Wie die Mutter Gottes hat ihren Sohn empfangen, so bleib' Alles beisammen in Gottes Namen. Kommt her, Ihr Feinde, wir haben getrunken Jesu Christi Blut, Gott der Vater ist mit mir, Gott der heil. Geist ist auch mit mir, und welche stärker sind als die drei Mann, der komme und greife mich an. Ich bitte die vier Evangelisten, daß sie mir diese Reuter oder Fußvölker wollen helfen stellen und binden. So fest, so fest sollen sie gebunden und g'stellt sein, daß sie nicht gehen, nicht stehen, nicht hauen, nicht stechen, nicht schießen können. Müssen in Gottes Namen alle beisammen stehen.

«Wenn ein Stück Vieh in einen bösen Wind gekommen oder krank ist, daß man nicht weiß, was ihm sein möchte.» Erstlich solle man selbst in den Stall gehen und alles Vieh aus demselben treiben, aber das kranke soll man darin lassen. Hernach soll man den Stall, auch die Fenster und alle sonstigen Öffnungen wohl vermachen, damit Niemand etwas sehe, und soll auch Niemanden hineinlassen; darnach muß er sich ausziehen, Rock und Kamisol, das Brusttuch, Kappe oder Hut. Darnach nimmt er sein Hemd, zieht es aus den Hosen, zieht den linken Arm aus dem Ärmel, dann das Hemd über den Kopf und trüllt es über den rechten Arm bis auf die Hand; darnach soll er das Hemd um den rechten Arm umwickeln; dann soll er bei der «Schnorren» über den Rücken bis unter das «Uter» hin und her fahren drei Mal und mit den bloßen Händen das Vieh nicht berühren; an dem Maul aber soll man es angreifen und sprechen drei oder alle Mal, wenn man über den Rücken fährt, *titamius* drei Mal. Sofern es aber mit einem Vieh schon lange angestanden ist, daß dieses nicht mehr helfen will, so nimmt man drei Reckholderschoß, drei Haselschoß und drei billchene Schoß. Darnach nimmt man Gluth und legt von jedem Schoß eins auf die Gluth, räuchert damit das Haupt Vieh, bis die Schoß alle verraucht oder verbrannt sind, dann nimmt man die Milch und verfährt wie bei Nachfolgendem: Wann einer will wissen,

wer das Vieh krank gemacht hat, der nehme von dem kranken Vieh den Harn oder die Milch, thue sie in ein Geschirr, darnach muß man die Stube hinter sich wuschen, die Wüscheten nehmen und in die Milch thun und unter die Dachtraufe oder vor dieselbe hinaus stellen, so wird die Person darzu sitzen, daß er sie sehen kann. Wann er sie gesehen hat, so gibt er ihr den Abschied mit den Worten: Geh hin in des Teufels Namen.

Genug. Ist es nicht zum Erstaunen, zu sehen, wie solches Zeug Glauben finden konnte? Aber durch die Macht des Glaubens und des bösen Gewissens sind schon Wunder geschehen, und so knüpften sich an solchen Unsinn Thatfachen, die diesen wirklich als vernünftig darzustellen schienen.

Einem Manne wurden Haglatten gestohlen. Dieser that hierauf als wollte er gewisse Künste anwenden, um den Dieben zu erfahren und das Holz wieder zu bekommen. Die Latten kamen wirklich wieder an ihren alten Platz, aber ohne daß der Mann etwas weiteres dazu beitrug, als daß er den Schein eines Zauberers angenommen hatte. Nun sah er, daß der Glaube ein starkes Ding ist und ließ die Leute bei demselben, da es ihm wohl bekam, weil seither seine Sachen unangegriffen blieben.

Ein Anderer machte es auch so. Trotz dem, daß er bei den jungen Leuten nicht beliebt war und diese damals den Brauch hatten, Denjenigen, die ihre Gunst nicht hatten, bei der Nacht schlimme Streiche zu spielen, so geschah ihm doch nie etwas zu Leide, während seinen Nachbarn öfters gefrevelt wurde. Und so noch Mehrere.

(1838, 81–95) Aber auch Scherze konnten solchen Glauben erwecken und nähren, wie folgende wahre Geschichten es bestätigen.

Einst ging ein Mann auf ein Haus zu, mit dessen Bewohnern er in Freundschaft stand. Vor demselben angelangt, erblickte er ein Kammerfenster offen und inwendig an demselben einen Sonntagsrock hangen. Mit Hülfe eines Stockes praktizirte er denselben heraus, in der Absicht, einen Spaß zu machen und versteckte ihn. Dieses Alles machte er, ohne daß man ihn bemerken konnte, weil die Bewohner in einem andern Zimmer mit entgegengesetzter Aussicht sich befanden. Nun ging er hinein und sagte: er käme her, um den Rock, den letzten Sonntag der Hausvater getragen hatte, noch näher zu betrachten, weil er einen solchen sich anschaffen möchte. Man wollte ihn bringen, aber man sah ihn nicht mehr. Man suchte aber vergeblich. Er mußte also gestohlen worden sein und der Hausfreund erklärte sogleich, er wolle ihn wieder herbeischaffen. Nun wurden verschiedene Zauberformeln angewendet, Räucherungen vorgenommen und

die ganze Familie mußte sich in der Küche so still als möglich verhalten.

Unterdessen ging der Künstler hinaus; es begann ein furchtbares Gepolter, und endlich kam der Künstler mit dem Rocke herein! Das war eine Freude! Und die Achtung vor dem Manne und seiner edeln Kunst! –

Ein Anderer machte auch einen solchen Spaß. Er behauptete bannen und g'stellen zu können, und wurde von einem Andern aufgefordert, einen Beweis dafür zu liefern. Es war an einem Abende. Man fragte, ob nicht einmal Etwas gestohlen worden sei und das man noch nicht habe. Man nannte Etwas, das aber im Stalle sich befand, und der Tausendkünstler, der es wußte (wir wollen ihn A. und Letztern B. nennen), versprach, es wieder herbeizuschaffen. Nun sagte er zu B., er müsse ihm beistehen, gab ihm zwei Messer kreuzweis in die Hände und schärfte ihm ein, er müsse diese so fest als möglich halten, so daß sie, die Schneiden derselben auswärts gekehrt, ein Kreuz bilden und solle ja kein Wort reden, weil sonst Beide unglücklich werden müßten. B. hielt also die Messer fest und schwieg. A. war indessen geschäftig in der Küche und im Stalle. Es begann ein furchtbares Gepolter und B. gerieth so in Angstschweiß, daß große Tropfen ihm von den Wangen herunterliefen. Endlich brachte A. den genannten Gegenstand und B. kam aus seiner peinlichen Lage. Er sagte aber, er wolle in seinem ganzen Leben nichts mehr mit Solchem zu thun haben. Es sei ihm gewesen, wie wenn unsichtbare Hände sich mit Gewalt der Messer bemächtigen wollten, und auch das gänzliche Schweigen sei ihm beinahe unmöglich geworden. Hätte es noch länger gedauert, so sagte er, so wäre er verloren gewesen. Welche Macht der Phantasie und des Glaubens! Dieser Vorgang wurde schnell bekannt; es kamen zwei Tage nachher schon Leute von R.....h, um den Künstler zu ersuchen, auch ihnen wieder zu den Sachen zu verhelfen, die ihnen gestohlen worden seien. Man lös'te ihnen aber das Geheimniß auf, und sie gingen eines ganz Andern belehrt, aber ohne ihren Erwartungen entsprochen zu sehen.

Doch solche Sachen, bannen, g'stellen, betrachtete man noch nicht als wirkliche Teufelskünste, sondern man hielt sie für Nothwehr. Aber von Letztern erzählte man so entsetzliche Sachen, daß sie auch beherzten Männern Furcht einflößen mußten; denn der Teufel mußte immer das Werkzeug sein. Was aber Dieser dann für dumme Streiche machte und wie übel man wegkam, wenn man mit ihm zu thun hatte, wollte man mit nachfolgenden Erzählungen beweisen.

Ein längst verstorbener Pfarrer aus der Nachbarschaft sollte seine Noth mit dem Bösen gehabt haben. Kraft seiner Künste hatte er ihm schon manches Schaf entrissen, das dieser Wolf schon als gute Beute bereits in seinen Klauen hatte. Deßwegen zog sich der Hirt die Feindschaft des Wolfes zu, so daß es manchen harten Kampf gab. Doch an der Person des Gesalbten durfte er sich nicht vergreifen, dafür kühlte er seine Wuth an den Hausgeräthen desselben und zerschlug sie ihm zu lauter Trümmern. Doch jedes Mal wurden er oder seine Gesellen genöthigt, dieselben wieder in guten Stand zu stellen.

Ein Paar Kinder bekamen an einem Sonntag, Vormittags, während ihre Eltern in der Kirche waren, ein Zauberbüchlein in ihre Hände, das der Vater zu verwahren vergessen hatte. Diesem fiel es nun in der Kirche ein und er eilte sogleich heim. Fast athemlos zu Hause angelangt, sah er schon ein Männchen gegen sein Haus zu kommen. Er entriß den Kindern schnell das Büchlein, und so viele Seiten sie von Anfang auswärts gelesen hatten, las er rückwärts, bis er wieder beim Anfang war. Er war so eben fertig geworden, als das Männchen vor der Hausthüre anlangte, aber nun weiters ging. Wer war dieses Männchen? wurde gefragt, als dieß erzählt wurde, und geantwortet: das Männchen war der Böse und hätte die Kinder geholt, wäre der Vater mit dem Rückwärtslesen zu spät gekommen.

Manchmal mußten zwei Schwarzkünstler in Konflikt gerathen und einander zu überwältigen trachten. Neid und Eifersucht mußten die Triebfedern dazu sein, und solche Kämpfe konnten auch stattfinden, ohne daß der Eine den Andern zu kennen oder zu berühren nöthig gehabt hätte. Ja, hundert und noch mehr Stunden von einander entfernt, seien solche Kämpfe dennoch geführt worden. Der Überwundene mußte alsdann dem Teufel verfallen sein.

Solches erzählte man von einem Manne, der ehemals hier wohnte und starb. Dieser soll einst an einem Sonntag, Nachmittags, plötzlich in eine furchtbare Seelenangst gerathen und ein Paar Stunden in schrecklichem innern Kampfe rasch in dem Zimmer hin und her gegangen, endlich zu Boden gefallen und gestorben sein.

Ein Anderer sei an einem Markttage in einem Wirthshause gewesen, worin sich viele Leute befanden, habe plötzlich einen lauten Schrei gethan und gerufen: «Mein Gott, ich muß unterliegen!» Hierauf habe er schnell noch eine halbe Most getrunken und sei gestorben.

Ein Dritter sei plötzlich in seinem Zimmer in große Angst gekommen und habe nicht mehr gehen können. Nun mußte man ihn auf sein inständiges Bitten hin vor das Haus an den Brunnen setzen und ihm

Wasser zu trinken geben, und hierauf sei es ihm wieder besser geworden.

Diese drei Männer mußten also mit andern gekämpft haben und die erstern zwei besiegt worden sein. Wie wenig sind diese Fälle geeignet, solches Zeug auszuhecken und zu glauben. Nur im Aberglauben ganz versunkene Menschen, die gar nicht mehr einer Sache unbefangen nachzudenken im Stande sind, können auf solche Hirn-gespinnste gerathen. Ist ein schneller Tod nicht etwas ganz Natürliches? Ist Bangigkeit und eine an Verzweiflung grenzende Seelenangst nicht Etwas, das auch kräftige Männer erschüttern kann? Kann ein lang verborgener Funke, von gewissen Umständen begünstigt, nicht endlich zu einer furchtbaren Flamme auflodern und plötzlich die Quelle des Lebens vertrocknen? Und ist der Schmerzensruf: »Mein Gott, ich muß unterliegen!« des zweiten Obenangeführten ein auch nur entfernter Beweis, daß er mit einem Zauberer im Kampfe begriffen gewesen sei?

Sogenannte falsche Schüler mußten hiesige Gegend durchstrichen haben. So erzählt man: es sei einst ein solcher gekommen und habe sich bei einem Bauern einquartirt. Er gab vor, er sei ein Goldmacher, werde von allen Regierungen seiner Kunst wegen verfolgt, und sei so genöthigt, in diesem Lande eine Zufluchtsstätte zu suchen. Er versprach, Gold zu liefern; doch in diesem Augenblicke hatte er keines; auch fehlte ihm noch Manches, um es sich verschaffen zu können. Sein Wirth mußte ihm also borgen, damit er sich die nöthigen Sachen dazu anschaffen und das Werk beginnen könne. Der Fremde ging nun fort, verbot aber dem Wirth, das Zimmer, das er bewohnte, bis nach seiner Rückkehr zu öffnen, indem unterdessen das Gold gediegen in's Zimmer kommen werde, und drohte, daß, würde dieß nicht befolgt, das ganze Experiment mißlingen und daß auch er ihm nicht mehr sichtbar würde. Es vergingen aber zwölf Tage, ohne daß der Fremde sich zeigte, und die Geduld des Bauers, der den Augenblick, in dem ihm eine große Summe Geldes zu Gebote stehen werde, nicht mehr erwarten konnte, brach. – Er öffnete zwar die Thüre nicht, guckte aber von außen durch das Fenster hinein und wollte ein Becken voll Gold gesehen haben, das aber sogleich verschwand, als er in's Zimmer klettern wollte, um zu sehen, ob es doppelte oder nur einfache Dublonen seien. Nun stelle man sich die Reue des armen Mannes vor. – Ihm war es als ausgemacht, daß der Schüler Wort gehalten hatte, und daß nur er selbst mit seinem Vorwitz diese goldenen Berge zertrümmert hatte. Er hätte gewiß den Verstand verloren, wenn es bei ihm möglich gewesen wäre. Und dann noch

die Gewissensbisse, die ihn quälten, bei dem Gedanken, daß er den Künstler vielleicht unglücklich gemacht habe.

Die Venetianer hielt man ebenfalls für Leute, die das Gold aus allen Steinen und Erden ziehen konnten.

Einst, so erzählte man, kam ein solcher nach Zürich und hatte daselbst einen Streich gemacht, für den er nun seinen Kopf hergeben sollte. Er bat um sein Leben, versprach der Obrigkeit, wenn sie ihn begnadige, so wolle er ihr eine goldene Kette machen, die so lang sein müsse, daß sie die ganze Stadt Zürich umschließe. Doch die Richter hörten nicht auf sein Bitten und auf sein Versprechen, und ließen ihn der Richtstätte zuführen. Als er nun sah, daß Alles für ihn verloren sei, sagte er: Nun will ich den Herren von Zürich zeigen, welchen Mann sie verstoßen haben. Niemand soll Erbe meiner Kunst werden; und nun zog er – seine Kunst war also in tropfbarflüssigem Zustande in ein Gläschen gesperrt – ein Fläschen [sic] mit Flüssigkeit gefüllt, aus seiner Tasche und warf es in's Wasser, worauf es ein Gezisch und ein Brausen gab, als löschte man ein glühendes Eisen darin ab. Seine Kunst war wahrscheinlich Vitriolöl.

Die Scharfrichter mußten auch etwas mehr wissen als gewöhnliche Leute; denn es konnte ihnen manchmal ein Kerl unter die Hände gerathen, der es ihnen wunderlich gemacht haben würde, hätten sie dem Zauberer nicht kräftig entgegen wirken können.

So erzählt man, es sei einst ein Mann zum Tode verurtheilt und ausgeführt worden, der nichts mehr wünschte, als die Erde mit seinen Füßen berühren zu können (er wurde auf einer Schleife nach der Richtstätte geschleppt); aber als er das Schaffot besteigen sollte, konnte nicht verhindert werden, daß er Erde unter seine Füße bekam. Auf der Stelle habe sich nun ein gewaltiges Wagengerassel erhoben, so daß die Zuschauer fliehen wollten, glaubend, es kämen wirklich Fuhrwerke. Nun sei der Henker ihm auf die große Zehe gestanden und habe ganz ruhig gesagt: Hans, Hans, mache nur keine Flausen mehr, es ist nun aus.

Aber wie Schade ist es doch, daß die Zigeuner nicht mehr kommen mit ihren Künsten und Wissenschaften. Wie haarscharf konnten sie den Leuten ihre Zukunft voraussagen und sie auch in die Vergangenheit zurückführen.

Aus den Sternen, aus den Händen, aus der Stirne lasen sie die Schicksale, die dem Menschen, der sie darum befragte, noch bevorstanden. Sie wußten immer, welche Stunde und Minute es gut sei, Dieses oder Jenes zu thun, oder ob man es unterlassen solle. Sie konnten auf den Heustöcken kochen, ohne daß das Heu anbrannte.

Wechselten sie sich für einen Thaler kleinere Münzen ein, so bekamen sie denselben mittelst ihrer Künste immer wieder in ihre Taschen. Auch die vergrabenen Schätze waren ihnen nicht verborgen, sondern sie wußten immer, wo sie lagen und die Mittel, die gebraucht werden mußten, um sie zu heben. Und das Schönste bei der ganzen Sache war, es mußten bei ihnen keine Teufelskünste sein; sondern sie hatten es von ihren Ahnen ererbt, und war ihnen zum rechtmäßigen Volkseigenthum geworden. So glaubte und erzählte man vor nicht gar langer Zeit von diesen listigen Betrügern, die heut zu Tage in Ungarns unermesslichen Heiden und Wäldern hausen, und denen es nur selten mehr gelingt, die kultivirten Länder des nördlichen und westlichen Deutschlands zu betreten, überall verhindert durch wachsame Polizeibehörden.

Einem Manne in hier sagten sie einst: Du Christ! gehe schnell und pflanze Bohnen, jetzt ist gerade die rechte Stunde dazu. Dieser that es sogleich und mit großem Fleiße. Die Bohnen keimten und entwickelten sich, brachten aber weder Blüthen noch Schoten, wohl aber sollen die Stengel übernatürlich dick gewesen sein. Dieses Alles wollte ihm nicht mehr gefallen und schon war er in Versuchung, die Pflanzen herauszureißen, als seine Frau ihn daran verhinderte. Er wartete also, bis es Zeit war; und o Wunder! Alle Stengel waren inwendig mit Bohnen angefüllt und der Ertrag der Erndte ungewöhnlich groß.

Wer Solches glauben kann, der muß freilich auch glauben können, daß ein abgeschnittener dürrer Stecken in einer Nacht Blätter treiben, blühen und Mandeln liefern kann, und daß einzelne Menschen Hagelwetter und Wolkenbrüche machen können.

Dieses soll einst nur eine halbe Stunde weit von hier im St. Gallischen geschehen sein. Der Pfarrer war in der Kirche und hielt Kinderlehre. Unterdessen durchstöberte seine Köchinn alle seine Sachen und fand unter denselben ein Fläschchen mit einer klaren Flüssigkeit. Sie goß es zum Fenster hinaus und nun – der Horizont überzog sich ganz schwarz, der Tag wurde in Nacht verwandelt. Der Pfarrer schickte seine Zuhörer heim und bald darauf fiel ein Hagel von pfundschweren Steinen auf die ganze Gegend, daß keine Pflanze ganz blieb und alle daher zerschlagen wurden. Auch Dieses wurde erzählt und geglaubt. Welches ist erstaunlicher, ein solcher Hagel oder ein solcher Glaube?

Doch um noch ein Mal auf die Zigeuner zurückzukommen, so sind diese nicht mehr nöthig, um Neugierigen den Schleier über ihre Zukunft ein Bißchen aufzuheben; denn jetzt noch haben wir eigene Sybillen. Doch würden jene vielleicht weniger Nachtheil bringen als

unsere gegenwärtigen Wahrsagerinnen, die sich immer noch eines starken Zuspruches erfreuen. Die Alles aus den Karten herausholen wollen, unterdessen aber Alles ausfragen, Verbindungen schwatzhafter Weiber unterhalten und damit in die tiefsten Familiengeheimnisse eindringen; so daß manches Widerliche daraus entstehen kann, geschweige daß der Aberglaube durch diese immer noch Nahrung findet.

Die sympathetischen Mittel spielten einst auch eine große Rolle und jetzt noch ist der Glaube an sie nicht selten zu finden. Ehemals aber glaubte man gar große Dinge von diesen Siebensachen. Ein ehemals im R.....l wohnhaft gewesener sogenannter Bruchschneider sollte einst bei einem Manne eine Bruchoperation verrichtet haben, ohne daß der Patient Schmerzen fühlte. Dafür aber habe ein Fuhrmann, der gerade bei dem Hause vorbeifuhr und seine Pferde unbarmherzig geiselte, die Schmerzen, die ein solcher Schneider verursache, leiden müssen, und habe sich schrecklich in dem Grase herumgewälzt, bis der Wundarzt seine Arbeit geendigt hatte.

Eine Hebamme mußte diese Kunst auch besessen und sie einst an einem Manne, mit dem die Frau vorher gezankt hatte, ausgeübt haben. Dieser Mann habe sich gar jämmerlich geberdet und geächzt, während seine Frau, so eben im Geburtsakte begriffen, und die Hebamme sich über ihn lustig machten. Warum übte sie ihre Kunst nur dieses Mal aus, und sonst nie?

Aber noch etwas gar Hübsches konnte durch sympathetische Mittel erzwengt werden. Man wollte nämlich mit diesen die Frauenzimmer so für sich einnehmen können, daß sie gar nicht mehr ohne Den, der sie so eroberte, leben könnten. Nach Einigen soll es durch einen Trunk erzwengt worden sein, nach Andern anders. So galt folgendes Mittel als probat: Fange vor dem Aufgang der Sonne einen Laubfrosch, wickle diesen in ein Stück Flor, trage ihn, das Gesicht gegen Sonnenaufgang gewendet und rückwärts gehend, zu einem Ameisenhaufen, vergrabe ihn in denselben und ziehe ab, wie Du gekommen bist. Nach drei Monaten gehe vor Sonnenaufgang wieder hin, auf die gleiche Art und dann wirst Du einen kleinen Haken und eine kleine Gabel finden. Nun kannst Du diejenige Person, die Du willst, mit diesem Haken so gewaltig anziehen, daß sie nicht mehr ohne Dich sein kann. Dieß wird geschehen, wenn Du sie mit dem Haken heimlich berührst. Fangt Dir aber diese Liebe an beschwerlich zu werden, so brauchst Du sie nur mit der Gabel zu betupfen, und Beide werden dann des Joches augenblicklich wieder frei.

Es soll aber mit großen Gefahren sein, sich solche Instrumente zu

verschaffen; denn würde nicht gehörig verfahren beim Ein- und Ausgraben des Frosches, so müßte man das Gehör verlieren.

Ein Kapuziner soll einst einem jungen Mädchen einen schönen Apfel gegeben haben. Diese aber gab ihn der Mutter, diese ihrem Schweine, welches ihn sogleich fraß. Nun aber wurde es unruhig, lief aus dem Stalle fort dem Pfarrhaus zu, wo sich der Herr Pater noch aufhielt, und habe nicht mehr von der Stelle weichen wollen, so daß man es sogleich tödten mußte. Wer lacht bei einer so ernstlichen Sache!

Immer gewaltiger offenbart sich der Glaube. Kein Wunder, daß wenn solche Sachen geglaubt werden konnten, man sich auch von Gespenstern umringt wähnte. Gespenstereien aller Art füllten die Lücken in den Köpfen aus, die der Aberglaube über allerhand Teufels-, Hexen- und Zaubergeschichten noch leer gelassen hatte. Die Produkte, die die Phantasie über diesen Gegenstand lieferte, sind eben so mannigfaltig als sonderbar, aber deßwegen bieten sie doch nichts Anziehendes dar.

Die Voraussetzung, daß viele, die eben nicht am Besten aus der Welt gegangen seien und noch vieles in einem Zustande zurückgelassen haben, das sie lieber anders hätten, gebär den Glauben an das Wiederkommen solcher abgeschiedener Geister.

So mußte es wimmeln von Gespenstern aller Art, von feurigen Männern, Hauchern, Wehklagen, verwünschten Kindern, von Hingerichteten und Selbstmördern.

Aus Sümpfen steigen manchmal Gasarten auf, welche leuchten, und mit großer Schnelligkeit, von sanften Lüftchen getrieben, bald da bald dorthin sich bewegen. Diese Dünste mußten nun die Geister von solchen Männern sein, welche in ihrem Leben Marchen versetzt hatten, um ihre Grundstücke auf Kosten Anderer zu vergrößern, und die nun keine Ruhe haben, so lange dieselben nicht an ihren gehörigen Platz zurückgesetzt werden. Um sie selbst wieder recht zu setzen, fehlt es ihnen an Konsistenz, um auf harte Körper wirken zu können; daher suchen sie Leute, die solches nach ihrer Anweisung thäten.

Betet Jemand auf freiem Felde in ihrer Nähe, so kommen sie und sitzen ihm auf den Rücken; flucht er aber, so fliehen sie. Kein Wunder: wenn ein Fluch mit Heftigkeit ausgedrückt wird, so wird die Luft erschüttert, es entsteht eine Strömung, gegen welche sich die Dünste nicht halten können, sondern ihr folgen müssen.

Ein Zimmermann ging einmal in einer dunklen Nacht mit seinem Werkzeugbehälter auf dem Rücken heim, und fühlte seine Bürde so schwer, daß er, zu Hause angelangt, seine Bürde niederwarf und sagte: Du verfluchte Drucke, wie hast Du mich geplagt. Hierauf sei nun

plötzlich und zu seinem großen Erstaunen ein brennender Mann aus derselben heraus- und fortgesprungen. Das war's! –

Kommt aber ein solcher zu nahe und ist er mit Fluchen nicht abzutreiben, so muß man nur sagen: Alle guten Geister loben Gott den Herrn. Dann wird er zu sprechen anfangen. Will er aber die Hände bieten, so soll man ihn ja nicht mit den Händen berühren, sondern ihm einen Stecken, oder so Etwas entgegenhalten. Ein Mädchen, das einst von einer Spinneten heimging, soll die Geistesgegenwart gehabt haben, einem solchen ihre Kunkel zu reichen, und diese habe nun Brandflecken bekommen.

Gespenster anderer Art hatte man eine große Zahl aufgefunden; denn es gab Leute, denen die Gespensterseherei angeboren war und also stets mehr sahen als Andere. Man nannte sie Frohnfastenkinder oder Sonntagskinder. Gewisse Hunde, besonders die mit Überaugen, mit einem schwarzen Rachen und mit Wehklauen versehen, mußten auch gar feine Augen haben, um Gespenster zu sehen. Auch die Pferde sollen oft Etwas gesehen haben, das der Fuhrmann erst später sah.

Auf der Bildgasse mußte lange ein Reuter, auf einem Schimmel sitzend, sein Wesen getrieben haben. An einem andern Orte sah man einen großen schwarzen Hund, mit fleischtellergroßen Augen. Auf B..... sah man lange alle Nächte auf freiem Felde ein Licht flimmern. Im T...l war ein Gespenst im Pferdestalle. Dieses mußte gar ein böses gewesen sein; denn kein Pferd wollte darin sein, ohne daß man ihm einen Geißbock als Gesellschafter gegeben hätte. Im L....i trieb lange ein Jäger sammt einem Hunde sein Unwesen. An einem andern Orte stack ein Gespenst in der Stubenthüre. In einem ehemals im A.....n gestandenen Hause war ein Gespenst, das so arg sein Wesen trieb, daß Niemand mehr darin wohnen wollte. Später wurde es abgebrochen und eine Viertelstunde entfernt wieder aufgebaut. Das Gespenst blieb nun zurück, wie es die Katzen machen, wenn ihr Herr eine andere Wohnung bezieht. In H.....g kam jede Mitternacht ein Hahn sammt seinen Hennen in die Stube und krähte. Ein junger Mann wollte einst seinen Spaß damit treiben, erhielt aber von einer unsichtbaren Hand eine Ohrfeige. In dem Hause eines Leinwandhändlers war einst eine Gesellschaft munterer Jünglinge beisammen. Sie aßen, tranken und scherzten mit den Mädchen des Hauses. Nun schlug es aber zwölf Uhr und die Leinwandpresse fing an zu knarren, als würde sie so eben gebraucht. Einer der Jünglinge, vom Weine erhitzt, rief: Wart du D.....s Kerl mit Pressen, es ist noch nicht Montag. Kaum gesagt, so habe er schon von dem Preßprügel einen Schlag an den Kopf erhalten, daß er zu Boden gestürzt sei;

weiter aber nichts, weder ein blaues Mahl noch eine Beule davon getragen. In einer Mühle, aber nicht hier, sondern in einer andern Gemeinde, sei von Zeit zu Zeit ein Geist gekommen und habe so eifrig gemahlen, daß es doppelt stärker zu gehen schien als gewöhnlich.

In Webkellern wollte man manchmal Geräusch von fliegenden Weberschifflein gehört haben, während die Leute im Bette lagen.

Die sogenannten Wehklagen hielt man für die Geister von Kindesmörderinnen, welche jämmerlich schreien und heulen sollten.

So soll in frühern Zeiten eine solche den W...bach hinunter gefahren sein. Von diesen sagte man, daß wer ihnen in den Weg käme und könnte nicht schnell etwas Anderes zuwerfen, zerrissen würde.

Auch sagte man, wer schaudert nicht über solchen Unsinn? verwünschte Kinder seien manchmal Wehklagen. Also Kinder, unschuldige Wesen sollen boshafter Weise verwünscht werden, d. h. nach den Begriffen, die die Abergläubischen darüber haben, des ewigen Glückes beraubt werden können und deßhalb nach ihrem Tode die Luft mit Jammergeschrei erfüllen. Welch gotteslästerlicher Unsinn! Wie kann man zu Gott beten um eine gute Gabe; wie kann man ihn Vater nennen und glauben, daß Solches geschehen könne?!

Wie schauderte man früher, wenn man bei der Nacht bei einem Hochgerichte vorbeigehen mußte. In solchen Fällen stellte die überspannte Einbildungskraft fast immer ein Schreckbild vor die Augen der Furchtsamen. Eben so groß war der Schrecken vor den Entleibten.

Mit einem Worte, überall sahen sich Furchtsame von Gespenstern umgeben und noch eine große Zahl von Gespenstersagen ließe sich anführen, wäre nicht zu besorgen, irgendwo wehe zu thun und zu kränken, was zu vermeiden ernstlich gesucht wird. Aber Vernünftige und Unterrichtete konnten zu jeder Zeit und überall wandeln, ohne etwas Ungeheures zu treffen. Also genug von Gespenstern, mit denen man Kinder und Große schreckte und sich selbst so oft täuschte. Zum Schlusse nur noch ein Paar andere abergläubische Meinungen. Man wollte nicht bloß Gespenster gesehen haben, sondern man hielt es auch für möglich, Geister zu sehen, wie sie so eben von dem Körper getrennt, sich noch ihren Freunden oder sonst noch gezeigt haben sollten, ehe sie sich in die Geisterwelt begaben.

Manche glauben, Napoleon sei nicht gestorben, sondern halten ihn für den Antichrist, der später die Welt noch ein Mal heimsuchen werde. Ein Anderer glaubte, das Vaterunser sei nicht so kräftig, wenn man am Schlusse desselben sage: «denn Dein ist das Reich, die Kraft etc.», als wenn man sage: denn Dein ist das Reich *und* die Kraft etc. Das Wörtchen *und* mußte ihm also gar wesentlich sein.

Und somit sie diese Sammlung geschlossen, obschon sich ihr noch Manches beifügen ließe. Weder beleidigend noch anmaßend zu werden, war das Bestreben des Referenten, der mit Diesem, wie gesagt, nur «Farben zu einem Prachtgemälde», oder, mit andern Worten: Muster von den Verirrungen der Menschen, wenn ihre intellektuelle Seite nicht gehörig gepflegt und gebildet wird, liefern wollte, und zu zeigen versuchte, wie viel Unkraut es früher gab und noch gibt, der den guten Samen in seiner Entwicklung hinderte, ja fast zu ersticken schien.

Karl Rudolf Hagenbach, Autobiographie

Die folgenden Abschnitte stammen aus der «Auto-Biographie» des Basler Theologen und Mundartdichters K. R. Hagenbach (1801–1874), S. 43–52. Er hat seine Aufzeichnungen 1840 begonnen und 1861/62 fortgesetzt. Obwohl seine Schilderungen eher persönlichen Charakter tragen, vermitteln sie einen gewissen Eindruck von den volkstümlichen Bräuchen und Festen, die am Anfang des letzten Jahrhunderts in Basel lebendig waren. Ein Vergleich mit andern Darstellungen (etwa mit der Schrift *E. F. Knuchels* über die Kleinbasler Ehrenzeichen) zeigt, dass Hagenbach ein guter Beobachter war und sachlich genaue Beschreibungen gab.

Die Autobiographie blieb weitgehend ungedruckt, doch diente sie als Unterlage zur Biographie Hagenbachs, die *R. Stäbelin-Stockmeyer* verfasste (53. Neujahrsblatt, hg. von der Gesellschaft zur Beförderung des Guten und Gemeinnützigen). Einzelne Abschnitte aus dem Manuskript sind jetzt zitiert im Aufsatz von *H. Trümpler*, «K. R. Hagenbach bei J. G. Radloff» (Festschrift für Paul Zinsli, Bern 1971). Die Handschrift der Autobiographie befindet sich im Besitz der Familie Dr. R. Kaufmann-Hagenbach, die sie in grosszügiger Weise für die Benützung und den Abdruck zur Verfügung gestellt hat. Dafür sei der gebührende Dank ausgesprochen.

Punkte im Text bedeuten unleserliche Buchstaben. Zusätze der Herausgeberin stehen in eckigen Klammern. E.D.

In meinen frühesten antediluvianischen Kindererinnerungen (ich meine die vor der Schulzeit) reichen noch zurück d. *Küffertanz*, d. alle 7 Jahre stattfand, an welchen sämmtl. Küffer, phantastisch gekleidet u. geschmückt, mit einem Wagen umherzogen, auf dem ein großes Faß war, an das sie im Takt mit ihren Hämmern schlugen; oben auf dem Faße saß ein dickwanstiger Kerl, d. den Bacchus vorstellte, mit einer entsetzlichen Masse, u. mit ging ein Hanswurst. Vor den Häusern der Küffermeister u. Honoratioren ward Halt gemacht, u. ein Tanz aufgeführt, wobei die Reife (schön bebändert u. mit allerlei Flitter gezirt) ineinandergeschlungen wurden – was dem Auge sehr hübsche häufig abwechselnde Gruppen vorführte. Dann

trat noch ein Bursche vor, d. den Reif zu schwingen verstand. Auf dem innern Rande standen 2 bis 3 Gläser, mit Wein gefüllt, u. die Kunst bestand darin, den Reif so schnell herum zu bringen, daß weder ein Glas herunterfiel noch ein Tropfen daraus verschüttet wurde. – Eine andere öffentliche Aufführung war d. *Bannritt* am Himmelfahrtstage, welcher darin bestand, daß alles was Pferde aufbringen konnte, zusammen einen Ritt um die Felder machte, die innerhalb des Weichbildes der Stadt lagen, wobei d. Gescheidsmeier (so hieß glaub' ich d. Vorsteher) feierlich unter Musik u.s.w. abgeholt wurde. Voraus wurden große Kränze, an Stangen befestigt, getragen, in welchen die ersten reifen Kirschen prangten, falls solche um diese Zeit zu haben waren; sonst hatte man welche v. Wachs. – Noch andere Volksspiele, wie das Laufen der Müller um die Eier [hier unleserl. Ergänzg. über der Zeile] kenne ich nur aus (Erzählungen) [dieses Wort gestrichen; darüber:] der Tradition; ich habe sie nicht mehr erlebt, u. auch die oben genannten schweben mir nur noch wie Träume vor. Dagegen kehrte alljährl. wieder die *Messe* mit ihrer S....., ihren Leiermännern, ihren Springern, Seiltänzern, Taschenspielern, Bärenführern u. ihren wandernden Puppenspielen mit dem Policinell; auf die alle zusammen ich mich gewöhnlich weit mehr freute als auf den Messkram, der bei uns sehr sparsam ausfiel, während unsre blasirte Jugend jetzt nur noch das Gelüsten nach immer kostbarern u. mannigfaltigern Geschenken, aber nicht mehr die reine Freude eines poetischen Genusses kennt, für welche die Polizeimänner unserer Zeit freil. keinen Sinn haben mußten, die solche unschuldigen Dinge als «Vagabundenwesen» abschafften. – U. ebenso kehrte alljährl. wieder die *Fastnacht*. Man halte es nicht unter meiner theol. Würde auch v. ihr eine nähere Beschreibung zu geben, wenn sie gleich nicht ausfällt, wie Göthes Beschreibung des römischen Carnevals; denn wer weiß? ob bis zu der Zeit, wo man diese Zeilen lesen wird, nicht entweder d. puritanische Trübsinn od. der (rationalistische) [gestrichen] aufklärende Flachsinn (die sich hierin als Extreme die Hand reichen) noch den letzten Rest dieser alterthümlichen Sitte werden abgeschafft haben? Die Basler Fastnacht, die merkwürdiger Weise erst dann eintritt, wenn der Carnival anderswärts vorüber ist (d.h. nach Sonnt. Invocavit) reicht mit einigen ihrer Elemente in das tiefe Alterthum zurück. Besonders soll dieß gelten von den sogenannten 3 Ehrenthieren der kleinen Stadt, dem Leu, dem Greifen u. dem wilden Mann, welche die drei Wappenbilder der dortigen Gesellschaften (zur Räbleuten, zum Greifen u. zur Hären) bilden, u. von denen alljährl. eine Incarnation in *der*

Weise stattfand, daß in jedes derselben d.h. in das sie darstellende Maskenkleid ein Mann kroch, der d. Leu, d. Greif, d. wilden Mann agirte. Die ganze Sache hatte einen ordentl. dramatischen Verlauf. Schon geraume Zeit vor Fastnachten lief jede Woche *ein* solches Thier, von einem hanswurstähnlichen Führer, dem sogenannten Ueli begleitet, in der *kleinen* Stadt umher u. tanzte vor den Häusern der Vorgesetzten seiner Gesellschaft u. auf dem Gesellschaftshause selbst um den Tisch der versammelten Gäste. D. Leu pflegte mit dem Ueli einen Wettkampf zu bestehen, der damit endete, daß das grimme Thier seinen Führer in den Brunnen warf, was einmal Einem den Tod soll zugezogen haben; auch erstickte einmal ein Löwe in seiner kupfernen Maske. – D. wilde Mann kam an seinem Ehrentage auf einem Kahn den Rhein herunter; es sollte damit die Ankunft der ersten Colonisten versinnbildet sein, welche jene Fischerstätten gründeten, aus denen das kleine Basel ursprüngl. bestand. Jedes der Thiere durfte nur bis auf die Mitte der Rheinbrücke seinen Gang fortsetzen (bis zu dem so genannten Käppelijoch) u. mußte dann wieder umkehren. Dieß noch ein Rest der alten Eifersucht zwischen der kleinen u. großen Stadt, der sich von großbaslerischer Seite aus auch in dem Lällenkönig ausdrückte, der an dem nun abgetragenen Rheinthor allen aus der kleinen Stadt Herankommenden die Zunge entgegen regte. Erst an den eigentl. Fastnachtstagen selbst durfte dann d. vereinte Chorus der Ehrenthiere unter dem Vortragen der Fahnen u. unter Trommelschlag (der einen besonders charakteristischen Marsch ausdrückte) in das große Basel hinüberziehen, während umgekehrt auch die Züge der Großbasler das kleine Basel besuchten. [In margine:] (*Später Zusatz.* Seit ich dieses geschrieben, sind die Ehrenthiere bei den Klein Baslern wieder zu Ehren gezogen worden. Haben sie doch selbst bei dem Universitätsjubiläum 1860 paradiert. Hingegen in's große Basel kommen sie nicht mehr wie früher; wie denn überhaupt die s.g. «Umzüge» der Quartiere längst abgestellt, um einem wüsten Wesen Platz zu machen, gegen das mit Recht geeifert wird.)

Auch die Großbasler hatten ihre Umzüge, Quartierweise; St.Alban die drei Eidgenossen, wozu das Ehrenquartier den Wilhelm Tell lieferte mit seinem Knaben. Auf öffent. Plätzen u. an Kreuzstraßen wurde Halt gemacht u. d. Apfel abgeschossen, auf 2–3 Schritte weit! Das Steinenquartier hatte auch einen Vogel Greif, aber einen bedeutend schlechteren als die Kleinbasler, das Spalenquartier nur eine Schwarze Krähe (Kraÿ) Kraÿen-Joggi mit 3 Eidgenossen. Die Krähe hatte das Vorrecht, von den Bäckerläden die Semmeln od. Fasten-

wähen wegzustipizen. – Das S. Johannquartier endl. hatte die s. g. St. Johannserjungfer (Magd) in Begleitung von 2 Eidgenossen. In früheren Zeiten reihten sich diesen Quartierumzügen Kinderzüge mit Musik an. Zu meiner Zeit war schon manches von dem Genannten nur noch fragmentarisch vorhanden. Die Revolution hatte das Alte verdrängt u. dagegen einen französisch-italiänischen Carneval eingeschwärzt, der sich als etwas Unnationales nicht lange halten konnte u. bald in Pöbelhaftigkeit ausartete. Es fingen nämll. nun auch Privaten an, sich zu maskiren u. in den verschiedenartigsten Costümen auf öffentl. Straße sich sehen zu lassen [Rest des Satzes in margine:] u. Abends Maskenbälle zu halten, das Verderblichste von allem. Selbst die höheren Stände machten erst mit; bisweilen kamen schöne Züge zu Stande (so im J. 1812 ein Aelplerzug, später noch 1820 [Zahl in margine] ein Ritterzug u. s. w.); aber zuletzt artete die ganze Sache aus u. wurde daher auch bisweilen verboten. Ob die Fastnacht werde erlaubt od. verboten werden? war nicht nur für Kinder, sondern auch für Erwachsene jedes Jahr eine wichtige Staatsfrage, u. besonders gab dieß u. giebt bis auf den heutigen Tag den Kanzelrednern Stoff zu Straf- u. Warnungspredigten. Nicht blos sogenannte Pietisten, auch Moralisten (wie seiner Zeit der antipietistische Fäsch, in St. Theodor) eiferten gewaltig gegen den heidnischen Unfug. Besonders hatte es Fäsch mit den Kleinbasler-Ehrenthierern zu thun. Ich hörte ihn selbst einmal über den Text predigen: Ziehet an den neuen Menschen etc., woraus er bewies, daß man folgl. kein Thier anziehen soll, «dieweil auch d. Mensch nach Gottes u. nicht nach eines Thieres Ebenbild geschaffen sei». [In margine:] (Später Zusatz. Ih m war natürl. die Darwinsche Lehre u. d. Ursprung des Menschen aus dem Affen noch unbekannt.) Ich muß nun offen gestehen, daß mich solche Polemik immer geärgert hat, weil sie auf einer platten, prosaischen, den tiefern plastischen Trieb der menschlichen Natur verkennenden, Lebensansicht ruht. Ich will damit nicht die wüsten Auswüchse in Schutz nehmen, die sich auch hier angesetzt haben; ja ich finde es selbst in der Ordnung, daß christl. Obrigkeit u. Lehrer dem Unfuge nach Kräften steuern; aber ich meine nur, man suche das Übel am unrichten Orte. Das Nachahmende, Darstellende, wenn es rein *objectiv* bleibt u. nicht selbst wieder nur Maske wird einer wüsten Gesinnung die sich dahinter verbergen will – hat gewiß nichts, was den Menschen gemein macht; es erweitert vielmehr das menschl. Bewußtsein u. erheitert das Leben auf eine unschuldige Weise. Aber leider! haben die wenigsten Menschen gerade *dafür* Sinn, u. die meisten, die sich solche Vergnügen wünschen, wünschen sie auch nicht

mit dem *kindl.* Sinn, der nur ein *beiteres Spiel* auf *reinem Grunde* verlangt, sondern sie fischen gern im Trüben u. so mag man für solche mit Recht die Schleußen herunterlassen. So viel darf ich versichern, daß ich bei den Faschingsfreuden (wie bei den Theatergeschichten) nur an das *Spiel* dachte in seiner reinen Gegenständlichkeit, ohne alle Beziehung auf anderweitiges Dichten u. Trachten, u. darum kann ich auch jetzt noch, wo ich dergl. nicht mehr begehre, mir die Freude, die ich am Darstellenden hatte, nicht zur Sünde rechnen. Ebendarum aber auch schäme ich mich nicht, länger bei diesen Gegenständen zu verweilen, weil sie wirkll. einen tiefen, lebhaften Eindruck auf mich gemacht haben. [In margine:] (Noch jetzt kann ich bei'm Anblick von Aufzügen u.s.w., worüber Andere laut auflachen – Freudenthränen vergießen. So neul. bei'm Anblick des Kinderzuges.) Was nun aber meinen Antheil daran betrifft, so machte mir schon das Zuschauen selbst Freude, obwohl (in den frühen Jahren) ein geheimes Grauen beim Anblick der gigantischen Thiere od. der starren Masken mich befiel. Wodurch aber jeder Knabe aktiven Anteil an der Fastnacht nimmt, ist das Trommeln. Es ist vielleicht keine Stadt in der Welt, in der so viele Trommeln gefunden u. auch so viele Trommler, wie hier. Jeder Knabe fast, wenigstens jedes Haus, wo Knaben sind, besitzt eine Trommel. Mehrere Wochen schon vor Fastnachten übt man sich in den Höfen, auf den Estrichen, in den Hausfluren, oft in der Stube sogar oder bei guter Witterung geht's vor Thor, einzeln u. zugweise. Ist aber endl. d. Fastnacht Montag angebrochen, dann bricht das wilde Heer der Trommler los, von 4 Uhr des Morgens an (zu meiner Zeit wars erst von 6 Uhr an erlaubt) mit dem sogenannten Morgenstreiche, der durch alle Straßen wirbelt, dröhnend unter den Schwibbögen durch u. allmählig sich verlierend am Ende der Straße, bis wieder e. neuer Zug *crescendo* einherwogt. Die darein kreischenden Querpfeifen waren zu meiner Zeit noch nicht übl., auch noch nicht die häßl. Vermummungen; es gieng alles weit ordentlicher zu. Nachdem d. Morgenstreich vorüber war, u. die Knaben sich am Frühstück erwärmt hatten, pflegte man sich, meist quartierweise, auf einem öffentl. Platze zu versammeln, dann die Fahne abzuholen u. so in militärischer Ordnung u. wohl organisirten Zügen (*Sapeurs* voraus, Officiere vor den einzelnen Gliedern) die Runde durch die Stadt zu machen. Diesen Zügen habe ich mich auch bisweilen schüchtern angeschlossen, aber weder im Trommeln, noch im Militärischen überhaupt excellirt. [In margine:] (So wenig militärischer Sinn einwohnte, so habe ich doch stets gerne Militär aufziehen sehen, was aber mit meinem dramatischen Sinn für Processionen zusammenhing. –

Förmliche Manöver mit strategischem Sinn zu verfolgen, dazu fehlte mir alles Geschick – während eine bloße Revue mir imponierte.) – Mehr nahm mich allerdings das Mimische in Anspruch, u. so stellte ich denn gerne bei dieser Gelegenheit irgend etwas vor. Meine Eltern hatten mir als ich noch sehr klein war einen *Pierrot* machen lassen; darin benahm ich mich sehr schlecht. Das ist eine Maske für wilde Buben, die lustig umherspringen, rechts u. links mit der Peitsche Schläge austheilen, auch wohl an den Häusern anläuten u. den zu erwartenden Prügeln entlaufen. Das alles war nicht nach meinem Gusto. Bruder Jakob nahm sich darin schon besser aus, weshalb auch d. *Pierrot* auf ihn übergieng. Konnte ich aber einen Altfranken darstellen, d. gravitatisch eine Prise Tabak nimmt, einen Schulmeister, einen *Doctor* od. einen *Musicanten* od. ein herumziehendes Genie, so machte mir dieß Spaß. So veranstaltete einst d. jüngere Tollmann mit seinen «Scholaren» einen Fastnachtszug von lauter altmodisch frisirten Musikern. D. Kleinste mußte den Zug eröffnen, ihm folgte ein etwas Größerer, u. so gieng es 1 u. 1 in aufsteigender Linie wie eine Orgelpfeife, bis zum Größten. Wir hatten die bekannte Kindersymphonie von Haydn einstudirt. Die Knaben spielten das Quartet (ich hatte die Primviolin) u. die Erwachsenen übernahmen die Kinderinstrumente. Wir führten das Ding in mehreren Häusern auf.

Aus: Schul- und Hausfreund

von Ignaz Thomas Scherr

Ignaz Thomas Scherr wird 1801 zu Hohenrechberg in Württemberg als Sohn eines Lehrers geboren. Aus Neigung widmet er sich ebenfalls dem Lehrerberuf; sein besonderes Interesse gilt der Taubstummensbildung. Schon mit 24 Jahren genießt er einen derart guten Ruf, dass ihm die Stadt Zürich das Blindeninstitut zur Leitung übergibt, dem er bald eine Taubstummensanstalt anfügt. Neben seiner praktischen Lehrtätigkeit widmet er sich allgemeinen pädagogischen Fragen, im besonderen der Volksschulreform. Nachdem er in Zürich zum reformierten Glauben übergetreten ist, stehen ihm höhere staatliche Ämter offen. Er wird Erziehungsrat, 1832 Seminardirektor in Küsnacht. Fast unumschränkt und allein leitet und reformiert er das ihm unterstellte Volksschulwesen, bis er 1839 fristlos entlassen wird, da seine Anschauungen für die neu zur Regierung gelangte Konservative Partei zu radikal sind.

Nach einigen Jahren als Leiter eines Erziehungsheimes zieht er sich 1843 auf sein Landgut im Thurgau zurück, wo er zum Präsidenten des Erziehungsrates berufen wird, was ihm ermöglicht, grossen Einfluss auf das Erziehungswesen auszuüben. Bis zu seinem Tode 1870 arbeitet er an der Verwirklichung seiner pädagogischen Ideen mit Erfolg weiter.

Scherr ist neben dem Schuldienst auch schriftstellerisch tätig und gibt eine bedeutende Zahl pädagogischer Schriften heraus; bekannt sind seine Schulbücher. Der folgende Abschnitt stammt aus dem «Schul- und Hausfreund», Frauenfeld 1860, S. 226–228. Auch Scherr kann sich wie J. J. Meyer einem grossen Problem des 19. Jahrhunderts, der Industrialisierung, nicht entziehen und greift es hier selbst in einem Schulbuch für die Oberstufe auf. A.S.

Quellen: HBLS, ADB.

Der Fabrikant und die Fabrikarbeiter

Es ist nicht selten, daß man unter den ärmern Volksklassen über das Aufkommen der Fabriken und Maschinen klagen hört, und dann die gute alte Zeit zurückgewünscht wird, wo die Handarbeiten noch vorherrschend waren; indessen beruhen diese Klagen zunächst auf Unkenntniß der Verhältnisse und Bedürfnisse, oft auch auf Ungenügsamkeit. Es ist geradezu unmöglich, daß man wiederum zur alten Art der Handarbeit zurückkehre, und gesetzt, man würde dies durch Gewalt in einem Lande durchsetzen, so hätte es keine andere Folge, als daß Handel und Industrie in diesem Lande zu Grunde gingen und daß Tausende von Arbeitern in die größte Noth geriethen. Zudem ist es auch ganz unrichtig, wenn man behauptet, seit Einführung des Fabrikations- und Maschinenwesens fänden weniger Leute ihr Brot bei diesen Arbeiten. Es ist im Gegentheil eine erwiesene Thatsache, daß die Anzahl der beschäftigten Arbeiter unendlich viel größer geworden ist; auch der Lohn und Verdienst der Einzelnen hat sich bei den meisten Beschäftigungsarten nicht vermindert, und nur über diejenigen Arbeiter ist größere Noth gekommen, die eigensinnig oder ungeschickt an einer Arbeitsart kleben, welche in der jetzigen Zeit keine rechte Geltung mehr hat. Die Schweizer waren früher manchen Völkern im Fabrikationswesen voran; das Streben muß also immer auf ein Fortschreiten, nie aber auf ein Rückschreiten gerichtet sein, so daß die Schweizer voran bleiben, und dann wird sich auch ihre Fabrikation in gutem Gange erhalten.

Wer ein Fabrikant, ein Fabrikherr werden will, der muß fast alle jene Kenntnisse und Fertigkeiten sich erwerben, welche vorhin für den Kaufmann bezeichnet worden sind; was er aber noch ganz besonders lernen muß, das ist Kenntniß und Einsicht in die Mechanik, damit er den Bau und den Gang der Maschinen genau begreifen lerne. So in andern Richtungen auch die Chemie, damit er die Bestandtheile der Stoffe richtig zu unterscheiden oder auch neue Stoffe zu bilden wisse. Und zu allen Kenntnissen und Fertigkeiten muß beim Fabrikanten eine unermüdliche Thätigkeit vorwalten. Er muß selbst überall nach-

sehen, leiten, helfen, antreiben und strenge Ordnung halten, sowohl unter dem Fabrikpersonal, als auch in den Werkzeugen und Maschinen und in den Fabrikstoffen überhaupt. Demnach sind für einen guten Fabrikanten Eigenschaften erforderlich, welche gar nicht so häufig unter den Menschen angetroffen werden, und die Erfahrung lehrt, daß diejenigen, welche jene Eigenschaften nicht besitzen, bei Fabrikunternehmungen in kurzer Zeit Hab und Gut verlieren. Ein guter und tüchtiger Fabrikherr verdient keineswegs Neid und Haß, sondern im Gegentheil Achtung und dankbare Anerkennung. Es ist oft ein einzelner Mann, der den Einwohnern fast ganzer Ortschaften ein ordentliches Auskommen verschafft. Es ist wahre Thorheit, darüber zu murren, wenn man sieht, daß der Fabrikherr reicher wird. Denn nur dann, wenn er Mittel und Kräfte besitzt, sein Geschäft recht zu betreiben und zu erweitern, ist er auch im Stande, viele Arbeiter zu halten und ihnen einen angemessenen Lohn zu zahlen. Zudem darf man nicht vergessen, daß der Fabrikherr bei seinen Unternehmungen auch großen Gefahren ausgesetzt ist. Mancher hat schon in kurzer Zeit nicht nur das verloren, was er durch die Fabrikation erworben hatte, sondern sein eigenes Vermögen noch dazu. Wer dient der Menschheit besser: derjenige, der sein Kapital auf Zinsen leiht und sorgenlos und unthätig von diesen lebt, oder derjenige, der sein Vermögen in Fabrikationsunternehmungen steckt und dadurch vielen seiner Mitmenschen Arbeit und Brot verschafft? Allerdings wechselt der Fabrikverdienst und es gibt mitunter Zeiten, in welchen die Fabrikarbeiter mit Noth und Armut zu kämpfen haben. Aber auch die guten Zeiten sind nicht selten, und in diesen finden die Fabrikarbeiter nicht nur ihr Auskommen, sondern noch mehr, so daß sie sich ohne Entbehrung ein ziemliches Ersparniß auf die Zeit der Noth zurücklegen könnten; diese Vorsicht aber, so hört man wenigstens oft klagen, werde von gar vielen Fabrikarbeitern nicht beachtet. Wenn diese viel verdienen, so verbrauchen sie viel; sie werden leichtsinnig und hoffärtig, sie kleiden sich vornehm und kostbar, sie jagen allen Vergnügungen nach; sie werden heikel und lecker in der Auswahl von Speis und Trank; kurz, sie treiben es, als ob sie vornehme und reiche Leute wären. Sind solche Fabrikarbeiter dann nicht selbst schuld, wenn sie bei eintretender schlechter Zeit alsbald in Noth und Jammer gerathen? Übrigens muß man es vielen schweizerischen Fabrikarbeitern zum Lobe nachsagen, daß sie verständiger und vorsichtiger sind. Diese suchen sich etwa in guten Zeiten ein kleines Hauswesen zu gründen und ein Stück Land anzukaufen, wo sie nebenbei Kartoffeln und Gemüse bauen, auch etwa eine Kuh halten können, so daß sie

schon nicht mehr gänzlich vom Fabrikverdienst abhängig sind. Viele benutzen auch die Ersparnißkassen und legen sich auf die Zeit der Noth ein kleines Kapital zurück. Gewiß, die meisten schweizerischen Fabrikarbeiter sind nicht zu vergleichen mit jenen Fabrikarbeitern in England, von deren trauriger Lage man oft so schreckliche Schilderungen vernimmt. Das Verhältniß zwischen Fabrikherren und Fabrikarbeitern ist in der Schweiz mit Freundlichkeit verbunden. Der Fabrikherr ist selten ein stolzer und harter Mann, der seine Arbeiter nur als Sklaven und Werkzeuge betrachtet, sondern er erkennt in denselben seine Vaterlandsgenossen und selbst freie Mitbürger. Der Arbeiter, zumal der tüchtige und fleißige, ist in keiner persönlichen Abhängigkeit von dem Fabrikherrn, denn es fällt ihm nicht schwer, anderwärts wieder Anstellung zu erhalten.

Möge Gott die schweizerischen Fabrikherren vor Geiz, Härte und Rücksichtslosigkeit bewahren und ihren Unternehmungen Gedeihen schenken! Möge er den Fabrikarbeitern den Sinn für Treue, Fleiß, Sparsamkeit, gute Sitten und Frömmigkeit geben! Alsdann kann das Fabrikwesen ein Segen des Volkes sein und bleiben.

Aus: Land, Volk und Staat der Schweizerischen Eidgenossenschaft

von Johann Jakob Meyer

Johann Jakob Meyer kommt 1799 in Horgen am Zürichsee zur Welt, wo er seine frühere Kindheit verbringt. In dieser ländlichen Umgebung wird bei ihm bereits in jungen Jahren das Interesse an der Natur geweckt. In seinem 10. Altersjahr zieht die Familie nach Zürich, was ihm ermöglicht, das Gymnasium zu besuchen. Seine Studien absolviert er in Jena und Paris. Bezeichnend für seine vielseitige Begabung ist, dass er zuerst Theologie, dann Philosophie studiert, sich 1827 in Basel für Philosophie habilitiert. Seine später in grösserer Zahl verfassten Schriften sind einem völlig andern Gebiet, dem der Naturwissenschaften mit besonderer Berücksichtigung der Verhältnisse in der Schweiz, gewidmet.

Meyer hat ein wenig anpassungsfähiges Wesen, was ihn immer wieder in Konflikt mit seiner Umgebung bringt. So nimmt er nach einem Zerwürfnis in Basel 1830 die Stelle eines Professors an der Kantonsschule Chur an, sieht sich auch dort, nach achtzehnjährigem erfolgreichem Schuldienst, gezwungen, die Stelle zu verlassen, da er sich politisch mit der Regierung überworfen hat. Zurzach übergibt ihm darauf eine Lehrstelle an der Bezirksschule, wo er bis zu seinem Tode 1865 unterrichtet.

Die vorliegenden Auszüge sind dem Band «Land, Volk und Staat der Schweizerischen Eidgenossenschaft», erschienen 1861 in Zürich, S. 278–287 und S. 337–339, entnommen. Seine aggressive, sozialkritische Haltung, dazu sein Verständnis für die Interessen des breiten Volkes geben ihm die Möglichkeit einer anschaulichen Schilderung der Zustände in der Schweiz zu seiner Zeit. A.S.

Quellen: HBLS; ADB; Andreas Staehelin, Geschichte der Universität Basel 1818–1835 (Basel 1959), 75, 184f.

Schweizerische Volksfeste

Der Freistaat begünstigt die freieren Bewegungen des Volkes, weil sie für ihn sind, was für den Körper der ernährende und erneuernde Kreislauf des Blutes. Nationale *Volksfeste*, welche vaterländisches Wesen zu heben und das nationale Bewußtsein bis in die untersten Schichten der Bevölkerung zu wecken und zu erfrischen geeignet sind, waren daher von jeher gewissermaßen ein Vorrecht freier Staaten. Die Schweiz zählt solcher Feste viele, welche rechte Licht- und Glanzpunkte im Leben ihres Volkes sind. Eines derselben ist ein althergebrachtes Landwirthschaftsfest von eigenthümlichem Charakter, an welches sich in neuerer Zeit ähnliche angereiht haben, andere werden durch den Gedanken an das gemeinsame Vaterland vergeistigt und gehoben und rufen dem Volke zu: bleibe, wie der Adler den Alpen, der Heimat treu. Sie sind theils geschichtliche Erinnerungsfeste und werden nur nach langen Zeiträumen gefeiert, theils kehren sie öfter und regelmäßig wieder und dienen entweder, wie die Spiele des alten Griechenlands, zur Verherrlichung der Kraft und Gewandtheit der Jugend und des Mannesalters, oder belohnen die Kunstfertigkeit in der Handhabung der nationalen Feuerwaffe, oder zeigen, was für Kräfte die Schweiz im Kunst- und Volksgesang besitzt, oder stellen endlich im Waffenspiel des Knaben die Vertheidigung des Vaterlandes als Neigung und Pflicht jedes Schweizers vor Augen.

Die *Winzerfeste* von Vivis sind berühmt und von jeher stark besucht gewesen. Schon die Römer pflanzten im Ryfgebiete (la Vaux) Wein, später hatten die lustigen Mönche von Hautcreton hier Weinberge angelegt, veranstalteten ihren Winzern von Zeit zu Zeit kleine Feste, wobei Umzüge mit Kränzen und Winzergeräthe gehalten und Lieder im Patois gesungen wurden. Als die Winzer sich dann in eine Zunft (Abbaye des Vignerons) zusammenthaten, feierten sie in guten Weinjahren das Fest mit größerem Luxus und verliehen ihm eine mythologische Maske, so daß dasselbe schon am Ende des vorigen Jahrhunderts sich eines großen Rufes erfreute. In unserem Jahrhundert wurde es 1819, 1833, und, unter einem Zuflusse von 50000 Fremden, 1851 gefeiert. Alle Zweige des Landbaues in prachtvollen Festgruppen darzustellen und dadurch die Segnungen zu verherrlichen, welche der Ackerbau und die verwandten agrikolen Zweige dem Lande und Volke bringen, ist der Zweck des Festes. Gewöhnlich werden die vier Jahreszeiten mit allen ihren Arbeiten und Freuden in vier großen Gruppen, an ihrer Spitze Flora, Ceres, Bachus, dargestellt, welche in feierlichen Umzügen und in reichem Wechsel von Tänzen und Gesän-

gen sich durch die Stadt bewegen und damit auf dem Marktplatze symbolische Darstellungen verbinden. Des Festes Kern – eine treffliche, nachahmenswerthe Idee – ist die ehrenvolle Krönung und Beschenkung solcher Winzer, welche während einer Reihe von Jahren in fleißiger, einsichtiger Kultur des Weinstockes und in gutem Haushalte sich ausgezeichnet haben. – Ähnliche landwirthschaftliche Feste werden abwechselnd in verschiedenen Städten gefeiert. Bei demjenigen in *Bern* am 3. Oktober 1857 machte nach Eröffnung der landwirthschaftlichen Ausstellung einen Hauptakt aus der Festzug mit seinen landwirthschaftlichen Schaustücken, volksthümlichen Kostüms und ebenso prächtigen als reizenden Allegorieen des Gartenbaus, des Hanf- und Flachsbaues, der vier Jahreszeiten, des Wiesen- und Weinbaus, der Obstbaumzucht und der Alpenwirthschaft. Der ganze Festzug bildete ein originelles Ganze, welches in allen seinen individuellen Erscheinungen und Attributen den Charakter von Land und Volk trug.

Andere Feste sind in ihrer naturwüchsigen Frische dem Schweizer ausschließend eigenthümlich, es sind die *Schwingfeste*, welche von den Sennen im Berner-Oberlande, Entlibuch, Emmenthal und in Obwalden am liebsten auf freier, grüner Alp gehalten werden. Das Schwingen wird von ihnen förmlich als Kunst betrieben und hat seine eigenen Gesetze und Regeln. Falsche Wendungen und unredliche Rücke sind streng verpönt. Berühmte Schwingfeste wurden früher (1805 und 1808) in Gegenwart einer großen Menschenmenge zu Unspunnen auf dem Bödeli gehalten, die Obwaldner feiern ihren «Schwinget» gewöhnlich auf der zu Lungern gehörigen Breitenfeldalp, oder mit den Bernern auf der Alp Kaiserstatt, die Entlibucher beim Dorfe Flühli u. s. w. Wird ein Schwingfest gehalten, so strömen unter Gesang und Jodeln sonntäglich geputzte Männer, Jünglinge und Mädchen auf dem Festplatze zusammen und bilden um einen freien, ebenen Rasenplatz einen dichtgedrängten Ring, heiter und gespannt auf den Augenblick wartend, wo die Schwingerpaare, nach einander von den Kampfrichtern gerufen, die Proben ihrer originellen Kunst und gewaltigen Kraft ablegen werden. Je zwei kräftige, einander ebenbürtige junge Männer, bis auf die Schwingerhosen und das Hemd entkleidet, treten in den Kreis, reichen sich die Hand und versprechen sich ehrlichen Kampf und ehrliche Freundschaft, wie er auch ausfalle. Jeder ergreift mit der einen Hand den Schwinggürtel, mit der anderen das eine Bein der Schwingerhose des Gegners, dann treten die Kämpfer mit gespreizten Beinen so weit aus einander, daß sie, Schulter gegen Schulter gestemmt, ganz schief gegen einander liegen. Eine Weile

lang sondirt durch Wiegen und Rücken Einer die Stellung des Andern und sucht seine Kraft zu messen und während das Drängen und Rücken kürzer, markiger wird, werden Scheinbewegungen versucht, ein gewohnter Druck probirt. Aber der Gegner ist auf der Hut, jeder Schwung hat seinen sichernden Gegenschwung, jeder Ruck seine Parade. Wie mit eisernen Klammern an einander gefesselt, stehen die Männer da; bei scheinbar geringer Bewegung schwellen die Adern fast bis zum Zerspringen, Schweiß liegt in allen Poren, schweres Athmen zeugt von der ungeheuren Kraftentwicklung. Plötzlich, wie der Blitz, faßt der Eine den Andern an den Oberschenkeln, reißt ihn gegen sich, hebt ihn gradaus hoch in die Luft und wirft ihn der Länge nach auf den Rücken, daß es dröhnt. Er ist Sieger, wenn nach dem Ausspruche der Kampfrichter alles regelrecht gegangen ist, ihn ehrt Gejauchze und Händedruck, schallendes Gelächter überschüttet dagegen den Besiegten. Haben alle Paare ihre Gänge gemacht, so folgt dem Schwingen oft noch das Steinstoßen und nach diesem wird der Tag zum allgemeinen Landesfeste. – Jeder Schwinget zeigt deutlich, was für eiserne Arme die Schweiz noch zu Schutz und Trutz besitzt. Wenn in der Schlacht von Murten die Entlebucher und Berner-Oberländer die eidgenössischen «Büchsen» mit gewaltigen Armen über den Graben vor der Front der Burgunder hoben, so vermöchten in ähnlichen Fällen ihre Söhne auch heute noch das Gleiche.

Verwandt mit den Schwingfesten sind die schweizerischen *Turnfeste*, erhalten aber vor jenen dadurch eine höhere Bedeutung, daß Jünglinge aus den entferntesten Gauen der Eidgenossenschaft sich unter dem gemeinsamen Banner mit dem weißen Kreuze im rothen Felde versammeln und im Bewußtsein, Söhne *eines* Vaterlandes zu sein, den Bund der Jugendfreundschaft schließen oder erneuern. Jahrelange Übungen gehen der Theilnahme an diesen Wettkämpfen voran, Übungen, welche vor Weichlichkeit und abgestumpfter Willenskraft bewahren, dagegen zu einem vollkräftigen Körper lebensfrohe Heiterkeit, Frische der Denkkraft und Thatenlust gesellen. Der Wettkampf, an welchem nur die ausgezeichnetsten Turner Theil nehmen, findet am zweiten Festtage statt und dauert, mit kurzer Unterbrechung, von Morgens 7 Uhr bis Abends 4 Uhr in allen verschiedenen Übungen der Turnkunst, in deren Kreis in neuester Zeit auch das nationale Schwingen gezogen worden ist, und wird von Kampfrichtern, älteren geübten Turnern, aufmerksam überwacht, welche am Schlusse der Übungen ihre Beobachtungen austauschen und die Reihenfolge bestimmen, nach welcher den geübtesten Turnern die Preise zuerkannt werden. Die 5 bis 6 ersten Turner werden als Sieger bekränzt und können sich

aus den von schöner Hand gefertigten Festgaben auswählen, was ihnen gefällt, von den übrigen Turnern werden so viele öffentlich genannt, als Festgaben noch vorhanden sind. Hierauf kehrt der Festzug, die eidgenössische den Vereinsfahnen, die bekränzten Turner den übrigen voran, unter Musik und Gesang vom Turnplatz zum Festmahl, wo unter munterem Gespräch, unter Singen und Toastiren der Abend verbracht wird. Diese Turnfeste sind Volksfeste, indem jedesmal zahlreiche Zuschauer jedes Standes, Alters und Geschlechtes lebhaften Antheil an diesen Wettkämpfen nehmen, sich erfreuend an der Gewandtheit und Ausdauer, die sich da offenbart, und stolz auf dieses vollkräftige jugendliche Leben, das sich jetzt zwar noch selber genügt, bald aber auf die eine oder andere Weise dem Vaterlande zu dienen berufen ist.

An die Turnfeste schließen sich die *Kadettenfeste* an, indem die schweizerische Jugend der mittleren und höheren Schulen in den meisten Kantonen nicht bloß im Turnen, sondern auch im Waffenhandwerke, zu dem sie einen angeborenen Trieb zeigt, geübt wird. Die Schulfeste, welche jährlich gefeiert werden, bestehen daher an vielen Orten aus einem Turn- und einem Kadettentag (einem kleinen Feldmanöver). Häufig werden zu einem solchen Feldmanöver auch die Kadetten benachbarter Schulen eingeladen, wodurch die Freude der Jugend und die Bedeutung des Festes erhöht wird. Das erste bewaffnete Knabenkorps, dem wir in der Geschichte begegnen, begleitete, 400 Mann stark, den Schultheißen Niklaus von Scharnachthal und die Räthe von Bern bis Bümplitz, als diese nach der Eroberung der Waadt im Jahre 1475 die von Luzern zu sich luden, und Thränen der Freude flossen von den rauen Wangen der befreundeten Krieger, als die zierlich bewaffneten Knaben ihnen in kindlichen Reimen ihren Willkomm zuriefen. Seit etwa 80 Jahren wurden die Kadettenkorps allgemeiner und wurzelten namentlich im Kanton Aargau, wo außer der Kantonsschule jede Bezirksschule ein wohlgeübtes Korps besitzt, am tiefsten ein. In neuester Zeit wetteifert Zürich mit Aargau. Dieß rief größere Kadettenfeste ins Leben. So hielten, um einige derselben zu erwähnen, die Kadettenkorps des Kantons Bern seit 1824 sehr fleißig gemeinsame Übungen, im Jahre 1846 feierten die Kadetten der verschiedenen Schulen des Kantons Aargau, 1000 Mann stark, einen gemeinsamen Waffentag zu Lenzburg, der bei Jung und Alt noch in gutem Andenken ist, und im Jahr 1851 kamen zu Baden aus dem Aargau, von Zürich und Winterthur 1560 junge Milizen mit 7 Geschützen zusammen und kämpften lebhaft um die Stellungen zwischen Wettlingen und Baden; hartnäckig wurde die Brücke beim alten Kloster ver-

theidigt und endlich genommen. Das glänzendste Fest aber, das mehr als jedes frühere viele tausend Zuschauer von nah und fern herbeilockte, wurde 1856 bei Zürich gehalten. Aus den Kantonen Zürich, Aargau, St.Gallen, Schaffhausen, Graubünden, Außerrhoden, Luzern, Thurgau, Glaris und Tessin hatten sich 3161 junge Krieger (Infanteristen, Jäger und Artilleristen), alle einfach und passend uniformirt, mit Musikkorps, 124 Trommeln, 18 Kanonen und zahlreichen Fahnen in dem festlich geschmückten Zürich versammelt, um, in zwei Divisionen getheilt und unter Anführung des «Kadettenvaters», des eidgenössischen Oberst Ziegler, zwischen Oerlikon und Schwamendingen das Treffen zu wiederholen, das am 4. Juni 1799 zwischen den Oesterreichern und Franzosen geliefert wurde. Das ganze Fest lief vortrefflich ab; denn die Instruktooren dieser heranwachsenden frischen Jugend sind eidgenössische oder kantonale Offiziere, welche dieselbe im Waffenhandwerk so genau unterrichten, als hätten sie Erwachsene vor sich. Dabei werden alle Kadetten, Offiziere wie Gemeine, an Strapazen und Mannszucht gewöhnt, ohne welche solche Feste zahlreicher Schaaren junger Soldaten nicht möglich wären. Sie, wie die Turnfeste, können nicht verfehlen, der Schweizerjugend das Gefühl der Zusammengehörigkeit zu geben und sie schon frühe mit dem Gedanken vertraut zu machen, daß sie sich zur Vertheidigung des Vaterlandes auszubilden habe.

Sehr oft, in der Regel alle zwei Jahre, kehren die *eidgenössischen Sängerfeste* wieder und werden jedesmal mit großem Glanze und unter dem Zuflusse großer Volksmassen gefeiert. Sie liefern den thatsächlichen Beweis, was für schöne Kräfte die Schweiz auf diesem Gebiete der Kunst besitzt und welcher sorgsamten Pflege sie sich überall zu erfreuen hat. Ein reger Wetteifer beseelt die einzelnen Gesangsvereine, und selbst die Stadt, der ein solcher angehört, fühlt sich geehrt, wenn ihm vom Kampfgerichte einer der ersten Preise zuerkannt wird. Daher werden diese Feste ein mächtiger Hebel zur allgemeineren Verbreitung und zur Veredlung des Volksgesanges, und daher haben auch viele Kantone ihre eigenen Sängerfeste, an welchen auch diejenigen Gesangsvereine Theil nehmen, die sich noch nicht stark genug fühlen, an den eidgenössischen aufzutreten.

Zu den volksthümlichst gewordenen Festen gehören die *eidgenössischen Schützenfeste*, zu welchen während ihrer 8 bis 10tägigen Dauer viele Tausende, als aktive Schützen oder als bloße Zuschauer, aus allen heimischen Gauen zusammenströmen. Vom Bauer und Handwerker bis zu den Mitgliedern der höchsten Bundesbehörden sind alle Stände bei diesen Festen vertreten. Auch das Ausland sendet seine Stellver-

treter, und auf den drei letzten zu Bern, Zürich und Stanz erschienen bekanntlich auch die Schützen der alten Hansestadt Bremen. Die eidgenössischen Schützenfeste gingen aus den kantonalen hervor, und zwar wurde das erste im Januar 1824 zu Aarau, das zweite im Jahr 1827 zu Basel gefeiert. Später kam man über eine regelmäßige Wiederkehr derselben alle zwei Jahre überein. Die Festbauten, die seit einer Reihe von Jahren immer geschmackvoller und grandioser von Holz aufgeführt werden, sind theils, wie der Schieß- und Scheibenstand und die Speisehütte, in ihrer Einrichtung durch die Natur und das Bedürfnis des Festes bedingt, theils dienen sie dazu, demselben äußeren Glanz zu verleihen, wie namentlich der Gabensaal, in welchem die zahlreichen Festgaben, welche von Schweizern im In- und im näheren oder fernerem Auslande dem festgebenden Comité übersendet werden, auf geschmackvolle Weise zur Schau ausgestellt sind. Die Schützenfeste haben, seitdem sie gefeiert werden, nie von ihrem Reize verloren, aber es schien eine Zeitlang, als sollten sie von ihrer Eigenthümlichkeit einbüßen und abkommen von ihrem ursprünglichen Zwecke. Der Gang der geschichtlichen Ereignisse hat dies verhütet, sie sind wieder, was sie von Anfang an waren, Volks- und nicht Parteifeste, ein vorzügliches Förderungsmittel des Volks- und Nationalitätsbewußtseins. Beim gemeinsamen Male in der Speisehütte pflegen die Wogen patriotischer Begeisterung oft hoch zu gehen, wenn von der Rednerbühne an das freie, einige, starke Schweizervolk der Ruf ergeht, die Augen offen zu halten für die eigenen Zustände und Bedürfnisse und stets bereit zu sein zu beharrlichem, aufopferungsfähigem und gemeinnützigem Wirken. In neuester Zeit haben die eidgenössischen Schützenfeste einen Fortschritt auch dadurch gemacht, daß sie dem raffinirten Standschießen durch Einführung von Feldschützengesellschaften entgegenwirken und die Nationalwaffe, den Stutzer des Scharfschützen, zu den ihm vor dem Standstutzer gebührenden Ehren bringen; denn auch das ist ja ein Zweck des Festes; den thatsächlichen Beweis von der Wehrhaftigkeit und von der Kunstfertigkeit des Schweizlers in der Handhabung dieser Waffe zu zeigen. Die sämtlichen Schützengesellschaften der Schweiz zählten 1860 gegen 30000 Mitglieder.

Andere Feste endlich sind *ächt geschichtliche*, nur nach langen Zeiträumen wiederkehrende, wie sie namentlich Zürich und Bern im Gefühle ihres Glückes und ihrer innigen Verbindung mit der Eidgenossenschaft in den Jahren 1851 und 1853 zur Erinnerung an ihren Eintritt in den Bund der Waldstätte gefeiert haben. Glockenklang und Kanonendonner rief die zahllosen, festlich geschmückten Volksmassen

an den Festort, wo zu ihnen von kantonalen und eidgenössischen Behörden warme, treue und begeisterte Worte gesprochen wurden, die in den freudig bewegten Gemüthern einen empfänglichen Boden fanden. Vaterländische Lieder ertönten von Männerchören und Instrumentalmusik, toastreiche Mittagsmale folgten beiden Festen, und den Schluß machten großartige historische Festzüge, welche die Hauptmomente der Geschichte beider Städte, wie in einem Dichtergebilde, vorüberführten. – Zu den geschichtlichen Festen gehört auch die Fahrtfeier der Luzerner und Glarner, die zur dankbaren Erinnerung an die siegreichen Schlachten von Sempach und Näfels alljährlich begangen wird.

Der Eindruck, den jedes der geschilderten Feste macht, ist ein eigenenthümlicher, jedes spricht zum Volke auf andere, alle aber auf eindringliche Art. Wir möchten keines derselben missen, da sie alle geeignet sind, den kräftigen Volksgeist stets aufs neue zu erfrischen und zu heben.

*Industrie und Handel*¹

Die *Landwirthschaft*, verbunden mit der Viehzucht, die *Industrie* und der *Handel* sind die drei schöpferischen Triebkräfte des Nationalreichtums, von denen keine für sich allein alles Interesse absorbiren darf. Denn wenn irgendwo, so sollen in der Republik alle menschlichen Richtungen sich frei und fröhlich entwickeln können und jedem Berufe die Geltung zu Theil werden, die ihm neben den anderen gebührt. Wenn in unseren Tagen die industrielle und merkantile Entwicklung des Volkes als der ausschließliche Träger der materiellen Wohlfahrt begünstigt wird, so kann diese einseitige Tendenz nur nachtheilig auf die Förderung der agrikolen Interessen einwirken und muß eine Geringschätzung derselben absetzen, die sich auf die Länge selbst wieder zu Ungunsten des Volkswohlstandes rächen wird und in keinem Falle die lebenskräftige Entwicklung der Schweiz fördert. Sicherlich ist die außerordentliche Bedeutung der Industrie in einem Lande wie die Schweiz, und zu einer Zeit, wo der Verkehr die Losung des Lebens ist und der Austausch auf allen Gebieten stattfindet, hoch anzuschlagen, allein die Bodenproduktion, als die ungleich solidere, stätigere, näher liegende Nahrungsquelle des Volkes, ist einer gesunden und kräftigen Entwicklung im gleichen Grade bedürftig.

¹ Da dem Verfasser die reiche Quellenliteratur über diesen Abschnitt nicht in allen Theilen zugänglich war, so erlaubte er sich, wichtige Data aus «Berlepsch's Schweizerkunde» zu entnehmen. [H. A. Berlepsch, Schweizerkunde. Land, Volk und Staat, geographisch-statistisch... dargestellt. Braunschweig 1864. (Erschien seit 1858 in Lieferungen!)]

Im mittleren und ganzen östlichen Mittellande, im französischen Jura, in und um Basel und in den Kantonen Glaris und Appenzell-Außerrhoden ist herrliches Aufblühen aller Industrie, welche sich lebensfrisch und mit großem Erfolge mehrentheils an der Hand der entfesselten Mechanik und Technik emporschwingt und Wohlstand und Bildung verbreitet. In den übrigen Kantonen dagegen, namentlich in den meisten Alpenthälern, ist von einem Verlangen, geschweige denn von einem Hasten und Rennen nach neuen Erwerbszweigen nicht im mindesten die Rede, selbst nicht im Engadin, dem es doch an Kapitalien zu industriellen Unternehmungen nicht fehlt. Eine merkwürdige Erscheinung ist, daß unter den rein demokratischen Kantonen die beiden protestantischen Glaris und Außerrhoden die einzigen gewerbthätigen, fortgeschrittenen und reicheren sind, als ob die Konfession diese großen Unterschiede im Volksleben mit sich brächte. Und doch darf man nicht behaupten, daß der Katholizismus schon an sich Industrielosigkeit und Stillstand bedinge, denn das katholische Belgien beweist das Gegentheil, und der katholische Kanton Zug fängt ebenfalls an, in die Reihe der industriellen Kantone einzutreten. Immerhin aber macht sich in der Schweiz ein inneres Wechselverhältniß zwischen Protestantismus, Gewerbtätigkeit und Bildung auffallend geltend. – Das Loos der Arbeiter in den industriellen Gegenden ist ein ungleiches. In Außerrhoden, im Toggenburg und in den Gegenden, in welchen die Seidenindustrie blüht, ist die Handweberei, welche ein ausgezeichnetes Produkt liefert, in vollem Flor, und die Arbeiter leben also meist in den Familien. Im Glarnerland dagegen, in verschiedenen Gegenden der Kantone Zürich und Aargau sind zahlreiche Arbeiter von Morgens früh bis Abends spät in Fabrikgebäude eingepfercht, und da sind denn Verfall des Familienlebens und Pauperismus die Übelstände, welche eine überwiegende Baumwollenindustrie in ihrem Gefolge hat, da ist der Mittelstand, der Kern eines Volkes, nur schwach vertreten und einer ziemlichen Anzahl Begüterter und Reicher steht eine Volksmasse gegenüber, die von der Hand in den Mund lebt. Man darf indeß erwarten, daß die gesunden Volkszustände im Allgemeinen und der arbeitsame, verständige und praktische Sinn des Volkes das schleichende Gift überwinden werde. Im Kanton Glaris suchen einzelne Fabrikbesitzer gegen die Folgen des Pauperismus in humaner Weise durch Gründung von Spar-, Kranken- und Alterskassen einzuwirken, der Rohheit und Genußsucht aber, welche das Fabrikleben erzeugt, vermögen sie damit freilich keinen Damm entgegenzusetzen. In anderen Theilen des Kantons Zürich, im Toggenburg und noch einigen Bezirken, die

gleichfalls zu den eminent industriellen gehören und gleichwohl das Bild von Gegenden darbieten, welche in landwirthschaftlicher Beziehung durchaus wohl kultivirt sind, gehen Industrie und Landbau Hand in Hand miteinander, der Arbeiter ist heute Fabrikant, morgen Landbauer und seine Beschäftigung wechselt im beständigen Kreislaufe mit den Jahreszeiten. Hier erhält sich viel eher ein gesunder Mittelstand und wächst ein kräftiger Menschenschlag heran; in diesen Gegenden bringt die Industrie mit ihrem Zauberstabe alles Gute und Schöne hervor, ohne die bekannten Uebel und Leiden in ihrem Gefolge mitzuführen.

Die schweizerische Industrie hat seit einigen Decennien einen außerordentlichen Aufschwung genommen und darf vermöge ihrer raschen und allseitigen Entwicklung unter den industriellen Völkern des europäischen Kontinentes mehr und mehr auf den ersten Rang Anspruch machen. Sie verbreitet sich fast über das ganze weite Gebiet der technischen Kultur und macht in verschiedenen Zweigen dem Auslande mit entschiedenem Erfolge Konkurrenz.

Schweizerische Antworten auf Wilhelm Mannhardts Fragebogen

In der Nachfolge der Brüder Grimm bemühte sich seit der Mitte des 19. Jahrhunderts der deutsche Gelehrte *Wilhelm Mannhardt* (1831–1880) um die Erforschung germanischer Mythen und «heidnischer Alterthümer»; ihre Überreste hoffte er – wenn auch vielfach verschüttet und umgeschmolzen – in den volkstümlichen Bräuchen und Vorstellungen seiner Zeit wieder zu entdecken. In der Absicht, für seine vergleichenden Studien sichere Grundlagen zu schaffen, führte er 1865 eine grossangelegte schriftliche Befragung über «agrарische Gebräuche» und Erntesitten durch. Zu diesem Zweck verschickte er in Deutschland, Österreich-Ungarn und der Schweiz, aber auch in Osteuropa, Skandinavien, Holland und Frankreich gegen 15 000 Exemplare seiner «Bitte», eines Fragebogens, der zunächst fünfundzwanzig, später fünfunddreissig Punkte umfasste und den er in mehreren Sprachen drucken liess. Befragt wurden neben Lehrern, Seminaristen, Pfarrern und Gelehrten auch Gutsbesitzer und Zöglinge landwirtschaftlicher Schulen.

Auf seine «Bitte» hin erhielt Mannhardt fast 2500 Antworten, die zusammen ein überraschend reichhaltiges und genaues Bild von den Erntearbeiten im 19. Jahrhundert geben. Er verwertete diese Angaben in seinen weiteren wissenschaftlichen Arbeiten über «Roggenwolf und Roggenhund» (1865), «Die Korndämonen» (1868) sowie in seinem berühmten Werk über «Wald- und Feldkulte» (1875/77).

Das gesamte Handschriftenmaterial zum Mannhardtschen Fragebogen liegt heute in der Deutschen Staatsbibliothek Berlin. Die aus Deutschland stammenden Antworten dienten neuerdings I. Weber-Kellermann als Grundlage für ihre umfangreiche Untersuchung über «Erntebrauch in der ländlichen Arbeitswelt des 19. Jahrhunderts» (Marburg 1965); ihrem Werk sind die vorausgehenden Angaben über Mannhardt und seine wissenschaftliche Arbeit entnommen.

Eine Untersuchung der rund vierzig Antworten, die Mannhardt aus der Schweiz zugehen, fehlt. Die drei abgedruckten Beispiele wollen zeigen, dass es sich bei diesem bisher unveröffentlichten Material um eine methodisch und inhaltlich ausserordentlich interessante Quelle für die Schweizer Volkskunde des 19. Jahrhunderts wie auch für die Entwicklung der Volkskunde als wissenschaftliche Disziplin handelt. Der Deutschen Staatsbibliothek in Berlin sei für ihre freundliche Erlaubnis zur Benützung und Veröffentlichung der Handschriften der beste Dank ausgesprochen. (Photokopien der Antworten aus der Schweiz liegen im Seminar für Volkskunde der Universität Basel).

Die erste der hier publizierten Antworten stammt vom Genfer Professor *Adolphe Pictet* (1799–1875), der durch seine Studien zur vergleichenden Grammatik der indoeuropäischen Sprachen mit den Problemen und Fragestellungen Mannhardts vertraut war¹. Mannhardt erwähnt ihn denn auch in der französischen Fassung des Fragebogens als einen jener Gelehrten, die sein Unternehmen in besonderem Masse unterstützen. Er hat ihm ein Exemplar seiner «Bitte» persönlich gewidmet; dieses ist durch Zufall im Antiquariatshandel wieder aufgetaucht, und zwar als Beilage miteingebunden in Mannhardts kleiner Schrift «Roggenwolf und Roggenhund». Die Broschüre trägt auf der vordern Umschlagseite die Widmung «A Monsieur le Professeur A. Pictet, Genève.»; sie befindet sich heute im Besitz von Prof. Dr. H. Trümpy, Basel. Beim Fragebogen handelt es sich um die erweiterte deutsche Fassung, die offenbar auch in den französisch sprechenden Teil der Schweiz verschickt wurde und somit allen schweizerischen Antworten zugrundeliegt.

Einen weiteren Beitrag aus der welschen Schweiz stellt die nächste hier abgedruckte Antwort von *Frédéric L. Troyon* (1815–1866) dar. Troyon, der Sohn eines waadtländischen Gutsbesitzers, kannte die bäuerlichen Arbeiten, wie er betont, aus eigener Anschauung (s. unten Seite 331 f.). Er war ursprünglich Theologe, interessierte sich aber vor allem für Urgeschichte und führte auch selbst archäologische Untersuchungen durch. Im Jahre 1852 übernahm er das Amt eines Konservators des kantonalen AltertumsMuseums in Lausanne. Von seiner Herkunft und von seiner wissenschaftlichen Tätigkeit her mussten ihm Mannhardts Fragen nahestehen; er war, wie Adolphe Pictet in seinem Schreiben an Mannhardt bemerkt, ein ausgezeichnete Kenner der waadtländischen Bräuche und Traditionen.

Als letztes Beispiel folgen Antworten aus dem Kanton Zürich, die ausführlichsten von allen. Der dazugehörige Begleitbrief stammt von *F. G. Otto Sutermeister* (1832–1901). Sutermeister, der an verschiedenen schweizerischen Lehrerseminarien tätig war und schliesslich Professor für deutsche Sprache und Literatur an der Universität Bern wurde, veröffentlichte neben pädagogischen Schriften und Jugendbüchern mehrere volkskundliche Arbeiten, u. a. die «Schweizer Hausprüche» (1860) und die «Kinder- und Hausmärchen aus der Schweiz» (1. Auflage Aarau 1869, 2. Auflage Aarau 1873). Einen Namen machte er sich ausserdem mit seiner Sammlung «Schwizer-Dütsch». – Als Lehrer am Seminar in Küsnacht bei Zürich liess Sutermeister im Sommer 1865 von seinen Schülern den Mannhardt'schen Fragebogen beantworten. Auf diese Weise erhielt er Angaben aus etwa dreissig Ortschaften aus dem ganzen Gebiet des Kantons Zürich; auch einzelne Hinweise aus anderen Kantonen sind mitaufgenommen. Die Antworten liegen nicht für jeden Ort getrennt, sondern in zwei grossen Zusammenfassungen vor. Die erste stammt aus der Feder Sutermeisters, während die zweite vermutlich von einem Seminaristen geschrieben wurde.

¹ Zu diesen und den folgenden biographischen Angaben vgl. HBLS 5, 435 (Pictet); 7, 62 (Troyon); 6, 620 (Sutermeister).

Da einzelne Antworten nur mit Mühe entziffert werden konnten, drängte sich eine Kennzeichnung der ungesicherten Lesungen auf; sie sind unterstrichen. Punkte im Text bedeuten unleserliche Buchstaben. Stellen, die im Original hervorgehoben sind, erscheinen in *Kursivdruck*. Zusätze der Herausgeberin stehen in eckigen Klammern. Herrn Dr. R. Trüb vom Schweizerischen Idiotikon in Zürich sei für seine freundliche Hilfe bei der Bereinigung des Textes gedankt. E.D.

(*Mannbards Fragebogen*)

Bitte.

Der Unterzeichnete, ein Schüler der Gebrüder *Grimm*, hat die Erforschung des Volkslebens zu seiner Lebensaufgabe gemacht und ist durch Herausgabe von wissenschaftlichen Schriften (Zeitschrift für D. Mythologie und Sittenkunde; Germanische Mythenforschungen; Die Götterwelt der deutschen und nordischen Völker u. s. w.) seit Jahren für die methodische Erklärung der Volkssitten und des Volksglaubens der europäischen Völker thätig gewesen. Gegenwärtig ist derselbe mit der Sammlung und zusammenhangenden Betrachtung der agrarischen Gebräuche (und zwar zunächst besonders der Erntesitten) beschäftigt, welche ihrem Ursprunge nach teilweise in die allerälteste Zeit hinaufreichend, stückweise wie zersprungene Splitter eines großen Mosaikbildes sich bis auf unsere Tage hie und da erhalten haben, jetzt aber bei dem erfreulichen Fortschritte der rationellen Landwirthschaft immer mehr verschwinden. Der k. Akademie der Wissenschaften zu Berlin hat ein ausführlicher Plan und eine Probe der Arbeit vorgelegen und hat dieselbe sich mit der eingeschlagenen Methode einverstanden erklärt, und die Fruchtbarkeit und Notwendigkeit des Unternehmens anerkannt. Da jedoch nur ein sehr umfassendes und von Landschaft zu Landschaft vollständiges Material durch innere Kritik in den Stand setzt, das Bild des einst Gewesenen aus den Bruchstücken zusammenzusetzen, mit Sicherheit seine Bedeutung zu entziffern und mit Hilfe sprachlicher und historischer Studien jedes einzelne Glied in den richtigen Zusammenhang zu setzen, wagt Unterzeichneter um freundliche Förderung seines für die Kulturgeschichte so wichtigen, für alle Freunde des Volkslebens anziehenden Unternehmens zu bitten, dessen Ergebnisse er in einer allen Gebildeten zugänglichen Form mit anhangsweiser Rechenschaft über die wissenschaftliche Untersuchung selbst darlegen wird. Er bittet um so zuversichtlicher als die von ihm vertretene Sache eine Ehrensache des ganzen Volkes ist.

Zu diesem Ende ersucht er alle Freunde des Volkslebens über die folgenden Fragen Erkundigungen einzuziehen und ihm das Ergebniss ihrer Nachforschungen gütigst mit so vielen Einzelheiten wie möglich mitteilen zu wollen.

- 1) Sind in Ihrer Gegend noch besondere Gebräuche bei der Ackerbestellung, dem Säen, dem Misten, bei der Heu-, Korn-, Hanf-, Flachs- und Kartoffelernte, dem Dreschen, Flachs- und Hanfbrechen in Uebung, zumal solche, welche in den nächstfolgenden Fragen nicht berührt werden? Man bittet gütigst alles mitzutheilen, was darüber zu erfahren ist.
- 2) Wie ist der Hergang bei der Aussaat? Bei der Ernte? Wird das Getreide von den Bauern mit der Sichel oder mit der Sense geschnitten? Wird es dann gleich gebunden, oder bleibt es fürerst in Schwaden liegen? Werden in Bezug hierauf Unterschiede bei den einzelnen Fruchtarten gemacht? Beobachtet man, dass der Wind den Bauern auf die Sense fallen muß u. dergl.?
- 3) Wird das Schneiden der Frucht und das Binden der Garben von denselben Personen besorgt, oder durch verschiedene? (Männer und Frauen? Fremde Arbeiter?)
- 4) Sind beim Säen alterthümliche Gebräuche und Meinungen vorhanden? Werden z.B. am Palmsonntage, Ostern u. s. w. geweihte Kreuze, oder Ahornzweige in das Flachsfeld oder Kornfeld zur Abwehr von Hagelschlag und Blitz gesteckt? Gelten gewisse Tage (Montag, Mittwoch, Gründonner-

tag u. s. w.) für günstig oder ungünstig zur Aussaat der einzelnen Getreidearten? Achtet man bei der Aussaat auf den Mondwechsel, auf Wolkenerscheinungen, Licht u. dergl.? Und in welcher Weise im Einzelnen? Sieht man darauf, daß das Sätuch von einem siebenjährigen Kinde gesponnen sei? Werden Umzüge mit heiligen Bildern oder dergl. um das Saatfeld veranstaltet? Wird der *erste* Pflug mit *Wasser* begossen? Wird unter das erste Saatkorn etwas besonderes gemengt? Sagt man daß der Sämann sterben müsse, wenn er ein Beet zu besäen vergessen? Werden namentlich in Betreff des Flachses sinnbildliche Handlungen vorgenommen, welche bewirken wollen, dass er recht hoch wachse?

- 5) Giebt es zumal abergläubische Schutzmittel und Gebräuche zur Sicherung des Saatfeldes gegen Raupen, Käfer, Mäuse und Maulwürfe?
- 6) Sind insbesondere Gebräuche beim Schneiden der *ersten* Aehren auf dem Ackerfelde bewahrt, so dass man etwa die ersten zwei Handvoll Aehren kreuzweise schneidet? dass man von Kindern unter 7 Jahren die ersten Halme schneiden lässt? Wird die *erste* Garbe für die Mäuse in die Scheuer gelegt? Wird damit irgend etwas anderes besonderes vorgenommen?
- 7) Bringen die Schnitter nach Beendigung des Kornschnitts und vor dem Binden der Garben dem Gutsherrn eine Erntekrone, resp. ein Aehrenbüschel? Wie sind diese gestaltet? und was *sagen* oder *singen* die Ueberbringer?
- 8) *Ein besonderes Augenmerk bittet man auf die folgenden Fragen zu richten!*

Sind insonderheit beim *Schneiden der letzten Halme* auf einem Ackerfeld, beim *Binden der letzten Garbe* und beim *Ausdreschen des letzten Gebündes* noch besondere altertümliche Sitten vorhanden? In vielen Orten Süd- und Norddeutschlands wird die *letzte Garbe* in Gestalt eines Thieres geformt, oder mit dem hölzernen Bilde eines solchen Thieres geschmückt. Es ist das je nach den verschiedenen Landschaften ein Schwein, Wolf, Bock, Hahn, Hase oder eine Kuh und die letzte Garbe erhält darnach selbst Namen, wie «die Roggensau, der Halmbock, der Wolf, der Hahn, der Hase» u. s. w. In das letzte Flachsgewund wird zuweilen eine lebende Kröte eingebunden. In anderen Landschaften, die sich von Schottland und England durch ganz Deutschland bis in den slavischen Osten hinziehen, verfertigt man aus der letzten Garbe eine Puppe, welche Menschengestalt hat, bald einen Mann, bald eine Frau darstellt, hie und da mit Kleidern ausgeputzt ist, oft nur mit Blumen und Bändern, mitunter schmucklos mit roher Andeutung von Kopf, Armen und Geschlechtsteilen. Diese Puppe führt Namen wie: engl. Harvestdame (Erntefrau), Maiden (Jungfrau), Kirndolly, Kirnbaby (Kornpuppe) deutsch Kornmutter, große Mutter, Weizenbraut, Haferbraut, *der Alte, die Alte*; die alte Hure; das Kornmännchen, dän. Bygkjaelling, Fok, Fukke, den Gamle; wend. Pucel, poln. Baba, Stary, Bęnkart (uneheliches Kind), Cel, Pępek (Nabel). Verfertigen muss die Kornpuppe wer die letzten Halme schneidet, oder die letzte Garbe bindet. Man ruft ihm zu: «in der Garbe sitze der Bock, der Hahn u. s. w. drin»; «er habe den *Alten* und müsse ihn behalten.» Die Puppe wird hoch auf dem Erntewagen zur Scheune geführt und hier vielfach mit *Wasser begossen*. Beim Ausdreschen wird aus dem letzten Gebund häufig wieder eine solche Puppe gemacht und diese von der Person, welche den letzten Drischelschlag machte, einem Nachbar, der noch nicht ausgedroschen hat, auf die Tenne geworfen. Diese Person selbst wird in eine Garbe gebunden durchs Dorf gekarrt. Es folgt ein Festmahl, bei welchem mitunter die Puppe abermals in Gestalt eines Kuchens auf den Tisch kommt. Noch anderswo heißt die letzte Garbe: Glückskorn, Stamm, Muttergarbe, Vergödendél, Rätschvogel, Hörkelmay u. s. w.

Sind nun derartige Sitten auch in Ihrer Gegend wenn auch nur in Resten noch erhalten? Wie nennt man die letzte Garbe? Was ruft man demjenigen,

der sie bindet (resp. die letzten Halme schneidet) zu? Wird die Puppe nach jeder Frucht (Roggen, Gerste, Weizen, Erbsen, Hafer, Kartoffeln u. s. w.) gemacht? Wird in die letzte Garbe ein Stein eingebunden? *Eine kleine Zeichnung der Kornpuppe wäre erwünscht.* Was geschieht mit der Erntepuppe auf dem Hofe?

- 9) Bisweilen bleibt die *letzte* oder die erste Garbe resp. Flachsgebund auf dem Acker stehen, wie man sagt für den Wöd, die Schauerjungfrauen, die Zwerge, das Bergmandl, die Klosterbrüder, den Bettler! Man besprengt sie dann hie und da mit Bier oder Wein. Auch bleibt wohl ein Strich Getreide oder eine Ecke des Feldes unabgemäht für die Armen. Sind etwa solche Bräuche bei Ihnen üblich? Man bittet vorkommenden Falls um ins Einzelne gehenden Bericht.
- 10) In einigen Orten üben die Erntearbeiter das Recht, dem Bauern die Kohlköpfe im Garten abzuschneiden, wenn er sie beim Einfahren des letzten Fuders nicht bewirtet. Besondere Gebräuche werden in Bezug auf das Umwerfen des heimkehrenden Erntewagens beobachtet. Weiß man in Ihrer Gegend etwas von diesen Dingen?
- 11) Hie und da wird nach dem Anmähen der sogenannte Kliebenbusch, die Austbalje oder das bunte Wasser gemacht, d. h. ein Klettenbusch wird mit Stachelbeeren und Johannisbeeren zusammen in einen Zuber mit Wasser gelegt und das Ganze mit Donnernesseln bedeckt, worauf die Anwesenden wetteifernd die Früchte herauszugreifen suchen. Auch bei Ihnen? Wie ist der genaue Hergang? Wird ein Reim dabei gesprochen? Und welcher?
- 12) Wird mit *«dem Bringen des Alten»* verbunden oder für sich allein von den Arbeitern am Schlusse der Ernte eine Erntekrone (Weizenkrone u. s. w.) gebracht? Wie geht es dabei des Näheren her? Was sagen, singen, wünschen die Leute dabei der gutherrlichen Familie und anderen Personen? Gibt es dabei altertümliche Tänze? Wenn es sein kann, wird eine genaue Aufzeichnung der Texte in der Sprache oder Mundart des Volkes erbeten.
- 13) In welcher Weise wird das Erntefest, die Erntemahlzeit auf dem Hofe begangen? Führt es noch einen anderen Namen, z. B. Ansthochzeit, Sichel-löse, Drischelhenkete, Stoppelgans, Hahn, Wodelbier u. s. w. Welche Speisen und Getränke werden dabei verabreicht? In welche Zeit fällt das Fest? Ist es etwa mit der Kirmes vereinigt? Hört auch bei Ihnen mit dem Erntefest das *zweite* Frühstück des Hofgesindes während des Winters auf?
- 14) *Wann* und wie wird bei Ihnen das kirchliche Erntefest begangen? Werden auch noch andere auf den Ackerbau bezügliche gottesdienstliche Feiern veranstaltet?
- 15) Gibt es bei Saat und Ernte noch besonders kirchliche und christliche Sitten, wie die Saat im Namen der heil. Dreieinigkeit auszustreuen; bei der Ernte auf dem Felde gemeinsam zu beten, bei der Kommunion nach der Ernte einige Ähren mit etwas Geld auf dem Altar zu opfern u. s. w.?
- 16) Wie lautet der Gruß bei der Ernte?
- 17) Werden nach der Ernte Freudenfeuer angezündet?
- 18) Sind in Bezug auf die Ernte und wieder besondere in Betreff der letzten Garbe abergläubische Meinungen im Schwange, wie die, dass man von letzterer zu Weihnachten oder im Frühling dem Vieh zum besseren Gedeihen etwas in die Krippe legen müsse? Dass im nächsten Jahr *beiraten* oder *sterben* werde, wer die letzte Garbe bindet? Gibt es sagenhafte Erzählungen, die auf Saat, Ernte und Saatfeld bezüglich sind?
- 19) Gibt es unter dem Volke einen besonderen Ausdruck dafür, wenn der Wind im Korne Wellen schlägt (wie: Der Eber geht im Korn, die Wölfe jagen sich im Korn, das Korn wolket, webt u. s. w.)?
- 20) Hat man eine besondere Redensart, um die kleinen Kinder vom Verlaufen in

ein Getreidefeld abzuhalten (wie: Die Kornmutter, die Baba, Babajędza, Zitnamatka, wend. Sserpashija sitzt im Korn und drückt die Kinder an ihre eisernen Brüste! Der Wolf sitzt im Korn u. s. w.)? Man bittet genau in der Sprache oder Mundart des Volkes anzugeben, wie dasselbe sich ausdrückt.

- 21) Weiß das Volk noch irgend etwas weiteres von der *Roggenmuhme*, *Kornmutter* u. s. w. zu *erzählen*, oder sonst von einer Frau, von männlichen Wesen, die sich im Getreide sehen lassen?
Erzählt man von einem gespenstigen Weibe, welches um die Mittagszeit durch das Saatfeld wandle? Enongermûr? wend. Pripolnica? Was wird von diesem Wesen ausgesagt? Erzählt man Sagen von schreienden Säuglingen, die im Getreide gefunden wurden? Spricht man von Heiligen, Helden u. s. w., welche durch die Felder schreitend das Korn fruchtbar gemacht haben sollen?
- 22) Sind Ihnen aus Ihrer Gegend Sagen bekannt vom fliegenden Drachen (wend. zitni zmij), von Zwergen, Kobolden und Hexen, welche den Bauern das Korn vom Felde stehlen und es durch die Luft Anderen zutragen? Ist bei Ihnen dem Landvolk der Glaube vom Pilwis, Bilmesschnitter oder Bilsenschnitter bekannt, einem dämonischen Wesen oder Zauberer, welcher mit kleinen Sicheln an den Füßen bewaffnet durch die eben reifenden Getreideäcker gehen soll und die Aehren durchschneiden, worauf die Hälfte des Ertrages in seinen Kasten fliegt?
- 23) Sind Witterungsregeln in Bezug auf den Kornwachstum unter dem Volke bekannt, wie: «Wenn der Wolf im Mai im Saatfeld liegt, die Last des Kornes die Scheuer biegt»?
- 24) Bleibt bei altgläubigen Leuten die letzte Frucht der Obstbäume auf dem Baume? eine Handvoll Mehl im Kasten?
- 25) Führt das sogenannte Mutterkorn (*secale cornutum*, frz. ergot) noch andere Namen unter dem Volke z. B. Kornmutter? Roggenmutter? Wolf? Hasenbrod?
- 26) Sind Thiere in der Volksmundart nach dem Getreide benannt? So die Maulwurfsgrille *gryllus gryllotalpa*: *Körnwolf*. Ein gewisser Nachtfalter: Kornvögelchen, seine Raupe: *Kornwolf*, *Kornmade*. Die Libelle: Kornjungfer, *Körnmöder*. Die langfüßige Kornspinne: Habergeiß. Die kleine Nacht-eule: (*strix aluco*) Habergeiß. Die Heerschnecke (*scolopax gallinago*) Häwerbock; Habergeiß.
- 27) Giebt es besondere an die Kirchenfeste Fastnacht, Gründonnerstag, Ostern, Pfingsten, Joh. Baptista, und zumal *Weihnachten* geknüpfte Gebräuche und abergläubische Meinungen, welche auf Saat und Ernte Bezug haben? z. B. dass man in der Christnacht die Sterne zählen müsse; so viele man deren zähle, soviel Mandel Garben werde es in der Ernte geben. Oder: Ist es Sitte sich in der Christnacht auf ungedroschenem Erbsenstroh zu wälzen, in die Winter-saat hinauszugehen u. dergl., um auf den Ertrag des nächsten Jahres einzuwirken? Gehen zu Weihnachten, Fastnacht u. s. w. der Erbsenbär, Habergeiß u. s. w. in Getreidestroh gehüllte Gestalten um und was sagt man von diesen?
- 28) Giebt es Redensarten, Kinderspiele u. dergl., in welchen das Wort Kornbock oder Roggenwolf u. dgl. noch vorkommt? Wie lauten die? Findet sich noch irgendwo der Glaube, dass die Kornwölfe die Söhne der Kornmutter seien? dass die Seelen der Kinder, welche der Kornwolf frisst, bis zum Einfahren des Getreides umherflattern müssen? Oder ähnliche Dinge?
- 29) Giebt es eigentümliche Ausdrücke für Winde und Wolkenformationen? Wie Stepke, Sauzagal, Schweinedreck = Wirbelwind, Bullkater, Ochsen, Lämmchen, Grummeltörn = Wolken)? Schüttet man bei Wind oder Hagel *Mehl* zum Fenster hinaus? Suchen altmodische Leute noch in Zeiten der Dürre

Regen herabzulocken, indem sie in Laub gekleidete Personen mit Wasser begießen?

- 30) Ist es Sitte, den Gutsherrn, wenn er zum erstenmale aufs Erntefeld kommt, Fremde, welche dasselbe besuchen, mit einem Kornbande zu binden? Welchen Spruch braucht man dazu? Oder ist eine andere Weise im Gebrauch, um von den Besuchern des Erntefeldes ein Trinkgeld zu erbetteln?
- 31) Kommt in- und außerhalb der Erntezeit das Hahnschlagen oder Hahnköpfen bei Ihnen vor?
- 32) Ist oder war es bei Hochzeiten Gebrauch, der *Braut* Getreideähren zu überreichen, Getreidekörner in die Schuhe zu legen und ähnliches?
- 33) Wird oder wurde beim Dreschen ein noch Unerfahrener gehänselt, z. B. indem man ihn nach einem *Windsack* ausschickt?
- 34) Man bittet zu bemerken, was *ehemals* Gebrauch war und was *jetzt* davon noch in Uebung ist.
- 35) Man bittet den *Namen* und die *Lage* (Kreis oder Amt; Regierungsbezirk, Provinz) der Orte zu vermerken, wo die mitgeteilten Gebräuche vorkommen.

Dr. Wilh. Mannhardt,
Privatdocent der Berliner Universität
d. Z. Danzig, Heumarkt No. 5

PICTET

Genève 16 8^{bre} 1866

Monsieur

Il y a longtemps que je vous aurais écrit, même avant de recevoir votre lettre du mois dernier, si j'avais eu quelque chose d'intéressant à vous communiquer. Malheureusement, et malgré des investigations tentées de plusieurs côtés, les résultats obtenus n'équivalent guère qu'à zéro. J'ai distribué vos prospectus à plusieurs agriculteurs, à des pasteurs de campagne, à nos sociétés d'agriculture, d'histoire et d'archéologie. Les réponses, en assez petit nombre, ont été presque entièrement négatives. On ne trouve plus rien, chez nos paysans devenus trop civilisés, des anciennes coutumes agraires qui peuvent avoir existé dans la Suisse française. Le petit nombre d'usages qui subsistent encore n'ont plus rien de légendaire.

En résumé, voici tout ce que j'ai obtenu en fait de réponses aux questions du prospectus.

n°. 1. Le teillage du chanvre se fait encore entre voisins, à la veillée, en causant et en chantant. Un verre de vin termine la soirée; mais cet usage passe beaucoup.

n°. 2. Le blé est plutôt fauché; on le met en javelles où il reste un ou deux jours avant d'être mis en gerbe.

n°. 3. Les femmes portent les javelles, puis les liens; les hommes lient les gerbes.

n°. 4. Dans le district de Nyon, (canton de Vaud) on observait le changement de la lune; on *n'aimait pas à semer à la nouvelle lune*; mais la jeune génération ne partage plus ce scrupule.

n°. 8. Au dernier char de blé ou de foin, on met un bouquet, et les moissonneurs reçoivent un bon souper, avec du vin en abondance.

n°. 9. Une fois les gerbes enlevées, les pauvres peuvent glaner c. a. d. ramasser les épis.

n°. 22. On avait autrefois les *servants* [eingefügt:] sorte de lutins, qui jouaient de mauvais tours, mais, de nos jours, ils ont disparu.

Ces résultats, les seuls que j'ai obtenus après avoir battu le rappel sur la ligne des prospectus distribués, sont bien exigus, et je le regrette. J'espérais pouvoir apporter au moins une pierre à l'édifice que vous construisez avec tant de persévérance, et je ne vous apporte que de petits cailloux. Il y a cependant encore quelques retardataires parmi les répondants, et s'ils me transmettent quelque chose d'important, ce que je n'espère guère, je ne manquerai pas de vous le transmettre.

Je regrette aussi de n'avoir pu faire, pendant l'été quelques excursions en Savoie, pour aller moi-même aux informations; mais ma santé fort dérangée depuis plus d'un an par une dyspepsie opiniâtre, ne m'a pas permis de me déplacer. Même à présent, tout travail de tête et de plume m'est difficile, bien que je soie en voie d'amélioration.

Pour les cantons de Vaud et de Neuchâtel, Mr Troyon, à qui vous vous êtes adressé, est bien l'homme le mieux placé pour vous éclairer, et j'espère qu'il sera plus heureux que moi dans ses réponses.

Votre doute relativement à l'origine de *porca*, *furba*, me semble très légitime, et si vous parvenez à appuyer sa provenance mythique, ce sera un gain tout net.

Je termine en exprimant le désir que vous nous fassiez bientôt part des résultats de vos intéressantes recherches, et en vous priant de croire à mes sentiments d'estime et de considération distinguée.

Adolphe Pictet

TROYON

Je réponds d'autant plus volontiers aux questions de Mr. le Dr. Mannhardt que je me suis souvent occupé des superstitions populaires comme étant les derniers vestiges de croyances ou d'usages païens arrivés jusqu'à nous. Je tiens à dire l'intérêt que je porte à ces recherches pour qu'on ne croie pas que c'est par indifférence que je passé si rapidement sur les questions posées. La seule raison est celle-

ci: c'est qu'il ne subsiste àpeuprès rien, du moins à ma connaissance, relativement aux usages superstitieux qui se rattachent aux récoltes.

Le pays dont je parle, c'est le Canton de Vaud et il faut commencer par dire que le protestantisme d'une part et les préoccupations politiques auxquelles ne sont point étrangers les plus petits agriculteurs, ont remplacé dès longtemps, autour du foyer domestique, la foi aux légendes ou même leurs simples récits. Il y aurait cependant une exception à faire pour les vallées des montagnes, mais encore s'agit-il moins des récoltes que des troupeaux et des personnes. Ce n'est pourtant pas à dire qu'il ne reste pour ainsi dire plus de superstitions dans le Canton de Vaud, mais elles se rapportent plutôt aux sorts jetés sur les animaux et sur les personnes, ou bien aux égards familiers du foyer ou de l'étable, ou aux apparitions surnaturelles, aux gardiens det....s, aux maïges (espèce de sorciers médecins) ou aux devineresses. Après ces observations générales, j'en viens aux questions.

1° Quoique né dans la campagne, je n'ai jamais observé d'usages superstitieux de ce genre.

2° Le blé est fauché avec la fauche on le met tout d'abord en Andains. S'il y a quelque différence pour certains grains cela ne tient qu'à des raisons agricoles.

3° Ce sont toujours les hommes qui fauchent les céréales: maitres, domestiques, ouvriers tous à lafois. Si la femme est réservée pour l'andain avec les jeunes gens, c'est parce que le travail est moins pénible.

– Il faut bien observer que ce que je dis du Canton de Vaud ne doit pas être généralisé à d'autres cantons. Ainsi dans le Canton de Berne, j'ai vu souvent des femmes faucher.

4° Quelques-uns croient à l'influence de la lune, mais la règle souveraine pour les récoltes, c'est le beau temps.

5° Je n'en connais pas.

6° Je n'en connais pas.

7° Je n'en connais pas.

8° Tout ce que je connais, c'est la dernière gerbe, ou javelle laissée sur le champ pour les glaneurs soit les pauvres.

9°. 10° Je ne sais pas.

11° Je ne connais rien de pareil.

12° Je ne connais rien de pareil.

13° La fin de la moisson se célèbre par un repas aux ouvriers, autrefois par quelques danses, comme après la construction d'une maison, mais sans rien qui rappelle des usages superstitieux.

14°. 15° Les réformés ne connaissent pas ces usages.

- 16° Par les salutations ordinaires.
 17° Non.
 18° Je n'ai jamais rien remarqué de pareil.
 19° Je n'en connais pas.
 20° Je n'en connais pas.
 21° (22 [gestr.]) non
 22° Les dragons ailés, nains, etc. sont connus, mais n'ont pas, que je sache, de rapport avec la moisson.
 23° Comme signe d'abondance, on comptait autrefois le nombre des cris de la caille, que l'agriculteur traduisait par le mot *cinqchliorins* (cinq florins). Le nombre de ces cris était censé révéler quel serait le prix du froment.
 24° Je ne sais pas.
 25° Je ne sais pas.
 26° Je ne sais pas.
 27° Il se rattache trop de superstitions à la veille de Noël et de la S. Jean, mais je n'en connais pas qui se rattachent aux récoltes.
 28° On donne le nom de *moutons* aux nuages floconeux de même qu'aux lames écumantes des lacs soulevées par la tempête.
 29° Je ne sais pas.
 30° non
 31° Je ne sais pas.
 32° Des plaisanteries de ce genre ont été en usage surtout, si je ne me trompe, quand l'agriculteur (fait [korr.]) faisait boucherie.

Mr le Professeur *Daguet* à Fribourg (canton catholique)

Mr d'*Angreville* à St. Maurice, Valais (canton catholique)

Mr *Quiquerez*, Ingénieur à Delémont, Jura bernois, seraient en mesure de dire assez exactement ce qui se passe au sujet des récoltes dans leurs cantons respectifs.

Fréd. Troyon

Lausanne, le 30 décembre 1865
 (Vaud-Suisse).

T.S.V.P.

Un ancien usage me revient en mémoire sur un moyen de féconder certaines semences. Le jour de notre danse, des foules de campagnards se rendaient à Lausanne pour entendre sonner «les belles cloches» (expression consacrée) et chacun de monter au clocher de la Cathédrale (autrefois consacrée à la Vierge Marie) pour en admirer les cloches. C'était alors que des paysans passaient sous la plus grande cloche des pépins de courges qui par cette simple opération devaient produire des courges aussi grandes que la cloche.

F.T.

[Offenbar nachträglich hinzugefügt:]

Monsieur

Cette note qui devait être remise à M^{lle} votre sœur n'ayant pas été donnée à temps, je vous l'envoie directement par la poste avec l'expression de mes sentiments bien distingués.

Lausanne, le 4 janvier 1865 (!)

Fréd. Troyon

SUTERMEISTER

Küsnacht-Zürich, 1. Sept. 65

Hochgeehrter Herr!

Hiermit erhalten Sie, was meine Schüler aus ihren so eben abgelaufenen Sommerferien neuerdings an Erntesitten zusammengebracht haben. Ich werde nun aber das Thema damit keineswegs aufgeben, sondern hoffe, späterhin noch rechtzeitig Fortsetzungen nachliefern zu können.

Leider habe ich zu Ihrer spezielleren Frage nach dem *Letzten* etc. nicht mehr Antworten aufreiben können als in dem gegenwärtigen Mskr. mitaufgenommen sind. Der Name des oder der *Alten* scheint hier für jenes unbekannt zu sein. Baben dagegen oder *Bäbe* heißen in unserer Kindersprache alle Gebäcke, welche irgend menschliche Figuren darstellen, indem dieselben wie Puppen behandelt werden, die durchweg *Bäbe* – z. B. Schreibäbe – heißen.

Für Rußwurm danke ich Ihnen bestens; ich kannte das Büchlein wirklich nur flüchtig; bekannter war mir die zweite Sammlung von 1861². Aus den gütig empfohlenen Adressen für meinen Aufsatz werde ich wohl den Grenzboten wählen – wenn ich mich nicht etwa noch zu den Westermannschen Blättern entschliesse.

Dass Ihre Arbeit so vielerorts Zustimmung und namentlich auch – wie ich gelesen – von Regierungen und Behörden werthtätige Förderung erfährt, erfüllt mich mit nachdrücklichster Freude. Gestatten Sie mir, Ihnen diese fernerhin auch dadurch zu bezeugen, dass ich mir

² Bei der Sammlung von 1861 handelt es sich wohl um das Buch von *Carl Rußwurm* «Sagen aus Hapsal, der Wick, Oesel und Runö. Gesichtet und kurz erläutert.» Reval 1861. – Der Titel des andern von Sutermeister erwähnten Büchleins konnte nicht eindeutig festgestellt werden. In Frage kommen folgende Werke von *Carl Rußwurm*: «Nordische Sagen, der deutschen Jugend erzählt und mit einem wissenschaftlichen Anhang versehen.» Leipzig 1842. – «Eibofolke oder die Schweden an den Küsten Ehistlands und auf Runö.» Reval 1855. – «Sagen aus Hapsal und der Umgebung. Zusammengestellt von C. R.» Sammlung 1, Reval 1856.

auch etwa von literarischen Quellen und Materialien gelegentliche Notizen für Sie mache in der Hoffnung, zu der Fülle literarischer Mittel, die Sie längst beherrschen, durch diese oder jene Mittheilung doch noch ein bescheidenes Theil beizutragen.

Ihr
hochachtungsvollst ergebener
O. Sutermeister

Erntesitten aus dem Kanton Zürich

Zu Nr. 2 u. 6 der «Bitte»

Die Korn-(Dinkel-) Ernte heißt allgemein die *weiße*, und die Roggen-
ernte die *schwarze* Ernte.

Die *Winterfrucht*: Roggen, Korn u. Weizen werden meistens mit der *Sichel*, die *Sommerfrucht*: Gerste und Hafer – mit der *Sense* geschnitten. Die Ernte wird mit dem *Spruch* begonnen: Was i han, das ist vo Gott – Was vermag mis eige Wort?

Die drei *ersten Aehren* wirft man in das Getreidefeld hinein, um die «*Kornmutter*» zu befriedigen und die Ernte ergiebig zu machen. (Neftenbach)

Die *zwei ersten Handvoll Halme* legt man kreuzweis übereinander neben den Acker.

Abends, wenn die Betglocke ertönt, hat jeder Schnitter noch drei *Handvoll* zu schneiden. (Neftenbach)

So oft ein Feld abgeschnitten ist, muß es von den Schnittern «*usghôlet*» (ausgejauchzt) werden. (Allgemein.)

Wer *sich schneidet*, der legt drei Hälmchen quer übereinander und läßt in den drei höchsten Namen darüber bluten. (Niederhasli). Allgem. Regel ist, daß ein rechter Schnitter sich *neunmal* müße geschnitten haben.

Wer über Rückenweh klagt, den höhnt man : «ob ihm der „Lenz“ (Faullenzer) aufsitzen wolle?»

Wenn ein Schnitter einzelne Halme beisammen stehen läßt, so knüpft man sie ihm zum Spott oben zusammen.

Proverb: Wer gut *wetzen* kann, kann auch gut lügen.

Text zum *Wetzen*: Wetzt mes nit, so hauts es nit, und hauts es nit, so wetzt mes nit.

Fast überall verbreitet ist die Meinung: Wenn man dem Wetzter (das Geschäft des Wetzens ist immer nur Einem übertragen) für das Wetzen der Sichel *dankt*, so schneidet diese nicht mehr.

Die stehende Frage der Vorübergehenden ist: Hauts es? Die stehende Antwort darauf: Hauts es nümme, so wetzt me.

Prov.: Drei Schnitt es Hämpfeli, drei Hämpfeli = Hampfle, drei Hampfle es Hüfeli, drei Hüfeli = *Garb*.

Das Getreide wird in *Sammleten* gelegt, von denen zwei, jede aus zwei Handvoll bestehend, ein Hüfeli ausmachen; von welchen wieder je vier eine Garbe.

Der Mann bindet, die Frau trägt an, die Kinder hüfelen, d. h. legen je zwei Sammleten auf ein Hüfeli. (Niederglatt)

Bei größeren Geschnitten geht der «*Schnittermeister*» gewöhnlich an die erste Furche und fährt den Andern zum guten Beispiel immer etwas vor. (Stammheim)

Findet man beim Schneiden das sog. *Glücksbäfel* i. e. ein pilzartiges kelchförmiges Pflänzchen, so zählt man die Samenkörner darin und schließt aus der Anzahl derselben auf die Zahl der Gulden, welche die Mütt Kernen gelten wird, oder auch auf die Tausend der Gulden, welche der Acker werth ist. (Weiningen)

Wenn ein Fuder geladen ist und der Bauer nicht Miene macht, den gewohnten Trunk zu geben, so reicht irgend ein kecker Schnitter jenem einen Korb mit der Bitte, darin Wasser zu schöpfen.

Der *Binder* erhält als Ehrengeschenk Zeug zu einer Zwillichhose.

Den *Aehrenlesern* wird Abends zugerufen: «Aehriufleser, was träget er hei? Leere Säckli und müed Bei.»

Jeden Abend belustigen sich die Schnitter an manchen Orten mit *Tanz*.

Statt «Muchel» hört man auch an einigen Orten (Bern etc.) *Sau*.

Die Schwaden heißen beim Heu *Made* u. Mädl. Nach dem ersten «Verzeddeln» des Heues beginnt beim Sonnenuntergang das «Mädle» und «*Birlige*»: Das Heu wird in ungefähr 10' breite Streifen durch 2 Personen von entgegengesetzten Seiten her mit den Rechen in Schwaden gezogen; eine dritte sammelt mit einer Gabel aus jenen Schwaden die kleinen Haufen, die «Birligen» heißen. In Gestalt dieser Birligen bleibt dann das Heu bis zum folgenden Tag im Freien. (Hinweil).

«*Halmen*» heißt das eigentliche (tiefe) Pflügen im Gegensatz zum bloßen «Struchen» oder «Struen» (Unterpflügen der Stoppeln).

Der ungepflügte Boden heißt noch *Ard*.

Zu 3.

Zum Binden nehmen Manche keine «*eschene Weiden*», weil sonst der Blitz leicht ins Haus schlägt. (Wetzikon).

Fremde dürfen nicht binden. *Der Binder* genießt überhaupt die meiste Ehre. Wenn möglich, bindet der Bauer am liebsten selbst.

Läßt eine junge Schnitterin die sog. Sammelte unvollendet, so deuten das die Andern auf nahebevorstehende Verehelichung; die unvollendete Sammelte selbst heißt *Bröchli*

4.

Angang beim Säen: Begegnung einer männlichen Person deutet auf glückliche Saat, diejenige einer weiblichen auf Mißsaat. (Hittnau).

Mit Kreuzerhöhung soll die *Aussa*t begonnen, mit dem Gallustag *beendet* sein. Proverb: «Galli hockt uf em Stei, Buur, was d' dusse hast, thue hei!» (Oberwangenburg).

Kraut säe man Lienhard u. Gertrud; *Bohnen* an Bonifazius; *Zwiebeln* am Charfreitag; *Korn* (nur Dinkel) an Fronfasten; *Kürbis* in der Stunde, da der Mond voll wird. (Stammheim).

Besonders günstig zum Säen ist der *Gründonnerstag*. Allgemeine Sätage sind Montag, Mittwoch, Freitag.

Drei Tage vor, und drei Tage nach Neumond sät man gern Weizen u. Roggen. Den Roggen, der an einem Dienstag od. Donnerstag gesät wurde, fressen die Schnecken, den Weizen die Vögel. (Windlach).

Die Sommergewächse sollen im «Gschütz» gesät werden, damit sie schnell wachsen; Bohnen nicht im Fisch, damit sie nicht fleckig werden, sondern im Wassermann: dann lassen sie sich bald weich sieden; oder in der Wage: dann hängen sich viele an. Rüben gerathen am besten, wenn sie im »Märzenbau« gesät werden. Wegwarten im Skorpion oder Krebs gesät, werden «beinerig». (Hinwil).

Am *siebenten Tag* der Woche soll man nicht säen, «denn es ist eine ungerade und unheilbringende Zahl».

Wenn die Rüben von einer *männlichen Person* gesät werden, so werden sie bedeutend länger und bleiben von Schnecken und anderem Ungeziefer verschont.

Das *Säetuch* ist noch häufig ein leinenes Tisch- oder Betttuch.

Am besten ist es dem Sämann, wenn ihm *die Bärin* «untergeht» oder vorgeht, d.h. wenn sie ihm zeigt, bis wohin die Körner zuweilen gefallen sind. (Hinwil).

«*Einbäcken*» heißt: den Samen anstatt mit der Egge, mit der Hacke in den Boden bringen.

Die drei ersten Körner werden von dem Sämann in die Luft aufgeworfen; ebenso die erste Handvoll über den Acker hin. Dann beginnt er die Arbeit mit dem *Spruch*: «Was i schaffe, das thu i mit fliß – mög s'Her-gotts Gnad si mit üs.» – Die Egge, mit welcher hernach über die Saat

gefahren wird, läßt der Bauer gern von *zwei jungen Stieren* ziehen. (Neftenbach).

[7., gestr.] 5.

Den Roggen vor den Schnecken zu schützen, streut man Apfelschalen in den Acker. Gegen die Mäuse steckt man eichene *Stauden* in die Mauslöcher, dann setzt sich der «Nachtheuel» auf dieselben und fängt die Mäuse. (Windlach)

In die Mauslöcher legt man *todte Fische*.

Die von Mäusen oder Maulwürfen aufgestoßene Erde wird am Charfreitag «verrechet».

Um die Mäuse von den Garben in der Scheune fern zu halten, wird beim Binden *Wollkraut*, wo man solches antrifft, mit eingebunden. (Wetzikon).

8.

Die *letzte Garbe* wird von dem Auflader auf der «Furke» (*furca*), mit 2 Zinken, nach Hause getragen, wo ihm der Ehrentrunk gereicht wird aus der Hand seines Schnittermädchens. (Neftenbach).

Die letzte Garbe heißt auch allgem. *Glücksgarbe*.

10.

Leert der *Erntewagen* um, so bekommt der Fuhrmann – oder auch der Sohn des Bauers – eine böse Frau. (Weiningen).

13.

Den Krähhahnen mit der «Kilbi» zu vereinigen gilt allgemein für geizig. Wird der Krähhahnen in unsern Häusern zugleich gefeiert, so wird etwa ein gemeinschaftlicher *Maskenzug* veranstaltet und schließlich zusammen im Wirthshaus getanzt.

Oft stattet man bei der Sichellöse auch etwa einer Nachbargemeinde einen Besuch ab auf einem Wagen, auf welchem all das Geräthe mitgeführt wird, welches man zur Ernte gebrauchte.

Auf den Abend des Erntefestes hat die Bäuerin schon aus neuem Getreide die *Erntebrote* gebacken, die weiß und größer als die gewöhnlichen sind.

Von der Weinlese an hört für das Gesinde das zweite Frühstück auf – (das sog. «Znüni»). Allgem.

19.

Schlägt der Wind Wellen im Korn, so heißt es: «Das Korn *walket*» (Stammheim).

22.

Unfruchtbarkeit wird dem Grenzverrücker, dem feurigen Mann, *Zeusler* genannt, zugeschrieben; Manche wollen seine Fußtritte noch erkennen. (Hinweil)

23.

Wenn das Korn anfängt in die Aehren zu schießen, dann heißt es: «Wenn me d'Aehre nümme cha zelle, so laufid's i sibe Wuche dur d'Relle». (Weiningen).

Der Roggen sagt zur Gerste: O du arme Sch..., gohst mer blos a d'Chnü. Die Gerste erwiedert: O du grosses Strophelebei, chum doch no vor dir hei.

Wie die Witterung um Medard, also in der Ernte.

Windets viel, so gibts wenig Roggen und Hanf.

Wenn es regnet an Pfingsten, so regnet es Spreuer ins Korn.

Regnet es in den blühenden Roggen, so wird er leicht.

Wenn es am Majtag Reifen gibt, so geräth die Frucht wohl.

Aprillegülle thut de Bure Kiste und Kaste fülle.

Brachmonet naß - leert Scheune und Faß.

Märzeschnee thut Saat u. Ernte weh.

24.

Wie der Bauer mit seinem Mehl umgehen soll, sagt ihm sein alter *Spruch*: «Mühlewarm und Ofewarm macht die riche Bure arm.» D. h. wenn das Mehl, sobald es aus der Mühle kommt, gebacken, und das Brot, sobald es aus dem Ofen kommt, gegessen wird, so gereicht das dem Bauer zum Schaden.

Beim *Backen* ist es der Mutter alter Brauch, dass sie den Mehlsack, während das Brot im Ofen ist, entweder aufhängt oder sonst sorgfältig aufthürmt; je höher er ist, desto höher wird das Brot; und eine strenge Strafe hat das Kind zu gewärtigen, welches das Unglück hat, den Sack etwa «herabzufällen» od. zusammenzudrücken. (Weiningen).

25.

Das Mutterkorn heißt auch *Roggenzahn* (Riffersweil).

26.

Die Maulwurfsgrille heißt allgemein *Kornverre* (im Aargau «Korn-verli»).

28. (20)

Die Kinder werden gewarnt: «Gönd nit is Chorn, de *Wolf* chönnt cho» (Neftenbach).

29.

Redensart: «Der Wind säuet im Korn».

Ältere Leute behaupten, daß ihnen ihre Eltern solche Sicheln vorgewiesen haben, welche von dem Blute der Windbrauthexen, nach denen man sie geworfen habe, rothgefärbt waren.

Zieht ein kühlender Wind über das frische Feld hin, so ruft einer: das ist den arme Lüte ihreswili» (Niederhasli)

32.

Am *Polterabend* wurde ehemals der Braut von älteren Frauen ein Fruchtkranz aufs Haupt gesetzt u. ein Büschel der schönsten Aehren in die Hand gegeben, indeß der Bräutigam in eine vorgehaltene «Kornritere» erst Rappen, dann Schillinge, Batzenstücke und Züriböcke (d. h. alte Batzen) und hernach in eine sog. «Holzöpfelritere» noch Gulden- und Thalerstücke warf. Das Geld kam in die «Weiberkasse», aus welcher die alle zwei – 3 Jahre abgehaltenen Weibermahle bestritten wurden. (Weiningen)

33.

Prov.: En Dröschter, en Wöschter und en Hund möget all Stund (sc. essen u. trinken).

Wer beim Auflösen der Garben die Weide abstreift statt auflöst, der bekommt einen Hoger (Höcker) oder einen Kropf.

Zu Beschluß des Dreschens bindet man gern zum Spaß die Tochter des Hauses in das Stroh ein.

Der Dreschermuchel wird in Stroh gebunden u. den Vögeln zur Scheu an einen Baum des Baumgartens festgebunden! (Neftenbach).

Die im Neumond ausgedroschenen Körner werden lebendig.

Pfeifen in der Drescherscheune wird mit einer Buße, gew.: Wein, bestraft. *Vorübergehende* zwingt man, wenigstens einen Drasch mitzudreschen.

Ein *Achtdreschertakt* lautet: Räbe (= Räbi) = Pappe, Räbepappe.

Der Sechsdreschertakt, Sechzer genannt: Die Stadtknecht die *Hundsfott*; oder: Die Hundsfutt die Stadtplätz.

Den Neuling im Dreschen schickt man nach dem *Windfaß* aus; oder man geht mit ihm «*elgrieslen* od. *Elgriesli fangen*», kleine räthselhafte Thiere, die den Eichhörnchen ähnlich sehen sollen. In schneidend kalter Nacht gehen nämlich Etliche mit ihm, dem sie einen Sack in die Hand geben, wortlos und geheimnißvoll an einen Ort auf freiem Feld, wo der Wind am schärfsten weht; «dort halten sich die *Elgriesli* am liebsten auf»; Jenem wird anbefohlen, den Sack offen bereit zu

halten, indeß die Uebrigen sich nach allen Seiten entfernen, um, wie sie sagen, die Elgriesli zusammenzutreiben und in den Sack zu jagen. Versagen dann dem Geprellten allmählig die starren Finger und geht er nach Hause, so empfangen ihn hier mit Spottgelächter die Uebrigen, die sich längst wieder um den warmen Ofen gelagert hatten. (Weiningen).

Nach dem letzten Drasch schlagen Alle zumal auf die Tenne. Oder sie schaffen den Bindbaum in den Hof auf untergelegte Balken und dreschen nun auf diesen so lange ohrenzerreißend los, bis der Bauer in Sorge um Flegel und Bindbaum mit dem also herausgeforderten Schlaftrunk erscheint.

Volksräthsel:

1. Flachs. Won i jung gsi bi, han i blâ Chrone treit; woni älter wore bi, bin i klopft und wieder klopft wore; und won i ganz alt gsi bi, händ mi all Lüt treit.

2. Hanfsamen. Es ist es Chästli wohl beschlosse – aber nit mit blei begosse; mach mirs aber uf – witt der Glaube auch; mach mirs eine Viertelstund – i will dir gern ge 100 Pfund.

Erntesitten aus dem Kanton Zürich

In Antworten auf die 35 Fragen

Auf Nr. 1.

Waedenschweil

Das Pflügen heißt 1) *Brabe* = brachepflügen im Frühling, wenn der Boden über Sommer brach liegen soll. 2) *Felge* = oberflächlich pflügen im Sommer mit gleichzeitiger Düngung des Bodens. 3) *Saetere* = im Frühherbst pflügen vor der Wintersaat. 4) *Struche* = Unterpflügen der Stoppeln im Sommer nach beendigter Ernte.

(Beim Mistausführen wird das erste Fuder durch einen Stier, der von einem ledigen Burschen geleitet wird, ausgeführt, «weil sich dadurch die befruchtende Kraft des Düngers vermehrt» (Mündl. mitgetheilt aus Linthal Kanton Glarus).

2. und 3.

Waedenschweil. [gestr.]

Ein «*Geschnitt*» besteht gewöhnlich aus einem Mann und drei bis vier Frauen, die sich in das Geschäft des Schneidens – mit Sichel und Sense –, des Antragens (Sammelns) und Bindens theilen. Geschnitt heißt indessen auch die Gesamtheit der Schnitter auf einem großen

Hofe. Noch heute wiederholt sich, wenn auch spärlich, (z. B. in Oetweil) die alte Sitte: Das Geschnitt zieht mit einem Geiger an der Spitze auf das Feld. Hier wird nach dem Takt der Musik gearbeitet; wer nicht nach dem Takt schneiden, nicht Schritt halten kann, dem wird ein Fulacker (Faulacker) bereitet: Die Voranschreitenden trennen ihn von ihrer Gemeinschaft ab, indem sie ihn auf einem isolierten Stück, einer kleinen Getreideinsel zurücklassen (dies heißt das Aeckerli- oder Zipfel-Schneiden und geschieht auch anderwärts z. B. in Schaffhausen, ohne Musik). Nun rückt der Geiger vor und singt zu seinem Spiel in altmodischer Weise:

s'Zipfeli wott nit swine
 s'Zipfeli wott nit ab;
 Jetz Zipfeli wenn d' nit swine witt
 So, Zipfeli, rätsch di ab.

Dabei schallendes Gejauchze der Uebrigen und Zuruf: Fulacker!

Ab, Aeckerli, ab
 So chunnt de ful Schnitter drab!

Bisweilen schneidet aber auch umgekehrt ein Einzelner allen Uebrigen ein Äckerlein ab, indem er vorausseilend von einem Flügel zum andern einen Bogen beschreibt. – Kein Schnitter soll den Andern lästig fallen durch Beklagen oder Arbeitsmuße – etwa mit der beliebten Formel: «Die Katze will mir auf den Buckel (Rücken) springen». Wer sich über Rückenschmerzen beschwert, den nöthigt man ohne Nachsicht, sich auf den Bauch zu legen und von Einem aus dem Geschnitte sich nach der Musik des Geigers auf dem Rücken herumtanzen zu lassen.

Wetzikon:

Wer beim Schneiden seinen Platz ändert, wird «Druckstößel» genannt (in Ossingen «Druckstampfel»).

Hegnau:

Läßt ein Schnitter einen Halm stehen, so hat der Finder desselben das Recht, zur Buße ein Trinkgeld von ihm einzuziehen.

Ossingen:

Wenn der Binder die Schauben an die «Weid» anschlagen kann, bevor das «Anträgermannli» einen Arm voll auf dieselben gelegt hat, so müssen die beiden Anträger dem Binder einen «Weggen» zahlen.

Oetweil:

«*Flügesack*» wird das Instrument genannt, in welchem die Sichel

Morgens aufs Feld gebracht werden; dies Geschäft hat ein noch unerfahrener Schnitter zu besorgen, welcher dann während des ganzen Tages dem Geschnitt als Zielscheibe des Spottes und der Neckereien dienen muss. Am letzten Erntetag wird dieser Sichelträger maskirt und bekränzt, führt alsdann den Namen «Sichelschît» und hat die Rolle eines Hanswursts zu spielen.

4.

Wädenschweil:

Bei der Aussaat wird zu dem Korn Kalk, zu dem Weizen Vitriolwasser gebracht; bisweilen mengt man auch Pulver von Käfferwin unter beide Früchte bei.

Oetweil:

Den Roggen muß man *inerudle* (bei trockenem Wetter säen; *rudle* = kleine Schollen über den Samen ziehen), den Weizen *inefädle*, den Haber *inefädle* (bei regnerischem Wetter, feuchtem Boden säen).

Adlischweil:

Den Haber soll man *idrecke* und s'Chorn *ibrocke*.

Wädenschweil:

s'Chorn ischwemme und de Rogge ibrenne.

Bassersdorf:

Das Säen beim Vollmond oder «Durschi» schadet dem Wachstum. Wenn an den «Fleischtagen» Dienstag und Donnerstag gesäet wird, so steht zu erwarten, daß die Vögel die Saat ausscharren und aufpicken werden.

Waedenschweil:

Säen am ersten April – verderbt den Bauer mit Stumpf u. Stil. Dagegen ist der Gründonnerstag für die Aussaat besonders günstig.

Wetzikon:

Wenn der Bauer am Freitag Morgens vor Sonnenaufgang säet, so sucht er dadurch das Saatfeld vor den Vögeln, namentlich vor den Sperlingen zu schützen. Ist er im Fallen, andere Tage zur Aussaat benützen zu müssen, so steckt er an den Rand des Saatfeldes Stäbe, welche oben mit einer Spalte versehen sind, in die man Büschel von Menschenhaaren bringt.

Wenn am Mittag in der 12^{ten} Stunde gesäet wird, so geschieht es, das Feld vor allen störenden Einflüssen zu schützen.

Bülach:

Man säet nicht gern an der Rosa, indem man behauptet, es gebe nur Rösli, d.h. nur sehr kleine Aehren ohne Früchte.

«Ghurig», d.h. stehend und liegend durcheinander gewachsen ist die Frucht, welche an Frohnfasten gesäet wurde.

Den Hanfsamen wirft man hoch in die Lüfte: damit auch der Hanf hoch werde.

Den Mohn säet man Abends in der 3^{ten} Stunde: damit die reifen Kapseln nicht von den Raben geöffnet werden.

Waedenschweil:

Um das Wachsen des Flachses zu befördern, wird bisweilen ein Stück von einer Windel, in der ein Neugeborenes lag, in den Boden gelegt.

(Wetzikon: Gertrud setzt Böllen und Chrut.

Die Wegwarten bekommen statt einer großen Wurzel viele kleine unfruchtbare, wenn man sie zu der Zeit säet, wo die Sonne in das Sternbild des Krebses tritt; man sagt z.B., sie werden «beinerig».

Am 1000 Ritter-Tag wird sehr selten gemäht, weil man glaubt, der Rasen gehe dadurch zu Grund.

Horgen:

Bohnen werden zwischen 11–12 Uhr gesteckt, denn man meint: je größer die Stundenzahl, je größer der Ertrag.)

5.

Waedenschweil:

Um das Ungeziefer für 7 Jahre von dem *aufbewahrten* Getreide fern zu halten, wird der Bindknebel von einer Stechpalme genommen, welche am Charfreitag Nachts 12 Uhr abgeschnitten worden ist. Derjenige, welcher die Palme schneidet, darf auf dem Gang zu derselben nie zurücksehen und keinen Begegnenden grüßen. Das Holz muß mit Einem Streich gehauen werden und zwar in den 3 höchsten N., und während des Abschneidens muß man ein in 1 Jahr gewachsenes Doppelschoß von einer Haselstaude im Mund halten.

7.

Wetzikon:

Beim Schneiden der letzten Halme bereiten die Schnitter eine Kornkrone, welche sie entweder dem Bauer oder der Bäuerin um den Hals werfen, worauf sie einen Trunk erhalten.

8.

Der letzte Acker, auf welchem geschnitten wird, heißt allgemein der «*Muchelacker*»; und derjenige, welcher die letzten Halme schneidet: der *Muchel*, *Schnittermuchel*, oder auch je nach der betreffenden Getreideart: Korn-, Weizen-, Hafer-Muchel. (in Adlischweil offenbar corumpirt: *Michel*. Das Wort wird bei uns nicht mehr verstanden; (Tobler [gestr.]) Stalder hat *Mauchli* = Alpstier, Zuchtochs. Panzer 2.233: *Mochel*, eine weibliche Figur³. – In zürcherisch Wald gilt statt Muchel «Stutz». Auch wer den letzten Drischelschlag thut, heißt allgemein Dreschermuchel.)

Wädenschweil:

Wenn ein Häufchen Getreide auf dem Feld liegen bleibt, so sagt man, eine von den Personen, die gehäufelt haben, müsse Windeln bereit machen. Das Häufchen heißt an einigen Orten (z.B. Bülach) *Wiege*; an andern dagegen heißt so die letzte Garbe; wenn nämlich statt der 4 Häufchen, aus welchen jede Garbe gebunden wurde, schließlich nur noch 2 bis 3 übrig bleiben, so wird diese kleinere Garbe unter Zujachzen sämtlicher Schnitter als «Wiege» begrüßt, wobei es nicht an Neckereien und Beglückwünschungen zwischen Schnittern und Schnitterinnen fehlt (So in Oetweil).

Andere Namen der *letzten Garbe* sind «*Rätschvogel*» (in Messikon), *Haas* (Wädenschweil und in Schaffhausen), *Fuchs* (Bassersdorf u. Bülach), *Großmütterli* (Baßersdorf). An einigen Orten (z.B. Wetzikon) erhielt sie früher Thiergestalt.

Von dem letzten Bund des Auszudreschenden machte man früher in *Glarus* eine *Kornpuppe*, die im Hof aufgestellt und in Gegenwart aller Arbeiter, die einen Ring bildeten, verbrannt wurde. Sie hatte die Gestalt eines Mannes und war von derjenigen Person verfertigt, welche den letzten Halm geschnitten hatte.

9.

Oetweil und Gossau:

Es wird immer noch ein Häuflein Heu oder Getreide auf dem Feld zurückgelassen, damit der Segen des folgenden Jahres nicht ausbleibt; es hat den Namen *Hebel* (Symbolik des Verfahrens beim Teigkneten?)

³ *Tobler*: Titus Tobler, Appenzellischer Sprachschatz. Zürich 1837. *Stalder*: Franz Joseph Stalder, Versuch eines Schweizerischen Idiotikons. Aarau 1812, Bd. 2, 201 (s.v. *Mauchli*). *Panzer*: Friedrich Panzer: Bayerische Sagen und Bräuche. München 1848/55, Bd. 2, 233.

Waedenschweil:

Der die Garben bindet, drückt noch mit dem Bein insbesondere auf ein Ende, damit für die Aehrenleser mehr Aehren abfallen.

Bassersdorf:

Für die Armen wird ein Stück ungeschnitten gelassen.

Allgemeine Sitte ist:

Die Aehrenleser werden nicht selten mit dem gespeist und getränkt, was sich die Schnitter von ihrem eigenen Unterhalt abbrechen; überdies geht der Dorfwächter etwa von Haus zu Haus und sammelt Brot für die fremden Aehrenleser; der Gutsherr selbst gibt ihnen Herberge. In *Glarus* befestigte man noch unlängst die *erste* und die *letzte* Garbe unter dem Vordach der Scheuer: Damit sie den Vögeln zum Neste dienen.

10.

Bassersdorf:

Wenn ehemals den Schnittern beim Essen zu viel Kraut vorgesetzt wurde, so schnitten sie dem Meister das Kraut im Garten ab oder überschütteten es mit *Güsel* (Gerstenhaaren).

Sternenberg:

Hat ein Gutsbesitzer das «Unglück», daß sein beladener Erntewagen umwirft, so wird er nicht nur nicht bemitleidet, sondern er wird noch von allen Leuten verachtet, indem der Vorfall als eine Strafe für Geiz u. dgl. angesehen wird.

13.

Wetzikon:

Beim Ernteschluß erhalten die Garbenbinder je zwei Brote, welche sie an einem an beiden Enden zugespitzten Stab auf den Schultern nach Hause tragen. Die Person, welche dem Binder das Getreide auf die «Weide» bringt, erhält nebst einem Brot den sog. Anträgerweggen. Das Erntefest auf dem Hofe heißt Sichellegi, Sichellösi, Sichelhäntki, auch Sähase (in Oetweil); der vorherrschende Name aber ist Krähhahne. (In Malter, Kanton Luzern, heißt das Mahl nach Schluß des Rätschens od. Hanfbrechens *Stengelgumpete*). Beim Krähhahnen pflegt noch der Dorfschlächter dem Gutsherrn einen Schafschlegel (Hammelkeule) zur Mahlzeit zu schicken, womit er sich die Erlaubniß erwirkt, die Stoppelfelder mit seiner Schafherde auszuweiden.

Messikon:

Eine Redensart bei der Erntemahlzeit lautet: Der Wein muß um ein paar Dauben tiefer stehen.

14.

(In Schaffhausen wurde noch vor wenigen Jahren am Erntesonntag eine Garbe in die Kirche getragen, wo die versammelte Gemeinde ihr Dankopfer darbrachte. In Württemberg noch heute vielfach üblich, daß 2 Garben zu den Seiten des Altares aufgestellt und nach dem Gottesdienst den Armen überlassen werden. Nach mündl. Mitth.)

15.

Wädenschweil:

Die Saat wird im Namen der h. Dreifaltigkeit ausgestreut (auch in Glarus) und am Ende ruft der Sämann: Es walte Gott! (in Glarus: Gebe der l. Herrgott seinen Segen darein!)

Sternenberg:

Alle Tage beschließt der altgläubige Bauer seine Arbeit mit dem Worte: Walt Gott trüli! (treulich).

Oetweil:

Mit dem Gruße: Walt Gott! verließen ehemals Gutsherr und Schnitter das Feld, wenn die abgeschnittene Frucht während der Nacht auf dem Feld liegen bleiben mußte.

Bassersdorf:

War die Ernte beim ersten Acker gut ausgefallen, so schloß man mit einem «Walt Gott, daß es nie weniger gäb!»

18.

Zumikon:

Wenn man eine im Blühen begriffene Roggenähre in den Mund nimmt und dieselbe nun im Munde verblüht, so lebt man jedenfalls dieses Jahr noch.

Wenn man sät und die Vögel fliegen auf den Samen, so lebt man lange; sonst nicht.

Hegnau:

Trifft man während des Schneidens Sauerampfer an, so legt man ihn bei Seite, bindet ihn hernach in die Garben hinein und glaubt darin ein vortreffliches Mittel zu haben, das Rindvieh gegen verschiedene Krankheiten zu schützen.

In Russikon band man ehemals in die letzte Garbe einen Stein.

Messikon:

Zum Gedeihen des Viehes muß etwas von der letzten Garbe in die Krippe gelegt werden.

Wädenschweil:

Das Vieh wird fett und milchreich, wenn man es am Weihnachtmorgen während des Einläutens mit den Aehren der letzten Garbe füttert.

Oetweil:

Das Kornfeld kann *gebannt* werden. Wer ein fremdes Feld zur Nachtzeit betritt, findet den Ausgang nicht mehr, bis ihn der Eigenthümer selbst aus dem Bann befreit. Doch gibt es Ein Mittel, sich selbst zu befreien: Der Gebannte muß seinen Rock ausziehen, ihn umgewendet auf den Boden legen, darauf treten und so vorwärts rutschen, ohne mit seinen Füßen den Boden zu berühren.

Birchwil bei Bassersdorf:

Ein Bauer hatte auf dem Kornzelg der Gemeinde eben seine Ernte begonnen, als ein Gewitter herannahte. Rasch wollte er das bereits abgeschnittene Getreide in Garben binden und heimführen lassen; aber ein altes Weib, angeblich aus Schwaben herübergekommen, das bei ihm als Schnitterin diente, versicherte ihm, daß seinem Getreide kein Schaden drohe. Der Bauer ließ hierauf das Getreide liegen und gieng mit seinem Geschnitte zum Mittagessen, während die Nachbarn ihr Korn so schnell als möglich heimzuschaffen bemüht waren. Die Wolken entleerten sich, und als Nachmittags die Schnitter wieder auf das Feld zogen, war kein einziger Strohalm auf dem Feld des Bauers naß, während auf den übrigen Feldern das Gewitter bedenkliche Spuren zurückgelassen hatte. Das Weib aber, das dem Bauer jenen Rath ertheilt hatte, war verschwunden und Niemand sah es wieder.

Wetzikon bei Uster:

Die Schnitter eines Gehöftes hatten eben ihr Abendessen vor sich, welches in einer gewaltigen Nideldünne (Rahmkuchen) bestand; da trat eine alte Frau zu den Essenden und bat um ein Stück Dünne. Aber der maßlose Appetit der Essenden wollte nicht in die Erfüllung der Bitte eingehen. «Packt Euch, sagten sie, wir haben nichts Voriges (Uebriges) für Euch!» Auf einmal verschwand nun das Weib, man wusste nicht wie; und halb zagend begaben sich hernach die Schnitter wieder an ihre Arbeit. Kaum war aber eine Stunde verflossen, so kam ein gewaltiger Wirbelwind und wüthete dergestalt auf dem Feld, daß nicht ein einziges Hälmchen darauf übrig blieb. Der Unfall wurde dem

Rachegeist zugeschrieben und diente zur guten Lehre für den geizigen Bauer, welcher von da an, wenigstens während der Ernte, mildthätiger gegen die Armen wurde.

19.

Steinmaur:

Wenn zur Blüthezeit bei schönem Wetter der Wind weht und Wellen auf den Halmen schlägt, so sagt man: Die Engel fahren über das Feld und segnen es.

Wenn der Wind im Korn Wellen schlägt, so heißt es (z.B. in Oetweil): «Die Schafe fahren übers Korn», oder (in Bassersdorf): «D'Säu laufed i der Frucht».

20.

Man hält die Kinder gemeinhin vom Betreten der Getreidefelder ab, indem man sie vor dem lauernden «*Kornhansli*» warnt; oder (in Oetweil) dem *Hardjoggeli* oder «*Möggelima*».

Flaach:

Die Kinder pflegen noch dieses *Spieles*: Sie bilden einen langen Zug und singen:

Wir gehen in das grüne Korn,
Wer will uns das verwehren?
Wenn nur der böse *Wolf* nicht kommt,
Sonst müssen wir uns wehren.

Plötzlich erscheint der «Wolf» und sucht eines der Kinder zu erhaschen; die Andern suchen ihm die Beute abzujagen, indem sie ihn bald mit dargebotenem Brot besänftigen, bald mit Schlägen fortreiben.

Bassersdorf:

«Der Wolf hocket uf der Sägesse» (Sense), sagen die Mähder, wenn die Sonnenhitze das Gras oder Getreide so ausgetrocknet hat, daß man fast nicht mehr mähen kann.

24.

Wetzikon:

Die letzten Früchte der Obstbäume läßt man gewöhnlich am Baume: «Sie gehören den Vögeln».

Messikon:

Auf den Bäumen muß man einen Apfel oder eine Birne stehen lassen, wenn für's künftige Jahr der Segen nicht ausbleiben soll.

Wetzikon:

Trägt ein Baum die *ersten* Früchte, so läßt man dieselben gern durch ein Kind pflücken oder durch eine Schwangere.

Bassersdorf:

Die erste Frucht eines Bäumchens wird den Armen gegeben oder auch einer zum ersten Mal schwangeren Frau; man glaubt dadurch den Baum fruchtbar zu machen.

Sternenberg:

Man läßt immer eine bestimmte Menge Fruchtkörner im Kasten, damit der Segen nicht ausgeht.

25.

Bassersdorf:

Das Mutterkorn heißt *Tüfelsmarge* und *Tüfelchreneli* (Kralle).

27.

Wetzikon:

Das Zerspringen der Bäume zu verhüten, geht der Bauer am Sylvesterabend, wenn die Vespertglocken ertönen, in den Obstgarten, mit Weiden und Roggenstroh, um dort bis zum letzten Glockenschlag möglichst viele Bäume zu umbinden.

Wädensweil:

Viele glauben, daß sich während des Weihnachtmorgen-Geläutes (4 Uhr) ein «heiliger Rahm» auf dem Wasser befinde; sie tränken deshalb ihr Vieh um diese Zeit.

29.

Adlischweil:

Bisweilen hebt der Wind ausgebreitetes Getreide in die Höhe, sodaß es dann nur mit vieler Mühe wieder in Ordnung gelegt werden kann; dann sagen die Leute: *Saudreck!* Alte *Hex!* Werft ihr die Sichel nach!

Andelfingen:

Die kleinen, die «Schäfli» genannten Wolken, Regen deutend, heißen «*Regebluest*».

30.

«J d'Halme neh» (in die Halme nehmen) ist eine hier fast überall noch übliche Sitte: Die Schnitter umfassen den herankommenden oder vorübergehenden Hausherrn unversehens mit einem Büschel

Halme. Ebenso wird der vorübergehende Fremde unversehens mit einer Schlinge von Halmen aufgehalten, oder man bindet ihm einen Halm an den Rockknopf und hält ihn so lange fest, bis er sich loskauft. Bisweilen wird auch dem jüngsten «Hochzeiter» im Dorf «Öppis i d'Halm» d. h. ein Benefiz abverlangt. Derselbe Brauch besteht bei den Hanfbrecherinnen und heißt hier «*i d'Agle neb*»; dem Vorübergehenden wird ein Hanfband um den Hals geworfen mit dem Ruf: Öppis i d'Agle gä!

Agle sind die Abfälle beim Hanfbrechen.

33.

Wetzikon:

Beim Dreschen der letzten Garben suchen die Drescher die Bäuerin «in den Flegel zu nehmen» d. h. mit ihren Flegeln zu umschließen. Gelingt es ihnen, sie zu fangen, so hat sie sich mit so viel Maß Wein auszulösen, als Drescher in der Tenne sind; um diesem zu entgehen, sucht sich die Bäuerin heimlich auf die Seite zu stellen und wird dann mit der größten Hartnäckigkeit aufgesucht.

Um dem jungen Anfänger im Dreschen das schwere Werk zu erleichtern, wird ihm der appetitliche Sechsdreschertakt vorgesprochen:

Gute feiße Suppe
Speck und Öpfelstückli.

Esslingen bei Egg:

Der Unerfahrene wird geneckt, indem man ihn nach einer Schaubscheere ausschickt (beim Holzen nach der Schiterbiggscheer, beim Stichelstecken nach der Stichel(Rebstecken-)strecke, beim Mosten nach dem Mostlöffel).

Bassersdorf:

Wer nicht recht zum Dreschen steht, wird «geeselt»: Zwei geben sich ein Zeichen; plötzlich steckt ihm der Eine den Flegelstiel zwischen den Beinen durch und er wird unversehens in die Höhe gehoben, sodaß er ohne Hilfe und Rath schwebt und dem Gelächter preisgegeben ist.

Wer den letzten Drischelschlag thut, heißt auch «*Flegelesel*».

Flaach:

Ist derjenige, welcher den ersten Strohband macht, noch ledig, so wird aus der regelrechten oder der zerzausten Form des Gebundes geschlossen, ob seine Zukünftige eine ordentliche oder eine unordentliche Frau, eine «hâtsch» sein wird.

*Anhang*Mittheilungen aus 1) *Baselland*

Prov.: Wird d'Gerste im Nidsigend gsäit, so will si nit zu de hosen us.

Regnets' am Vrenetag, so soll der Bur de Löffel i der Suppe lo stecke und der Sack näh und go säie.

Regnets a der Pfingste od. am Palmsonntag, so cha der Bur s'dritt Band im Wald lo. – Säen am ersten April verdirbt den Bur mit Stumpf u. Stil. – Vinzenz im Sunnschi bringt vil Korn u. Wi.

Vom *Wind* im Korn heißt es: «die wilden Schweine jagen sich».

Den *Wirbelwind* augenblicklich zu stillen, soll man dreimal nacheinander «Schweinedreck» rufen.

«Andreaschnee thut dem Korn weh.» – Scheint an der Fastnacht die Sonn, so geräth Korn u. Weizen wohl. – Fällt ein Reif am 1. Maj, so geräth die Frucht wohl. – Brachmonet naß leert Scheuer u. Faß, Die Gerste läßt man gern 5–6 Tage auf Latten liegen (Schraden). Die *letzte Garbe* heißt noch *Göggel*, die letzten Halme Glückshalme.

Sie sollen kniend mit der linken Hand in den 3 höchsten Namen abgeschnitten u. die so gesegneten Aehren dann unter das Samenkorn gemischt werden. Früher wurde von dem jüngsten Kind das Glückshämpfeli geschnitten. Oder man nahm auch von den 3 letzten Handvoll Aehren die 3 schönsten heraus, band sie zusammen, verflocht die Halme zu einem zierlichen Band u. überreichte dieses «Glückskorn» dem Bauern. Dieser behielt dasselbe bis zur folgenden Saat u. mengte dann die Körner, die er daraus erhielt, unter die Saatfrucht.

Früher diente als Erholung während der Ernte das sog. *Plättli-schieße*: Rollen entzündeter Holzscheiben.

2) *Aargau*

Die Anfänger im (Flachs [gestr.]) Hanfziehen werden zum «häf-nern» bestimmt, d.h. sie müssen den kürzern Hanf ziehen; daher ihr Spottname Häfnerer. Das letzte Getreide zu schneiden wird den Ledi-gen überlaßen. (Dreid [gestr.]) Sechsdreschertakt: Chatz hät Suppe gschlacket, Hund hät Brüje glappet. Achtdreschertakt: Im Ofesitz, im Ofeloch.

(Bei Waldenburg, Ct. Baselland, sollen am 31. Juli 1618 die Schnitter durch einen starken Schneefall genöthigt worden sein, das Feld zu verlassen.)

Der Bächtelitag

(Eidgenössischer National-Kalender 1869, S. 47–48)

Unter den schweizerischen Volkskalendern, die ihr Augenmerk volkskundlichen Phänomenen zuwandten, ragt der 1838 erstmals erschienene Schweizerische (von 1854 an Eidgenössische) National-Kalender (Aarau) besonders hervor. Bis 1900 erschienen hier Dutzende einschlägiger Artikel, vor allem Beschreibungen von vaterländischen und volkstümlichen Festen. Von 1863 an waren sie jeweilen in einer Rubrik mit wechselndem Titel zusammengefasst: Schweizerische Volksfeste, Schweizerische Volksspiele, usw. Die erste Rubrik dieser Art wurde eingeleitet mit einem programmatischen Satz, der wohl vom damaligen Redaktor, dem Luzerner Arzt *Karl August Feierabend* (1812–1887), stammte: «Der Kalendermacher wird in Zukunft unter dieser Rubrik seinen Lesern lebensgetreue Bilder von Volksfesten aus allen Gauen der Schweiz mittheilen, und dadurch mit dem Gefühle bürgerlicher Zusammengehörigkeit auch dasjenige einträchtiger Liebe zum gemeinsamen freien Vaterlande beleben und heben.»

Aus der Fülle des Materials, das zu einem guten Teil von Herzog in seiner Textsammlung verwendet wurde, lassen wir hier eine Festbeschreibung folgen, die wegen ihrer engen Anlehnung an mythologische Gedanken jener Zeit bemerkenswert ist. Zum Inhalt vgl. das zwölf Jahre vorher erschienene Bändchen von Runge, an das sich der Text stark anlehnt: H. Runge, *Der Berchtolds-Tag in der Schweiz, Eine mythologische Skizze* (Zürich 1857). R. Th.

Der Bächtelitag

Es ist unzweifelhaft, daß viele unserer Volksbräuche und Volksfeste ihren ersten Ursprung im uralten Heidenthume haben, und im Laufe der Jahrhunderte gar verschiedenartige Veränderungen erlitten. In die Zeit der Wintersonnenwende fielen die altheidnischen *Julfeste* zur Feier der dem Sommer sich wieder zuwendenden Sonne, deren Sinnbild das Rad war, das sich in den ums Neujahr üblichen *Eierringen* noch erhalten hat. Das Fest war dem Gotte *Wuotan*, dem Spender des Lichtes und Donners, geweiht, als Segenspender für Feld und Flur, der in der sogenannten heiligen Zeit zwischen Weihnachten und Dreikönigen, auf seinem Schimmel reitend, mit seiner Gemahlin Bertha, und dem Geleite des wilden Heeres unter gewaltigem Lärm durchs Land ritt und die Opfertgaben in Empfang nahm, welche die Menschen, um Segen für ihre Felder bittend, ihm darboten. In diese Zeit fiel daher das größte Opfer der heidnischen Germanen. In ihr herrschte Gottesfriede, und ergab sich Alles der heitern Lust und Freude. Noch leben zahlreiche unbewußte Erinnerungen an diese Festzeiten im Volke. So herrscht noch an vielen Orten der Glaube, daß Spinnen in der heiligen Zeit ein Frevel sei, und daß in derselben keine größere und wichtigere Arbeit unternommen werden dürfe, ansonst dieselbe mißglücke.

Die christliche Zeitanschauung hat den *Wuotan* in der innern Schweiz in den *St. Nikolaus*, in der nördlichen Schweiz in *Berchtold*, in der Westschweiz in *Bartholomäus*, den Patron des Weinbaus, umgewandelt. Eine fröhliche Feier mit Lichtern am Weihnachtsbäumchen und in den farbigen Laternen der «Böggen» oder «Mareielis» ist geblieben. Von Berchtold kömmt der Name «*Bächtelen*» und «*Bächtelitag*».



Der *Bächtelitag* (2. Jan.) ist in der nördlichen Schweiz, besonders im Kanton Zürich und in einigen Gegenden der angrenzenden Kantone Aargau und Thurgau ein heiterer Freudentag. Am Vormittag desselben ziehen die festlich gekleideten Kinder der wohlhabendern Einwohner Zürichs auf die Gesellschaftshäuser, um dorthin die sogenannten «Stubenhitzen» (ein Geldbeitrag von ca. 60 Cts. bis 1 Fr. 20) zu tragen. Die Kinder erhalten dafür die «Neujahrsblätter», Kupferstiche, welche nebst einem lehrreichen Text meistens Gegenstände aus der vaterländischen Geschichte, der Naturgeschichte, oder Portraits verdienstvoller Schweizer enthalten. Die Kinder werden zugleich mit einem Gläschen Muskateller, Leckerli und Gueteli regalirt.

In frühern Jahrhunderten wurden die sogenannten Stubenhitzen am Neujahrstage eingezogen, und Nachtmahlzeiten auf den Zünften

gehalten, wobei es mit «Trommen und Pfeifen» sehr lustig herging; welches aber von der Obrigkeit aus guten Gründen abgeschafft wurde.

Ebenso zogen in frühern Zeiten am Bächtelitag vom Lande her ganze Schaaren maskirter Kinder durch die Stadt, die an langen Stangen in farbigen Laternen Lichter trugen, ihre «Mareielisprüchlein» sangen, und dafür mildthätige Gaben in Empfang nahmen. Längst sind diese Maskeraden abgeschafft, und finden bloß noch hin und wieder auf dem Lande statt.

An diesem Tage hat Jedermann die Freiheit, das Naturalienkabinet, die Bürgerbibliothek und andere interessante Sammlungen unentgeltlich zu besichtigen. Der Abend wird mit Gastereien und Lustbarkeiten beschlossen.

Im Kanton Thurgau fand früher am Berchtoldstag die Gemeindeabrechnung statt, die sich dann gewöhnlich zu einem kleinen Bürgerfeste gestaltete.

In ganz eigenthümlicher Weise wird von der erwachsenen männlichen Jugend der Bächtelitag zu *Degerfelden* im Aargau gefeiert. Die jungen Burschen thun sich nämlich zur Bächtelisgesellschaft zusammen und erscheinen am Festtage als zierlich geputzte Rebleute mit Kannen und Stitzen, sprechen vor den Fenstern der Weinbauern ihre Glückwünsche und führen einen Zunfttanz auf. Mittlerweile werden ihre Trinkgeschirre reichlich mit Landwein gefüllt. Die Bursche ziehen dann mit den Spenden ab, und tragen sie in die Hütten der Armen, auf daß auch diese sich des Tages freuen können. Zuletzt singt die Bächtelisgesellschaft als wohlgeübter Männerchor dem versammelten Gemeinderath das Neujahr an, und überbringt ihm einen gewaltigen, neugebackenen und daher angenehm duftenden *Eierring*. Als Gegengeschenk empfängt sie einen halben Saum Landwein. Dieser wird noch denselben Abend gemeinsam getrunken. Jeder Bursche schickt einen Kameraden zu seiner auserwählten Tänzerin, um sie unter Bücklingen und allerlei Artigkeiten ins Wirthshaus abzuholen, wo dann, wie gewohnt, ein fröhlicher Abend die Festfeier schließt.

In *Luzern* setzen die Gesellen der Kaufherrn-Trinkstube nach der Satzung vom Jahr 1451 «jählich an Sant-Berchtentag ihre Stubenherren». Die Mitglieder der Safran- oder Fritsch-Zunft wählen am Sonntag nach Dreikönigen den *Fritschivater*, der für einen passenden Fritschizug zu sorgen hat und halten ihr großes «*Bächteli-Essen*» im Stadttheater. Ebenso werden auf den andern Zünften der alten Reihenfolge nach die herkömmlichen *Bächteli-Essen* abgehalten.

Aus: Auguste Quiquerez, *Traditions et Légendes du Jura*, 1877

Auguste Quiquerez (1801–1882) entstammte einer alteingesessenen jurassischen Familie. Sein Vater war Finanzrat des Fürstbischofs von Basel, Josef von Roggenbach, und Bürgermeister der Stadt Porrentruy. In seiner Freizeit beschäftigte er sich mit historischen und rechtshistorischen Studien. Von ihm scheint Quiquerez manche Anregung erfahren zu haben; seine Studien schloss er 1826 in Paris allerdings als Ingenieur ab. Schon im folgenden Jahr liess er sich auf dem Landgut seines Vaters in Bellerive bei Delémont nieder, auf welchem auch die Schlossruine der Grafen von Soyhières stand. Dort richtete er sich eine Studierstube und seine Altertumssammlung ein. Nach seiner militärischen Laufbahn war er von 1838–46 Statthalter der Berner Regierung in Delémont, danach bis zu seinem Tod Bergbauinspektor im Berner Jura. In dieser Tätigkeit lernte er Land und Leute in ausgedehnten Fussmärschen bestens kennen: ... «Dans nos courses de cet été (1864), plus de 500 lieues à pied, en 88 jours de marche, nous avons encore vu dans le Jura bien d'autres choses»¹...

Ein grosser Teil seines überaus vielseitigen Lebenswerkes liegt noch in Manuskripten in verschiedenen Bibliotheken. Seine vielen Bücher hat er meist auf eigene Kosten oder doch mit nur wenig Subventionen gedruckt. Unzählige kleinere und grössere Aufsätze sind in schweizerischen und französischen Zeitschriften zerstreut. Quiquerez publizierte gleichzeitig Beiträge über Geologie, Agronomie, über Geschichte, Archäologie und Volkskunde. Daneben schrieb er auch historische und antikerikale Romane. Er war korrespondierendes Mitglied verschiedener wissenschaftlicher Gesellschaften im In- und Ausland, Ehren doktor der Universität Bern und Officier der Académie de France².

Der Titel seines ersten grösseren Aufsatzes über Archäologie und Volkskunde: «Souvenirs et traditions des temps celtiques» aus dem Jahre 1856 (vgl. Bibliographie S. 357, Nr. 3) ist bezeichnend für die wissenschaftliche Richtung A. Quiquerez': Er gehörte zu den Keltomanen, diesen romantischen und patriotisch-antigermanisch eingestellten Forschern und Ideologen des 19. Jahrhunderts. Er verstand unter der «époque celtique» nicht nur die eigentliche Keltenzeit (jüngere Eisenzeit), sondern ebensogut die prähistorischen Epochen der Stein- und Bronzezeit. Viele der von ihm aufgezeichneten Bräuche und Aberglauben führte er auf die «temps celtiques» zurück, besonders, wenn sie sich auf ein prähistorisches Monument (z.B. der Menhir von Bassecourt, vgl. Nr. 11), oder nur auf einen schon in prähistorischer Zeit bewohnten Platz bezogen, oder schliesslich, wenn er glaubte, mit Hilfe der Etymologie keltische Götternamen ableiten zu können. So hat er aufgrund von Orts- und Flurnamen, die ihn an den Namen des keltischen Gottes Belenos erinnerten, im Berner Jura nicht weniger als neunzehn Kultplätze dieses Gottes erschliessen wollen³, um die er heilige Haine rekonstruierte und mit Druiden und Priesterinnen bevölkerte. Allein, über diese romantischen Phantasien hinaus bleibt der dokumentarische Wert seiner Beobachtungen dennoch bestehen.

Für die Volkskunde erwachte sein Interesse, wie er es auch in der Einleitung zu seinem 1877 zusammengestellten Manuskriptband «Traditions et légendes du

¹ Actes de la soc. jurass. d'émulation 1864 (1865) 170.

² Nachruf von X. Kohler in: Actes de la soc. jurass. d'émulation 1881 (1882); Vom Jura zum Schwarzwald 2 (1885) 161 ff. (Freie Übersetzung des ersten Nachrufs). – Zuletzt wurde die Persönlichkeit Quiquerez' kurz dargestellt von A. Gerster, Der «Mont Terrible», ein gallisches Oppidum in der Ajoie, in: Provincialia, Festschrift für R. Laur-Belart (Basel 1968) 570.

³ Vgl. die Fundort- und Brauchtumsliste in: A. Quiquerez, Topographie d'une partie du Jura oriental (Porrentruy 1864) 395 ff.

Jura» sagt, mit seiner Tätigkeit als Bergbauinspektor seit 1846. Der oben genannte erste und wichtige Aufsatz auf dem Gebiet der Volkskunde enthält bereits den Grundstock seiner volkskundlichen Materialsammlung. Ebenso interessant ist der spätere Manuskriptband, aus dem einige der noch nicht veröffentlichten Beiträge mit der freundlichen Erlaubnis des Staatsarchivs Bern hier vorgelegt werden können. Der Band umfasst insgesamt 424 Seiten in Folio mit 51 Beiträgen zu je drei bis zehn Seiten und etwa 30 Textabbildungen, meist Titelvignetten. In seinen Aufsätzen und Büchern hat Quiquerez selbst schon mehr als die Hälfte veröffentlicht, bevor er das Manuskript unter diesem Titel zusammenstellte⁴. Nach seinem Tod benützten vor allem Abbé Daucourt⁵ und J. Beuret⁶ den Band als eine der Quellen für ihre Sagen- und Brauchtumssammlungen, so dass heute nicht mehr viel unbekannte Beiträge übrigbleiben: Die auch für die Vorgeschichte der Volkskunde recht aufschlussreiche «Introduction» ist bisher noch nicht veröffentlicht worden. An diese anschliessend möchte ich seine Beschreibung einer mechanischen Weihnachtsskrippe aus der zweiten Hälfte des 18. Jahrhunderts und die Exkommunikation der Maikäfer von Goumois aus dem Jahre 1711 folgen lassen, dann einen Brauch aus dem solothurnischen Kleinlützel und schliesslich die Sagen von Herodes, den «Hérodes», und vom «Kloster Seehof».

Der Text wurde in der Schreibweise des Originals kopiert, nur die Akzente fehlen meist und sind hier ergänzt. Unterstrichene Wörter sind nicht ganz sicher lesbar; Punkte in spitzen Klammern bezeichnen unleserliche Wörter, blossе Punkte verweisen auf Kürzungen des Texts.

St. M.

Bibliographische Übersicht über die wichtigsten volkskundlichen Arbeiten von A. Quiquerez

1. Notice sur les us et coutumes de l'ancien Évêché de Bâle, in: Coup d'œil sur les travaux de la soc. jurass. d'émulation 1851 (1851) 65–71. (Rechtlich-volkskundliche Bräuche bei den «plaids généraux».)

2. Extrait d'un cahier d'observations diverses dans l'ancien Évêché de Bâle, par M. Schweitzer, médecin du prince-évêque de Bâle, à la fin du 18^e siècle, in: Mitt. d. naturforsch. Gesellsch. Bern 1853 (1853) 236–242. (Behandlungsweise bei epidemischen Fiebern und Kritik an der damaligen Medizin.)

3. Souvenirs et traditions des temps celtiques dans l'ancien Évêché de Bâle, in: Coup d'œil sur les travaux de la soc. jurass. d'émulation 1856 (1856) 90–157 et planche I. (Wichtiger Aufsatz mit viel volkskundlichem Material: Arie, Milandre, Pierre-Percée de Courgenay, Fille-de-Mai, feux des Brandons, Ste. Colombe, le Foulta, u.a.).

4. Un procès de sorcellerie, in: Revue d'Alsace 8 (1857) 481–493. (Historische Novelle nach Akten aus der 2. Hälfte des 16. Jahrhunderts.)

5. Un procès de sorcellerie, in: Musée Neuchâtelois 1857. (Konnte ich nicht einsehen; vermutlich derselbe Text wie Nr. 4.)

6. Antiquités et usages celtiques près de Mariastein, in: Revue d'Alsace, 2^e série, 4 (1863) 328–332 (vgl. auch Topographie d'une partie du Jura oriental, Porrentruy 1864, 264ff.)

⁴ Offenbar wollte Quiquerez das Manuskript über die «traditions et légendes» gesamthaft herausgeben; in der Revue Suisse de Beaux Arts 2 (1877) 23, findet sich folgende redaktionelle Mitteilung: «Notre collaborateur M. A. Quiquerez prépare un nouvel ouvrage des légendes du Jura, qui sera, nous n'en doutons pas, fort goûté du public».

⁵ SAVk 1 (1897) 97ff.; SAVk 7 (1903) 169ff.

⁶ J. Beuret, Les plus belles légendes du Jura, Lausanne 1927. Die Illustrationen dieses Buches sind nicht selten Umzeichnungen der Titelvignetten aus dem Manuskriptband von Quiquerez. – Ders. SAVk 25 (1925) 180ff.

7. Monuments celtiques et sépultures antiques de Beurnévesain, in: Bull. de l'inst. national Genévois 14 (1865) 231–259. (Bes. 232–235, caverne de Milandre et tante Arie. Fast wörtlich derselbe Text wie Nr. 13 u. Nr. 14.)

8. La pierre des mauvaises langues, in: Revue d'Alsace, 3^e série, 2 (1866) 171–172. (Über den sog. «Lasterstein» von Mülhausen und über einen ähnlichen, in Delémont seit dem 14. Jahrhundert bezeugten Stein.)

9. Notice sur une roche celtique à Courroux, in: Mém. de la soc. d'émulation du dép. du Doubs, 4^e série, 2 (1866) p. XX–XXI. (Prähistorische megalithische Anlage [?] als Hexentanzplatz und Kinderschreck.)

10. Les sorciers du Val-de-Ruz et de la Neuveville, in: Musée Neuchâtelois 1867, 4–13. (Nicht eingesehen. Amweg, 1928, 498 Nr. 6644, 16. Jahrhundert.)

11. Pierre levée dans l'église de St-Humbert à Bassecourt, in: Anzeiger für schweizerische Geschichte und Alterthumskunde 3 (1868) 149–151. (Prähistorischer Megalith. Von ihm abgeraspelter Staub diente als wirksames Heilmittel gegen Ohren- und Zahnschmerzen.)

12. Coutumes de table et ameublement des hôtels-de-ville et des châteaux dans l'Évêché de Bâle, in: Revue d'Alsace, 3^e série, 5 (1869) 49–63, 97–113, 163–172, 203–210, 320–326. (Einrichtung und Tischsitten im 15. Jahrhundert.)

13. Milandre, légendes de la fée Arie, in: Revue d'Alsace, 3^e série, 5 (1869) 541–549. (Sagen um die «tante Arie»; fast wörtlich wie Nr. 14 u. Nr. 21.)

14. Milandre, légendes de la fée Arie, in: Annuaire du Jura Bernois 1871 (1871) 47–55. (Fast wörtlich wie Nr. 13 u. Nr. 21.)

15. Le Vorbourg et Delémont, in: Actes de la soc. jurass. d'émulation 1871 (1872) 47ff., bes. 48–49. (Sage von eisernen Ringen aus der Zeit der Sündflut an der Vorbourg-Klus bei Delémont; Praktiken um die Menhire von Bassecourt und Courrendlin.)

16. Coutumes, traditions, superstitions, rôles des paroisses, in: La tribune du peuple Nr. 15, 15-8-1871, 355–356; Nr. 16, 1-9-1871, 377–378; Nr. 17, 15-9-1871, 403–404; Nr. 18, 1-10-1871, 432–433; Nr. 19, 15-10-1871, 457–458; Nr. 20, 1-11-1871, 483–486. (Interessante Zusammenstellung und kurze Beschreibung von Bräuchen – u.a. Geburt, Hochzeit, Tod, Karneval begraben – und verschiedenen abergläubischen Vorstellungen; z.T. in den hier genannten Aufsätzen zerstreut schon aufgeführt.)

17. La baume de Ste-Colombe, in: Musée Neuchâtelois 8 (1871) 195–199. (Namenslegende von Ste-Colombe und verschiedene Praktiken um die Quelle in der Höhle.)

18. La caverne de Milandre, in: Revue Suisse de Beaux Arts (éd. ordinaire), 1 (1876) 104–105. (Vgl. Nr. 13 und Nr. 14.)

19. L'âne de St-Ursanne, in: Actes de la soc. jurass. d'émulation 1877, 271–274. (Legende.)

20. Traditions et Légendes du Jura, Manuskript, 424 in Folio mit zirka 30 Textabbildungen (meist Titelvignetten), 1877. Staatsarchiv Bern.

21. La fée Arie. Extrait du manuscrit intitulé: Traditions et légendes du Jura, in: Actes de la soc. jurass. d'émulation 1879, 141–147. (Inhaltlich wie Nr. 13 und Nr. 14, zusätzlich: die beste Spinnerin bekommt von Arie zum Lohn den besten Mann.)

22. Nos vieilles gens. Habitations, mœurs, nourriture et costume avant le XIX^e siècle, in: Actes de la soc. jurass. d'émulation 1879, 49–82.

23. Le premier mai, in: Le rameau de sapin 16 (1882) Nr. 10, 37–40. (Fille-de-Mai, Bräuche am 1. Mai, z. T. schon in Nr. 3 publiziert.)

24. L'âne de St-Ursanne, in: Revue Jurassienne 2 (1904), Nr. 9, 142–144. (Vgl. Nr. 19).

Die Übersicht wurde zusammengestellt und ergänzt nach:

A. Quiquerez, Catalogue des principales publications et ouvrages manuscrits, 1877.

G. Amweg, Bibliographie du Jura Bernois, Porrentruy 1928, 497f., Nrn. 6640–6658.

Abbildungsnachweis: Nach Coup d'œil sur les travaux de la soc. jurass. d'émulation 1856, planche I (Nr. 3 in der Bibliographie S. 357). Photo Universitäts-Bibl. Basel.

Introduction

(p. 1–3, gekürzt)

Ecrire des légendes, dans un siècle de scepticisme, est une entreprise bien téméraire et cependant ces souvenirs traditionnels qui faisaient le sujet des entretiens et de la joie de nos pères, n'offrent-ils plus quelque intérêt pour nous? N'est-ce pas un moyen d'étudier les mœurs d'autrefois? Ces choses qu'on racontait au coin de la cheminée du château, comme près de l'âtre de la chaumière, ne méritent-elles pas qu'on les rappelle de nos jours, pendant qu'il en reste quelques souvenirs? En d'autres pays, plusieurs auteurs de mérite n'ont pas dédaigné de traiter ce sujet⁷. Nous n'avons pas la prétention de pouvoir les imiter avec succès, mais on ne nous taxera du moins pas de plagiat, en écrivant ce que nous avons recueilli en explorant le Jura, par monts et par vaux, depuis plus de soixante ans.

Quelques critiques diront peut-être, où a-t-il pêché ces légendes? Hélas! elles ne viennent pas toutes seules au bout de la plume; elles sont un peu comme cette recette de cuisine: «Pour faire un civet, prenez un lièvre»...

⁷ Ein von Quiquerez besonders häufig zitierter Autor ist Désiré Monnier. (D. Monnier u. A. Vingtrinier, Croyances et traditions populaires recueillies dans la Franche-Comté, le Lyonnais, la Bresse et le Bugey, 1^{ère} éd. (Lyon 1854), 2^e édition (Lyon 1874). – Hinweise darauf gibt auch die Einleitung zu seinem Aufsatz von 1856 (vgl. Nr. 3) 91: «Lorsque Cambry, pour la France, Monnier et son collaborateur, pour une partie du Jura, M. Troyon pour une autre partie de cette chaîne de montagnes et pour la Suisse recueillent et publient tant de faits»... Aber auch die deutsche Forschung war ihm nicht unbekannt (92): «Comme les frères Grimm, en Allemagne, nous serons sobre de réflexions, non pas pour le même motif qu'eux; ils ont voulu ne consigner que des faits lors même que leur science leur permettait de les élucider de citations sur leur origine, leur filiation et leur analogie, tandis que nos connaissances, trop peu approfondies, notre éloignement de toute grande bibliothèque où l'on peut puiser à pleines mains dans les matériaux recueillis par d'autres, ne nous permettent pas d'entrer dans la voie qu'ont suivie M. Monnier et d'autres savants»...

Eh bien ! pour écrire une légende, une tradition, il faut la trouver, car elle ne s'achète pas comme le gibier. On doit la chercher et, quelques fois, cette quête n'est pas moins ardue qu'une chasse au lièvre, même au gros de l'hiver, quand une neige profonde couvre la terre, lorsque le givre pend aux arbres et à votre barbe même.

Nos recherches sur les anciens châteaux du Jura ont motivé nos premières courses; puis sont venues celles sur les monuments préhistoriques et romains, et, depuis plus de trente ans qu'on nous a confié l'administration des mines du Jura, nous avons exploré les minières, les cavernes, les crevasses de rocher, réuni là des notes sur de nombreux sujets, ne dédaignant ni le récit naïf de l'ouvrier, ni celui amphatique du savant de village; écoutant patiemment le vieillard à la parole lente et confuse. Lorsqu'on fait une enquête, il ne faut rien mépriser. Si j'apercevais une vieille grandmère fesant tourner sont rouet, je lui parlais d'abord de la qualité de la filasse enroulée autour de sa quenouille et de la beauté de son fil, avant d'aborder d'autres sujets. Si près d'elle sa petite fille faisait jouer les aiguilles de son tricot, je la voyais dresser l'oreille à mes questions, me guigner d'un œil, quand j'étais jeune, et il y a longtemps de cela...

Les traditions, les légendes arrivent bien à toutes les oreilles, mais elles ne sortent pas de la bouche de chacune avec la même régularité. Il faut savoir compléter les récits, retrancher les choses inutiles, élaguer, élucider même les parties obscures, refondre la cloche fêlée qui ne donne plus que des faux sons⁸.

Nos recherches sur des sujets multiples, à ciel ouvert et sous terre, nous ont permis de voir et d'entendre beaucoup de choses. Combien de fois, après une course pénible, nous entrions fatigué dans une auberge de village et tandis qu'on nous préparait un modeste repas, toujours le moindre de nos soucis, nous arrêtions les récits sangre-
nus des hôtes, en les mettant sur la voie des légendes locales. Si notre semence tombait sur une terre fertile, nous avions par fois une récolte abondante, mais cette bonne chance n'était pas commune. Pour l'ob-

⁸ Quiquerez arbeitete seine Sagen und Legenden oft zu (historischen) Novellen um. Seine Rechtfertigung ist nicht nur in der «Introduction» zu den «traditions et légendes» enthalten, sondern auch im Text selbst (Manuskript S. 94): «Après qu'on aura lu cette légende («les Anachorètes du Jura»), on nous reprochera, peut-être d'en avoir traité que le rôle pittoresque, comme les peintres qui visent plus à l'effet qu'à la ressemblance du sujet. Aussi nous renvoyons, à l'avance, la critique à consulter le premier volume de M. Trouillat (Monuments de l'histoire de l'ancien évêché de Bâle, Band 1, Porrentruy 1852) qui a publié une partie des légendes originales sans commentaires, tandis que nous nous sommes permis d'en ajouter pour l'intelligence du saga. Nous avons même complété en légèrement par d'autres fragments restés manuscrits ou traditionnels»...

tenir, il ne fallait pas s'adresser aux jeunes gens, mais aux hommes âgés, dont la mémoire était encore fidèle à des souvenirs du vieux tems; à des hommes qui avaient entendu les récits de leurs pères et grands-pères, quand la tradition était la seule gazette locale, dans laquelle on pouvait lire sans même connaître les lettres de l'alphabet.

La tradition se mêlait alors à l'histoire des tems antérieurs. Si un événement marquant avait eu lieu dans la localité ou dans la contrée voisine, on le racontait de père en fils, il passait de génération en génération, plus ou moins altéré et modifié par chaque conteur, mais gardant au fond de vérité, qu'il fallait savoir trouver. Avons nous su découvrir ce pépin, en ouvrant tant de pommes? Nous n'avons pas cette prétention. Souvent la beauté et la douce saveur du fruit nous ont plus préoccupé que le pépin; aussi quand ce «...» nous échappe nous laissons à d'autres plus habiles le soin de le découvrir.

En lisant mon manuscrit, quelqu'un m'a dit que je parlais avec peu de révérence de certaines gens⁹, mais ce n'est pas ma faute s'ils se trouvent souvent mêlés à toutes les choses de ce monde et je prendrai pour excuse la vérité des faits...

Encore un mot à l'appui de ce volume. Le doyen Bridel disait: «Je ne suis pas de ceux qui dédaignent la tradition: on reconnaîtra un jour tout ce qu'elle renferme de vérité; la vraie critique n'est pas celle qui la rejette, mais celle qui sait démêler les faits réels d'avec l'ornement épique.»

Les crèches de Noël

(p. 17-20, gekürzt)

Nous ne pouvons guère parler des fêtes de Noël, sans rappeler certains usages dont nous avons encore été témoins il y a trois quarts de siècle, et d'autres d'un siècle antérieur qui en étaient le prélude, mais bien autrement importants. Le clergé avait organisé pour les fêtes des cérémonies somptueuses, des représentations théâtrales qui rappelaient les événements de la naissance de J.C. racontés par les Evangélistes et en particulier, par St. Mathieu et St. Luc... Dans plusieurs maisons on établissait des crèches, c'est à dire de petits théâtres, dans lesquels, à défaut de personnages vivants, on employait des marionnettes. Des artistes plus ou moins habiles, s'occupaient à

⁹ Gemeint sind mit den «certaines gens» die Kleriker, Mönche und Pfarrer. Seine antiklerikale Haltung wird auch deutlich in der Geschichte mit der Exkommunikation der Maikäfer (vgl. S. 363 ff.).

façonner des personnages et les décorations. Ils imitaient chacune des scènes racontées par les Evangélistes: Celle de la naissance de Jésus, dans une pauvre étable, l'adoration des bergers, celle des mages, la circoncision, le massacre des innocents, les noces de Cana et autres. Ces crèches étaient fort répandues dans l'évêché de Bâle... Mon arrière grandpère Choullot, ce maître bourgeois de Porrentruy qui, pendant 15 ans, lutta contre le despotisme du prince évêque de Bâle, avait un parent ecclésiastique qui fut un des artistes dont on vient de parler. Il employait une partie de sa vie à former la collection de personnages destinés à représenter ces scènes pieuses. Il sculpta en bois les têtes et les mains des personnages. Il les fit habiller dans le costume de son tems, c'est à dire de Louis XIV. La voiture du roi Hérode était une carosse peint en cinabre rehaussé d'or, comme les équipages du prince-évêque de Bâle. Il était attelé de quatre chevaux montés par des postillons en livrée. L'escorte se composait de cavaliers, hussards et mousquetaires, vêtus comme ceux du roi très chrétien; leur taille était de 35 centimètres. Les rois mages ressemblaient aux courtisans de la cour de France d'alors, seulement l'un d'eux avait une tête de nègre. Les bergers hauts de 45 centimètres, portaient les habits des paysans d'Ajoie. Tous les autres personnages, dans le même style, empruntaient le costume de l'époque où vivait l'artiste, comme cela, du reste, était en usage sur les grands théâtres de Paris.

Il fallait une grande salle pour les représentations. Elle était tendue de toiles peints, représentant des campagnes. De grands arbres verts, des sapins, flanquaient les côtés du théâtre. Leurs rameaux portaient des fruits en carton de la plus belle imitation. Sur les bords de la scène un moulin marchait avec des poids; une scierie et une ribe étaient mises en mouvement par le même moyen. Cette usine est un curieux modèle des scieries de cette époque, il en existe encore de pareilles actuellement. Un paysan labourait un champ avec une charrue encore en usage de nos jours. Nous en avons trouvées de semblables dans un souterrain du château de Morimont, incendié et abandonné en 1637. Quelques automates marchaient avec des ressorts. Telle était une dame, peut-être hérodiade, tandisque un émouleur faisait tourner sa meule du pied droit, aiguisant un couteau des deux mains, le levait de tems en tems sous ses yeux et secouait la tête pour montrer qu'il n'était pas encore assez tranchant...

Aux noces de Cana, il y avait un service complet en étain fin et brillant comme de l'argent, des hanaps, des gobelets en verre mince comme de la mousseline, des couteaux, des fourchettes, tout un service disposé sur une nappe damassée en fil de lin.

Ces personnages de taille diverse, ces fabriques, tous ces objets composant cette crèche, indiquaient, par leur variété même qu'ils étaient l'œuvre de plusieurs années de travail et que pour les ranger sur un théâtre, il fallait beaucoup de place et observer une certaine perspective. Du reste il est bien connu que tous les personnages ne figuraient pas en même tems, mais seulement le jour de la fête en célébration.

Nous avons encore vu une partie des objets que nous décrivons; quelques uns nous sont échus en partage et nous les conservons précieusement, tandis que d'autres se sont dispersés et perdus. Nous les ne connoissons plus que parceque nous en avons entendu dire par nos grands-tantes qui avaient vu cette crèche dans sa splendeur lorsque la cour du prince-évêque allait la visiter et quand le souverain* y allait lui même¹⁰...

Dans cette même famille, un autre ecclésiastique, avait imité cette crèche, en faisant tous les personnages avec de l'argile qu'il sculptait et coloriait selon les besoins du sujet. Les édifices étaient pareillement en terre cuite. Le dossier du thrône du roi Hérode portait un diabolotin qui inspirait à ce prince la pensée du massacre des innocents. Il y a longtemps de cela, et cependant nous n'avons oublié aucune des représentations de cette crèche qui changeait de décoration et de personnages à chaque fête, depuis Noël jusqu'au dimanche après les Rois, époque où l'on représentait les noces de Cana, avec un festin dont le menu, très menu, régalaient les enfants invités à cette fête...

Les Hannetons de Goumois

(p. 246-256, gekürzt)

... En l'année 1708, le printems ayant été fort beau, les hannetons du val de Delémont allèrent faire un pèlerinage aux Franches-Montagnes, avec le secours d'un coup de vent pour ascender plus facilement sur ce haut plateau. Comme ils ne connoissaient pas la contrée, ni à qui appartenait tel ou tel champ, ils s'abattirent sur les terres de la «...» de Seignelégier... On s'étonna d'abord que ce fléau, comparable à ces

* Jos. Guillaume de Rinck de 1744-1762.

¹⁰ Diese Krippe schien auch deshalb erwähnenswert, weil der Jura eines der Zentren der Automaten war und heute noch ist. – Zu mechanischen Krippen vgl. R. Wildhaber und L. Kretzenbacher, Volkstümliche Weihnachtskrippen, Hochwächter-Bücherei 36 (Bern 1959) bes. 7 und die Spezialliteratur in: Indice bibliografico de publicaciones belenistas y temas afines, hrsg. v. Asociación Belenista de Guipuzcoa (San Sebastian 1967) bes. 43 und 122 ff.

sauterelles dont disposait Moïse, eut choisi précisément les terres cléricales qui, aux termes du prophète Malachie, auraient du être épargnés. Mais les hannetons reconnurent leur erreur et passèrent dans les champs et les jardins des profanes, qui cependant avaient payé la dîme. Le peuple s'en émut; on consulta la tradition et il fut rappelé que le curé pouvait faire cesser cette calamité et envoyer paître ces insectes ailleurs. Le cas était pressant, puisque la dot curiale se trouvait en souffrance. Comme on n'avait pas de tems à perdre pour instruire une procédure contre ces ravageurs, pour leur donner un avocat, les ajourner et écrire une sentence, le curé prit sur lui de les excommunier un beau matin, sans leur assigner un lieu pour se retirer. L'excommunication ou le vent les porta par dessus la forêt... et ils s'allèrent s'abattre dans les vergers de Belfond et dans le finage de Cognot de la paroisse voisine de Goumois. Ils arrivèrent à temps pour y déposer leurs œufs et, comme après cette opération, les hannetons disparurent, on crut à Seignelégier à la vertu des exorcismes et l'on fut content.

L'année suivante, les gens de Goumois remarquèrent, en labourant leurs champs, qu'il y avait quelques vermisseaux, petits encore et peu nuisibles. On y prit à peine garde. L'an après les petits vers étaient devenus grands; c'étaient des mans parfaits qui ravagèrent les terres sans distinction. Là aussi on se rappela qu'un des anciens curés ... avait débarrassé les chenilles qui rongeaient les choux de la paroisse, en les aspergeant d'une eau bénite spéciale, contre une honnête rétribution. On chercha le rôle ou la constitution paroissale réglant les droits et les obligations du desservant et les charges de ses ouailles. Mais les rats avaient visité le rouleau de parchemin et produit des lacunes fâcheuses ... Le cas était embarrassant. Mais Blaise Gigon qui cumulait les fonctions de maire, de président du tribunal, de procureur fiscal, de péager, de receveur, de fermier général, de tabellion et enfin d'unique aubergiste, qui avait pour assesseurs à sa cour locale, deux beaux frères et deux neveux, pour gressier, son propre fils, et pour huissier un fils de sa sœur, ce personnage... rassura ses administrés en leur rappelant qu'un des premiers articles du rôle portait que chaque année, le jour du plaid, on devait en rapporter verbalement chaque article...

Le curé fit invité à diner, au frais de la commune. On lui insinua la nécessité de rétablir l'ancien rôle; on fixa journée au 15 octobre 1710; tous les chefs de familles furent réunis à l'église et le curé ouvrit le plaid. Le maire avait eu soin de combler tous les trous de rats...

Un des articles portait que pour le cas où les hannetons, leurs larves ou autres insectes feraient des dégâts dans la paroisse, le curé devait

aussitôt demander à l'archevêque de Besançon la permission de fulminer des malédictions et de prononcer l'anathème contre ces vermines... On réserva de même que le curé, moyennant certaine rétribution, conjurerait les tempêtes, pour les détourner de sa paroisse, ainsi qu'il était d'usage ailleurs. Comme la révision du rôle paroissiale était une affaire d'église, il fallut l'envoyer à Besançon pour le soumettre à l'official qui le ratifia le 13 Avril 1711.

Pendant ces longueurs de formalités, les vers blancs s'étaient métamorphosés en hannetons et, dans les premiers jours de mai, ils firent une apparition désastreuse dans la paroisse... Ils dépouillèrent les chênes de leur jeunes crues, les arbres fruitiers de leurs feuilles et de leurs fleurs, sans épargner le verger de la curé, ni celui du maire. Ces insectes étaient si nombreux que, de jour on les voyait pendre par glanes à tous les arbres, et, le soir, ils venaient voler étourdiment jusque dans les maisons, tombant même dans les plats, où ils produisaient un assaisonnement inattendu...

Le moment était donc arrivé de mettre en pratique les dispositions du rôle concernant les hannetons... Le maire s'entendit avec le curé, messire Georges Mory, pour procéder ensemble à la condamnation et punition des incriminés... Toute la parenté de Blaise Gigon constituant le tribunal fut assemblée dans le «...» de l'auberge servant de salle d'audience. Un des justiciers fut chargé de faire l'office d'accusateur public, tandis que Jean Baptiste Mory, neveu du curé, maître d'école et marguillier, eut mission de défendre les hannetons.

Dans l'intervalle, les deux savants du village, le curé et le maire, discutèrent quelque peu sur le fond de la question. Le premier éprouvait certain scrupule; il trouvait que pour excommunier les hannetons, il faudrait tout au moins qu'ils fussent baptisés, afin de pouvoir leur appliquer la pénalité de l'église à laquelle ils appartenaient. Le maire objectait... qu'on baptisait bien les cloches qui n'avaient pas vie et qu'on n'avait pas vues dans l'Arche de Noë, que par conséquent on pouvait en agir de même avec les hannetons que certainement Noë avait accouplés dans sa barque en compagnie de hypopotames et des éléphants. Il répugnait encore un peu au curé de suivre l'avis du maire et, pour lui échapper, il lui dit, qu'il faudrait trouver un parrain et une maraine.

«La chose est facile,» répliqua Gigon, «on prendra l'avocat des hannetons et l'on entend justement passer la bergère qui corne les chèvres, elle fera une bonne maraine»...

Au jour fixé..., la cour s'assembla de nouveau. L'accusateur énuméra les griefs de toute la paroisse contre les hannetons... L'avocat défen-

seur démontra comment ces innocents créatures avaient reçu de Dieu le droit et le devoir de croître et de multiplier, à l'instar des hommes, exceptés les curés, et que par conséquent on ne pouvait entraver l'exercice de ce droit sans offenser celui qui l'avait établi.

La cour admit le droit divin, à cause des conséquences; mais il fut dit, qu'attendre que les hannetons en abusent en se multipliant dis-ordonnement dans la paroisse, sans la permission des autorités de celle-ci, on devait les envoyer se perpétuer ailleurs (comme de nos jours on en agit avec les heimatlos!). On invoqua le précédent du curé de Seignelégier qui sans bruit les avait fait sortir de la «...» de son église, pour les envoyer à Goumois et la cour conclut à user du même procédé en les exilant ailleurs.

Quand il fallut indiquer le lieu de l'exil, les débats devinrent fort vifs; l'un proposa de renvoyer les hannetons à Seignelégier, mais ce lieu, fort élevé, parut peu accessible pour les coléoptères. Un autre indiqua le village voisin de Fessevillers, mais le maire y avait des cousins; d'autres essais de trouver un lieu d'exil, sans froisser les intérêts du corps délibérant, demeurent pareillement infructueux. Personne ne savait sans doute que dans une localité de la vallée de Delémont, fort sujette aux hannetons, on avait forcé les vers blancs, par une conjuration formidable, à se réfugier dans un vieux tronc de saule creux, d'où ils ne purent sortir tant que dura l'arbre.

Alors le curé prenant la parole, déclara sagement qu'il était dit dans St. Luc, chapitre VIII, que Jésus ayant chassé une légion de démons logés dans le corps d'un Génazaréen, obligea ces hôtes à se réfugier dans un troupeau de porcs qui alla aussitôt se précipiter à la mer. Partant de cet exemple, on pouvait donc se dispenser de désigner le lieu où l'on enverrait les hannetons et laisser au diable, auquel on allait les vouer, le soin d'en disposer. La proposition était si logique qu'elle fut votée d'une voix unanime...

Cependant le maire souleva un incident: il alligna que puisqu'il y avait une sentence, il devait se produire une amende; il importait donc de la fixer et de la lui payer... Mais par qui la faire payer! Là était la question. L'avocat des hannetons eut grand peur qu'on ne mit l'amende à son charge... Le maire observa que puisque c'était l'église qui allait prononcer l'anathème, l'amende de 60 sols devait sortir de la caisse paroissiale. Le curé répliqua vivement que l'amende devait bien plutôt lui revenir ... que c'était donc la communauté, qui allait être purgée des hannetons, qui devait payer l'amende... Sur ce la cour décida que les francs de la communauté, soit les bourgeois seraient

exempts de l'amende, mais qu'on ferait payer celle-ci aux habitants qui n'avaient aucun droit à la caisse de la commune.

Aux termes du rôle de la paroisse, la sentence devait être prononcée et exécutée avec une grande solennité, en parcourant processionnellement les campagnes infestées et le curé avait droit à un écu par valuation... Le lundi 8 mai toute la paroisse hommes et femmes, garçons et filles, vieillards et enfants se trouvèrent à l'église. La messe fut chantée en grande pompe. Le curé se fit apporter le beau bénitier de bronze... Il le fit remplir d'eau qu'il bénit à 36 degrés, comme cela se fait encore en certain lieu. On sortit croix et bannières, et tous les paroissiens descendirent processionnellement jusqu'au Doubs; ils passèrent le pont et remontèrent jusqu'à Belfont en chantant les litanies des Saints et en récitant le chapelet avec le recueillement accoutumé; le maire commença la première dixaine: Notre père qui êtes aux cieux... Rude coincain, comme ils arrangent mes arbres ... que votre nom soit sanctifié... Laiedue! ils ne laisseront pas une cerise ... que votre règne nous arrive ... que le diable les emporte ... et ce ainsi de suite...*

Arrivés près des ruines de Franquemont, sous le gros frêne ou les vieilles gens avaient si longtemps courvoyé, le curé reprit haleine. Puis ouvrant son rituel à la rubrique des conjurations et malédictions, il somma les hannetons, au nom des trois personnes de la Trinité, de la Vierge Marie et du patron de la paroisse, d'avoir à «...» dans le délai de six jours, de tout le territoire de Goumois, sous peine d'anathème et d'excommunication majeure, si, le septième jour, ils n'avaient pas satisfait à ce commandement...

La procession se continua sur les champs Cognot, elle repassa le Doubs...

Chacun rentra ensuite chez soi, un peu fatigué, mais plein d'espérance et de foi, attendant la fin du sixième jour, et pensant bonnement qu'à l'heure fixée, les hannetons allaient prendre leur vol sous la conduite du diable qui les mènerait hors de la paroisse. Mais ce jour là il plut à verse et les anathématisés ne purent déployer leurs ailes. Le lendemain, quoiqu'il fit beau, ils se crurent dispensés d'obéir. On murmura et, le coutumier en main, le maire pria le curé de réitérer ses anathèmes. La procession se remit en route jusqu'à trois fois avec les mêmes formalités, mais ... les hannetons restèrent rebelles aux excommunications du curé, aux chapelets du maire, et, la pluie aidant, aucun des excommuniés ne sortit de la paroisse. Tous eurent le tems de se reproduire sous forme de vers blancs pour les années suivantes...

* L'exclamation «Laidue», que Dieu me soit un aide, est restée le sobriquet des gens de Goumois. [Die Punkte in dieser Rede finden sich im Original.]

Si l'on émet des doutes, on peut consulter les archives mêmes de Goumois où nous puisons les détails. On peut aussi lire dans les mémoires de la Société académique du Département de l'Aube, année 1865, une savante dissertation au sujet de l'excommunication des insectes qui se pratiquaient encore en France sous le règne de Louis-Philippe¹¹. Si c'eût été sous la République de 1876, cela n'offrirait rien d'étonnant: quand la France recule, le clergé avance.

Le morale de cette légende est, que le clergé se prêtait aux exigences du peuple ignorant et lui laissait croire qu'il possédait une autorité qu'il n'avait point, mais qui flattait et accroissait son ambition...

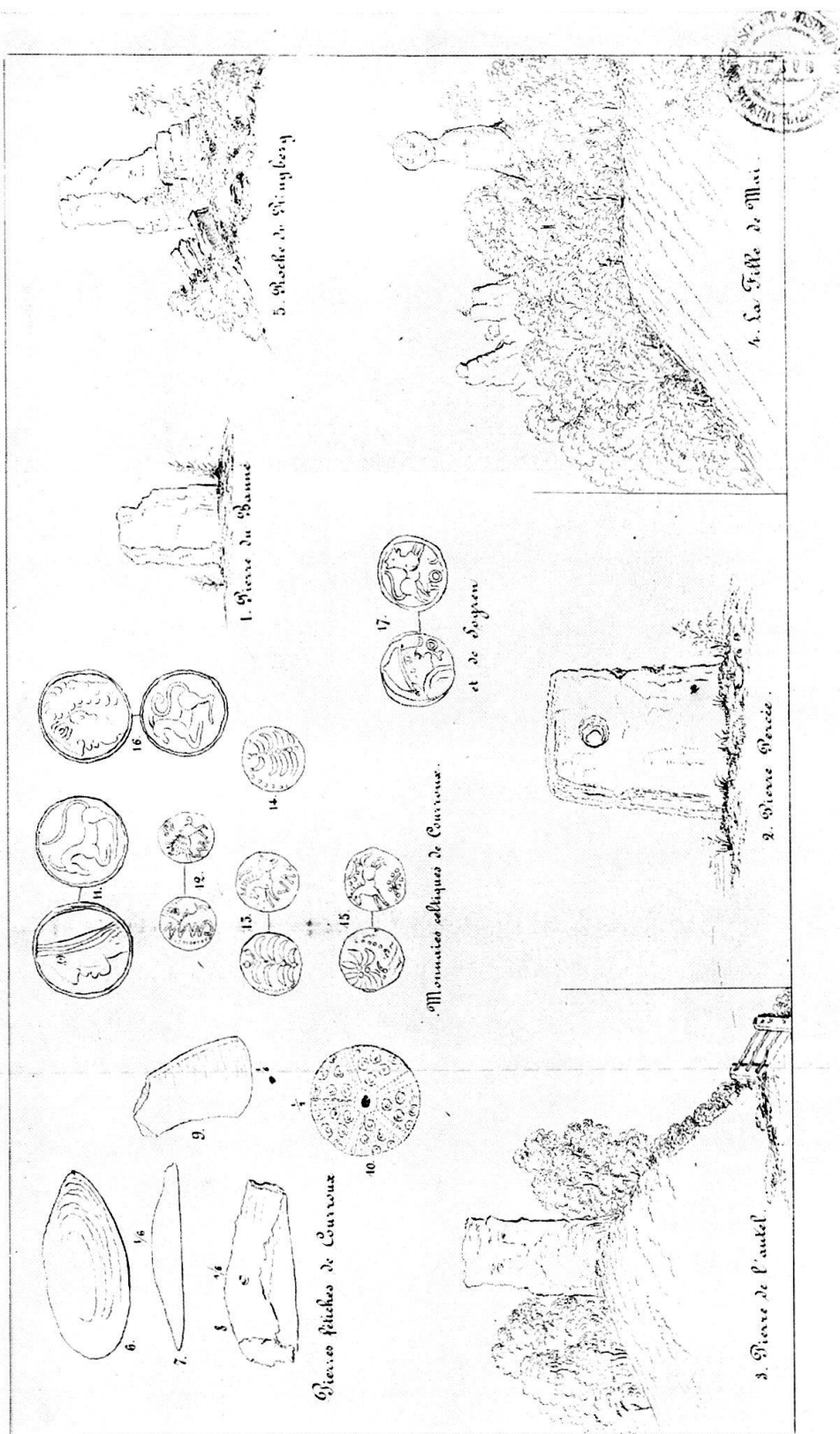
La vente à la criée

(p. 103-104, ungekürzt)

Pendant que nous sommes sur les rives de la Lucelle, voici un usage qui se pratique encore au village soleurois du Petit-Lucelle. Il est trop remarquable pour ne pas le citer, car, au 14^e siècle, il existait déjà à Marseille, avec fort peu de différence. Mr. de Marchangy, dans son ouvrage intitulé: *Tristan le voyageur*, tome 17 page 9, en parlant des coutumes marseilloises nous dit: «Pendant les quatre semaines qui précèdent Noël les jeunes gens donnent des aubades aux jeunes filles qu'ils recherchent en mariage. Il choisissent entre eux un chef qu'ils appellent l'Aba, auquel chaque fille remet un gâteau qu'elle a pétri elle même et qui porte son nom. Deux jours après la jeunesse se rassemble sur la place, où l'on apporte, dans une grande corbeille, tous les gâteaux qui sont mis tour à tour à l'enchère. L'Aba qui les offre successivement aux enchérisseurs, désigne celle qui l'a pétri et loue ses vertus, ses qualités, ses attracts. Si, dans le cours de l'année, elle a manqué aux Saintes Lois de la pudeur, de la modestie, de la sagesse, un silence réprobateur est sa punition, et son gâteau est adjugé à vil prix. Mais si elle est restée fidèle à ses devoirs, le gâteau est disputé par la foule empressée de louer une si bonne fille, on le porte à une forte somme qui devient la mesure de l'éloge. La valeur des gâteaux est réservée en partie aux pauvres et le reste sert à payer les ménestriers pendant l'année».

Au Petit-Lucelle le jour n'est pas le même, mais la coutume est semblable, n'en différant guère que par suite de la rusticité de la population germanique de ce village. Le jour des Brandons, soit le premier

¹¹ Vgl. HDA 8, Sp. 928 ff., bes. 932 ff. (Mengis), dort auch ältere Lit. – G. Dietrich, *Les procès d'animaux du moyen-âge à nos jours*, Diss. (Lyon 1961).



Nr. 1-5 sind Zeichnungen aus dem Manuskript, wurden aber bereits 1856 veröffentlicht.
Besonders zu beachten ist die Zeichnung Nr. 3 «Pierre de l'autel» und Nr. 4 «La Fille de Mai».

dimanche de Carême, il est d'usage, dans nos contrées, non seulement d'allumer de grands feux et de tourner des torches enflammées comme on l'a dit en parlant des fêtes du soleil, mais ce même jour on fait des gâteaux appelés crapés ou crêpes qui sont frits dans le beurre ou l'huile de faine. Au Petit-Lucelle, les garçons qui ont fait danser les jeunes filles à Carnaval, vont leur demander un crapé le jour des Brandons. Chacune d'elles a soin de lui offrir le plus beau ou le mieux réussi, dans l'espoir que sa beauté pourra couvrir d'autres défauts qu'elle redoute. Le dimanche suivant les garçons mettent le beignet en adjudication devant la maison de celle qui l'a confectionné. L'un d'eux, comme l'Alba marseillois vante la galette et celle qui l'a pétrie. Mais si la pétrisseuse a dédaigné les hommages de l'un d'eux, ou trop bien accueilli ceux de plusieurs autres, l'enchère se fait au rabais, avec (...)lazzi et commentaires qui réjouissent l'assistance et font rougir la cuisinière, plus que lorsqu'elle sortait le beignet de la poêle bouillante. Ce n'est pas sans impatience qu'elle attend le moment où les garçons iront faire la criée devant une autre maison. Le produit de la licitation de galettes n'est point destiné aux pauvres, mais à une consommation de liqueurs à laquelle on n'invite pas celles qui ont contribué à la procurer.

Comment se fait-il que cet usage de la colonie phocéenne se retrouve dans ce village tout germanique? C'est là une de ces questions qui font naître un grand nombre d'autres coutumes qu'on rencontre chez des peuples habitant des contrées très éloignées, sans relations entre elles, mais qui semblent révéler une origine commune perdue dans la nuit des tems.

Le roi Hérode

(p. 73-75, gekürzt)

L'histoire parle peu du roi Hérode..., mais l'Evangile nous dit que ce prince, en apprenant que le Messie venait de naître... il trouva rationnel de faire égorger tous les nouveaux nés, pour ne pas manquer celui qu'il voulait faire disparaître... Les chrétiens n'ont pu pardonner à Hérode sa tentative infructueuse. Ils ont inventé diverses fables pour indiquer la punition qui lui fut infligée après sa mort. Se méfiant que l'enfer n'était pas pire que ce monde-ci, ils ont imaginé de le faire condamner à errer éternellement sur la terre. D'après cela les uns ont fait d'Hérode une espèce de Juif errant; d'autres l'ont confondu avec le chasseur sauvage, empruntant aux Indiens une des transformations

de Vishnou. Dans notre Jura, on le trouve en deux localités différentes et fort distantes l'une de l'autre. Près de Montsevelier, l'exroi des Juifs a trouvé une Hérodiade et il a laissé des descendants qu'on appelle les Hérodes. A en juger par le portrait qu'on fait de sa progéniture, ce roi n'était pas beau, car les Hérodes du Fringely sont de petits hommes noirs et velus... On les retrouvera encore dans nos légendes. Cependant avant de les quitter, nous devons vous dire qu'ils habitaient deux cavernes s'ouvrant vis-à-vis l'une de l'autre sur le chemin si antique du Fringely. Ils ont laissé leur nom et une mauvaise réputation à ces antres. Ces nains malicieux et vindicatifs ne souffraient pas qu'on les troubla dans leurs travaux et, moins encore dans leurs danses au clair de la lune. Les femmes prudentes obligées de passer en ce lieu ne manquaient pas d'y déposer une petite offrande: du lait, du beurre, du fromage, des œufs, et par ce moyen elles se rendaient les lutins favorables; mais si elles se moquaient ou méprisaient ces nabots, ceux ne tardaient guère à s'en venger¹².

Près du château de Pfeffingen, c'est le roi Hérode en personne qui, la nuit de Noël, parcourt la montagne épouvantant et égarant les gens de Grellingen, de Blauen, de Nentzlingen, lors'qu'ils allaient entendre la messe de minuit à l'église du village de Pfeffingen, autrefois leur paroisse, en suivant les sentiers les plus courts quoique peu commodes¹³. Pour se garantir de ce roi vagabond ils oubliaient que la nuit de Noël les esprits entrent les maisons laissées désertes et les bonnes gens se cotisaient et donnaient une cense annuelle de cinq livres de lire, dont on faisait un flambeau; puis, après une bénédiction spéciale, on allumait pour servir de phare sur le haut de la tour du château de Pfeffingen durant la nuit de Noël...

Mais ce fanal qui brillait à Noël sur le donjon de Pfeffingen ressemble singulièrement aux feux qu'on allumait sur les hauteurs en honneur du soleil aux solstices et aux équinoxes.

Ailleurs les «...» promenades du roi Hérode se font la nuit de la veille des Rois, du 5 au 6 janvier, lorsque les garçons de certains villages vont chanter un cantique de maison en maison afin de se procurer de l'argent pour boire...

¹² Die Sage von den «Hérodes» von Montsevelier ist auch bei A. Daucourt, *Traditions populaires jurassiennes*: SAVk 7 (1903) 185 f. erwähnt, jedoch heissen sie dort, wohl richtiger, «Hairodes» (Patois-Ausdruck). Wahrscheinlich haben sie mit dem König Herodes nichts zu tun.

¹³ Die Sage vom umherirrenden König Herodes bei Pfeffingen ist weder in den «Sagen aus Baselland» (Liestal 1937) noch in der «Heimatkunde von Pfeffingen» von R. Gilliéron (Liestal 1966) aufgeführt.

Cette tradition du roi des Juifs dans le Jura bernois, est parente de celle qui loge Ponce-Pilate dans une montagne près du lac de Lucerne; de celle du roi germain, Arioviste, qu'on fait habiter dans les ruines du château de Haut-Bar et plusieurs autres relatives à de grands personnages...

Die Sage vom Kloster Seehof

(p. 108-110, gekürzt)

Die Sage erzählt, dass ein junger Mönch namens Hildbert, jüngster Sohn eines reichen Mannes, ins Kloster von Moutier-Grandval verbannt wurde. Mehr als die geistliche Versenkung aber liebte er die Jagd. Der Spur eines Bären folgend, kam er einst bis ans Ufer des Sees und erblickte bei einem Lager von kleinen, schwarzen Leuten ein hübsches Mädchen, in das er sich sehr verliebte. Auf der Suche nach einer Möglichkeit, zu seiner Schönen zu gelangen, entdeckte er einen schwachen Felsdamm und beschloss, diesen weghauen zu lassen und den See zu entleeren. Dem Abt gegenüber unterstrich er den grossen Landgewinn für das Kloster, so dass dieser dem Plan gerne zustimmte. Einige Mönche mussten sich nun an die Arbeit machen, während Hildbert in einem Boot zu seiner Schönen ruderte. Aber eines Tages brach der Damm, während der Mönch sich mit dem Mädchen im Boot auf dem See befand; die Fluten entleerten sich mit Gewalt und Schnelligkeit...

...La barque passa comme une flèche devant les petits hommes noirs qui poussèrent des cris de joie et dès qu'elle se fut brisée dans l'abîme, ils disparurent eux mêmes dans la forêt... En souvenir de cette catastrophe on bâtit une chapelle, puis un petit monastère au fond du lac desséché et l'on en montre encore les ruines. Plusieurs métairies se formèrent sur le terrain et dans son voisinage; on défricha les forêts et les petits hommes noirs disparurent. Ce n'étaient que des forgerons nomades comme il y en eut si longtemps dans le Jura et tout particulièrement dans ce quartier de montagne offrant en même temps des mines de fer.

On dit qu'en certaines nuits, peut être à celle anniversaire de la catastrophe, on voit reparaître le lac sur lequel vogue une petite nacelle dans laquelle un moine est assis près d'une jeune fille, tandis que de petits hommes noirs rompent la digue du lac et font de grands cris de joie au moment où les eaux en furie entraînent la barque dans l'abîme.

Nous avons étudié avec attention la localité de Seehof et nous avons remarqué qu'il y avait eu plusieurs petits lacs successifs, formés chacun par une digue naturelle peu puissante que la main des hommes pouvait rompre sans beaucoup d'efforts... Quant au couvent de Seehof nous n'en avons trouvé aucune trace dans les documents. Le terrain ne

nous a offert que des restes de murailles et des débris que nous avons attribués à une station romaine¹⁴...

Cette contrée est aussi appelée «In der Baechle»...

(A la Réformation ce petit coin du pays est resté catholique pendant que la vallée de Moutier abolissait la messe. Mais la conviction religieuse de ces bonnes gens terminait à peu de chose. Ils avaient été condamnés à une amende de trois livres pour une infraction à un règlement, et, comme il les en coûtait de déboursier soixante sols, ils disturnèrent que si on ne les exemptait pas de payer cette amende, ils se firent Huguenots. On eut égard à cette évaluation de leur foi et ils restèrent catholiques...)

Aus: Das Frutigland

Von *Karl Friedrich Stettler*

Karl Friedrich wird 1837 als Sohn des Albrecht Friedrich Stettler geboren. Albrecht Friedrich ist ein bekannter Jurist und hat Einsitz im Grossen Rat von Bern. Einige Zeit lebt er mit seiner Familie als Regierungstatthalter in Interlaken, bis er dann endgültig nach Bern zieht: Er wird zum Professor für Staatsrecht an die Universität berufen. Damit steht dem Sohn jede gewünschte Karriere offen. Er wendet sich aber nicht, wie sein Vater es erhofft hat, der politischen Laufbahn zu. Sein ausgeprägtes soziales Interesse, das später auch in seinen Schriften zum Ausdruck kommt, führt ihn zum Amt des Seelsorgers. Nach abgeschlossenen Studien zieht er als Pfarrer nach Wasen, dann für lange Jahre nach Frutigen. Erst im Alter nimmt er eine Pfarrei in der Stadt Bern an, wo er 1917 stirbt.

Stettler ist Verfasser verschiedener historischer und heimatkundlicher Schriften. Die folgenden Auszüge stammen aus seinem bekanntesten Buch, «Das Frutigland», erschienen 1887 in Bern, S. 62–66 und S. 183 f. Sie sind deshalb besonders bemerkenswert, weil sie die sozialen Verhältnisse der untersten Bevölkerungsschichten aufzeigen, worüber andere Autoren aus der gleichen Zeit sich meist ausschweigen.

A.S.

Quelle: HBLS.

Amtsbezirk Frutigen

In verschiedenen Beziehungen nachtheilig wirkte um diese Zeit das allmähliche Erlöschen der ehemals stark betriebenen und berühmten

¹⁴ Auch R. Degen hat Seehof-«in der Bächlen» in seinen Katalog der römischen Villen und Einzelsiedlungen der Schweiz aufgenommen. Vgl. R. Degen, Die römischen Villen und Einzelsiedlungen in der Schweiz, Diss., Basel 1970, Katalog 301. Das «Kloster» der Sage ist ein Beispiel mehr in der Reihe der volkstümlichen Interpretation von Bodenfunden. Dazu vgl. auch H. Trümpy, Die Göttin Isis in Schweizerischen Sagen, in: *Provincialia*, Festschrift für R. Laur-Belart (Basel 1968) 470 ff.

Tuchfabrikation, welche die Concurrenz der ausländischen leichten Tuchwaaren nicht aushalten konnte. In mehreren Privatwohnungen betrieben, konnte sie männliche und weibliche Hände in den Häusern hin und her beschäftigen und verschaffte dazu allem Volk eine äusserst solide und doch nicht theure Kleidung, fiel aber trotz obrigkeitlicher Unterstützung dem Fabrikbetrieb in den größern industriellen Ortschaften, sowie den veränderten Culturverhältnissen zum Opfer. Wohl wurde diese Fabrikation mit der Zeit durch die *Zündhölzchenfabrikation* ersetzt, für welche in den sechziger Jahren in den obern Gemeinden des Amtes, hauptsächlich Frutigen und Kandergrund, 18 *freilich kleinere Fabrikgebäude* errichtet wurden; allein damit wurden, wenn schon durch die massenhafte Anfertigung der Zündhölzchen und Schachteln, sowie der zu ihrer Verpackung und Versendung dienenden Kisten ein weitverbreiteter Verdienst geschaffen und viel Geld in's Land gebracht wurde, die Segnungen einer naturgemäßen Hausindustrie noch lange nicht aufgewogen, durch den langen Aufenthalt in den ungesunden Fabrikräumen im Gegentheil die physische und in den meisten Fällen auch die geistige Entwicklung der darin beschäftigten Jugend schwer geschädigt. Wie viele junge Leute sind beim Zufüllen der Schachteln mit den fertigen Zündhölzchen der Phosphorvergiftung verfallen und damit entweder einem langsamen, schmerzhaften Tode entgegengeführt oder durch den Verlust des Unterkiefers zeitlebens entstellt worden! Um die Zahl dieser unglücklichen Opfer, zum weitaus größten Theil Mädchen, einigermaßen ermessen zu können, kann man sich aber nicht an die im Interesse der Fabrikanten angefertigten statistischen Tabellen halten, sondern muß während einer Reihe von Jahren in den Kreisen dieser Arbeiter verkehrt und selber Beobachtungen angestellt haben.

Durch strengere Vorschriften, welche mit der Zeit über die Errichtung von solchen Fabriken, die Beschaffenheit der Säale und den Fabrikbetrieb selber erlassen worden sind, wurden zwar die Arbeiter einigermaßen geschützt, könnten das aber noch besser, wenn die genannten Gesetze hauptsächlich in Bezug auf die Pflege der Reinlichkeit genauer gehandhabt würden. So hat auch das eidgenössische Fabrikgesetz wenigstens in der hiesigen Gegend entschieden wohlthätig gewirkt, wenn auch dessen hauptsächliche Bestimmungen, das Verbot der Fabrikarbeit von Kindern unter 14 Jahren, die Abkürzung der Arbeitszeit und der freilich zu weit getriebene Grundsatz der Haftpflicht der Arbeitgeber sowohl von diesen letztern, als auch von unverständigen Eltern vielfach verkannt und geschmäht wurden. So hätte sich wohl auch das seiner Zeit von der Bundesversammlung

erlassene und dann wieder aufgehobene Verbot der Verwendung von Phosphor und giftiger Substanzen zur Anfertigung von Zündhölzchen als eine heilsame Neuerung bewiesen, wenn erstens diese Fabrikation in der ganzen Schweiz schärfer beaufsichtigt und jeder Fall von Übertretung des Gesetzes von den zustehenden Bezirksbehörden wäre geahndet worden, und wenn zweitens die Verfertiger der leichten hölzernen Zündholzschachteln sich die Mühe und die Zeit genommen hätten, sich der veränderten Sachlage, welche solidere Schachteln erforderte, anzupassen.

Wenn auch nicht in Beziehung auf die Preise, so doch auf die Schädigung der Gesundheit der jungen Arbeiter und Arbeiterinnen hat es in diesem in Frutigen einheimisch gewordenen Industriezweig viel gebessert, – das wird man der neuen einschlägigen Gesetzgebung als Verdienst anrechnen müssen, – doch bleiben noch zwei bedeutende Mängel zu bekämpfen. Die 14- und 15jährigen, also noch schulpflichtigen Knaben und Mädchen, welche neben der Schule in den Fabriken arbeiten, verlieren damit nicht nur in dieser für das ganze spätere Leben so wichtigen Periode die nöthige Zeit für die Erholung nach dem Schulunterricht und für die Vorbereitung auf denselben, sondern, was viel schlimmer ist, in der Gesellschaft der erwachsenen ledigen Arbeiter athmen sie eine geistige Luft ein, die den sittlichen Einfluß der Schule und des kirchlichen Religionsunterrichts in vielen Fällen geradezu lahm legt. Es wäre darum für unsere bernischen Verhältnisse besser, wenn die Fabrikarbeit in einem noch späteren Alter, d. h. erst nach vollendeter Schulzeit gestattet oder da dieses wahrscheinlich nicht angeht, eine strengere sittliche Aufsicht der Arbeiter und Arbeiterinnen in den Fabrikgebäuden durchgeführt würde.

Daß die jungen Arbeiter in den Fabriken über ihre Kräfte angestrengt werden, kommt weniger vor, da doch hier der Normalarbeitstag im Gewöhnlichen zur Anwendung kommt, allein im elterlichen Hause – und das ist ein weiterer Nachtheil – werden Hunderte von Kindern und zwar schon vom zehnten und zwölften Jahr an Tag für Tag in allen freien Stunden zur Fabrikation von Schachteln oder zum Einlegen der geschnittenen Hölzchen in Rahmen angehalten, ja müssen sogar halbe Nächte hindurch und oft des Morgens früh noch vor der Schule diese mechanische, geisttödtende Arbeit verrichten, um nicht etwa ein ordentliches Stück Geld, sondern nur einige Rappen zum Ankauf der nöthigsten Lebensmittel zu verdienen. Für ein Tausend leerer Schachteln wurden von den Fabrikanten früher Fr. 1.50, jetzt nur noch 90 bis 120 Cts. bezahlt, und wenn die Holzspähne dazu geliefert worden sind, sogar nur 60 Cts., ein gefüllter Rahmen,

welcher auf 50 Stegen circa 3500 Hölzchen enthält, wird mit 2½–3 Rappen bezahlt. Wie oft auch hätten die Fabrik- und Privat-Arbeiter gern baares Geld und müssen sich von den Fabrikanten, die alle zugleich Kramläden halten, mit Naturalien abfinden lassen! Wie will man diesen Übelständen wehren? Auf gesetzgeberischem Wege läßt sich da nicht viel erreichen.

Bei solcher Arbeit und so geringen Arbeitslöhnen wächst ein Geschlecht heran, wie man es in den Alpen in der Nähe der vielbesuchten Kurorte nicht erwarten würde, sondern wie man es in den Arbeiterquartieren der großen Städte findet, und es ist darum nicht zu verwundern, daß der Prozentsatz der militärtauglichen Jugend in diesem Amtsbezirk unter 50% herabgesunken ist; vielmehr muß man sich unter solchen Umständen darüber verwundern, daß noch so viele Jünglinge ungeachtet der genannten gesundheitsschädlichen Einwirkungen die zum Militärdienst erforderliche Größe und Rüstigkeit erlangt haben, was nicht zum Wenigsten dem gesunden Klima und einer von kräftigen Eltern und Voreltern ererbten Lebenszähigkeit zuzuschreiben ist. Wie lange aber wird dieß noch anhalten? Jedenfalls nicht Jahrhunderte.

Von geringerer Bedeutung, aber auch weniger nachtheilig für die Gesundheit als die Zündhölzchenfabrikation sind die andern hier betriebenen Industriezweige, nämlich die *Gewinnung von Schiefer* und die *Fremdenindustrie*. Jene beschäftigt abwechselnd 100–200 Arbeiter in den engen Schluchten der Niesenkette hinter Frutigen. Da hiefür keine Kinder, sondern meistens nur kräftige Mannspersonen verwendet werden, die Schiefergruben auch nicht so weit in den Berg hineingetrieben werden, daß sie nicht noch frische Luft einließen und überdieß der Arbeitstag nur acht bis höchstens zehn Stunden zur Sommerszeit dauert, so bleiben die Arbeiter gesund und munter und trotz aller mit der Minirarbeit und dem Transport auf den schmalen, oft an hohen Felswänden hinlaufenden Pfaden sind bis jetzt nur wenige Unglücksfälle vorgekommen. Der Frutig-Schiefer, dem Glarner-Schiefer ähnlich, nur etwas weicher, wird fast nur noch zu Tafeln (Schüler- und Wandtafeln, auch Tafeltischchen) verwendet und kommt zum weitaus größten Theil roh, d. h. wohl in Tafelform geschnitten, aber unpolirt, in den Handel, und allwöchentlich werden mehrere zwei-, auch vier-spännige Wagenladungen davon auf die Eisenbahnstation Thun geführt, von wo er in beinahe alle civilisirten Länder und selbst über den Ocean weiter befördert wird. Nur ein verhältnismäßig kleiner Theil des Schiefers wird in Frutigen verarbeitet und in Tafeln gefaßt. Wenn auch der Verdienst bei dieser Arbeit nicht groß und noch

geringer geworden ist, seitdem auch dieser Artikel in Thun durch Fabrikbetrieb erstellt wird, so vermag er immerhin einige, sonst brotlose Familien zu erhalten. Tafeln mit rother Lineatur heißen nach dem Erfinder dieses Verfahrens, Hrn. Lehrer Egger, welcher diese Tafeln immer noch selber linirt, Egger-Tafeln.

Frutigdorf

Die Holzschnitzerei, welche in den Aemtern Oberhasli und Interlaken zahlreiche Hände beschäftigt und sich zu einem bedeutenden Kunstgewerbe aufgeschwungen hat, hat hier nur wenige und bescheidene Vertreter gefunden. Doch wird noch manches hübsche Oberländerhäuschen gefertigt, das sich zu einem Angedenken an Frutigen eignen würde, auf Weihnachten eine Menge von größern und kleinern Kühen und Schafen für Kinderhände geschnitzt und endlich müssen noch als eine Spezialität der hiesigen Schnitzerei die als Kellner, Lehrer, Mahler, Zahnärzte etc. funktionirenden Bären und tanzenden und musizierenden Bärengruppen erwähnt werden, welche aus den kunstfertigen Händen der Gebrüder Johann und Anton Wäfler und Samuel Rieder's hervorgehen.

Mehr Geld als hiedurch geht aber wahrscheinlich durch die Einrahmung von Schiefertafeln ein und vor Allem durch die *Zündhölzchenfabrikation*, welche in drei Fabriken (früher waren es vier und fünf) und vielen Privatwohnungen im Dorfbezirk betrieben wird und welche hinwiederum Sägemühlen und Fuhrleute beschäftigt. Ein jeder Fabrikant hat auch seinen Kramladen, in dem seine Arbeiter sich mit dem Nöthigsten versehen können oder müssen. Wären nicht die Zündhölzchenpreise hauptsächlich durch die Schuld der sich gegenseitig verfolgenden Fabrikanten so entsetzlich hinabgedrückt worden, so könnte dieser Fabrikationszweig der armen Bevölkerung mächtig aufhelfen, denn die fortwährenden reichlichen Bestellungen zeugen von einem hinlänglichen Absatzgebiet.